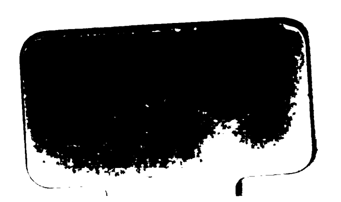



600015695W



980

NOUVELLES LETTRES D'ITALIE

PAR

ÉMILE DE LAVELEYE

MILAN
DUMOLARD FRÈRES
LIBRAIRES-ÉDITEURS
FOURNISSEURS DE LA COUR

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
Libraires du Roi & du Comte de Flandre

1884

NOUVELLES

LETTRES D'ITALIE

vous transporte à travers l'espace, presque aussi vite que le vol des oiseaux voyageurs. Quelle chance! La pluie, qui n'a cessé de tomber, presque sans interruption, tout l'été, a fait trêve. Un beau soleil couchant dore les paysages de l'Ourthe. Je salue, en passant, mes aimables amis et leur ravissant domaine du Rond-Chêne, près d'Esneux. Mais l'exploitation des carrières de pavés, tout le long des rives de la rivière, me met en méchante humeur. Ces beaux rochers, que j'ai dessinés autrefois et qui sont de si bonnes et de si vieilles connaissances, sont impitoyablement éventrés, et leurs entrailles déchiquetées gisent à leur pied en informes lits de pierrailles grisâtres. Ce manteau de verdure qui couvrait les hauteurs et qui descendait par les gorges jusqu'aux bords de l'eau, ces roches à pic, colorées de teintes variées par les mousses et les lichens, les chênes noueux accrochés par leurs robustes racines aux déclivités des schistes, les grès redressés, ornés par-ci par-là de petits sapins, tout ce régal des yeux a disparu. Carrière et carrière, pavés et pavés : c'est la désolation. Bientôt, quand le chemin de fer sera construit de Douxflamme à Trois-Ponts, l'Amblève, à son tour, sera ravagée; triste, triste!

Ne pourrait-on au moins, comme on a fait aux États-Unis pour les *Big Trees*, les fameux Wellingtonias des Yosemites, et pour le parc du Yellow Stone River, mettre certains endroits, les plus pittoresques, sous la protection des lois? N'y a-t-il donc point d'autres richesses pour un pays que du charbon et des pavés? Les beautés naturelles de son territoire ne sont-elles pas pour une nation un trésor inestimable, qui, une fois perdu, ne peut plus se reconquérir, même au prix de l'or?

Je me dis : Pourquoi faut-il tant de pavés? Parce que les villes s'agrandissent sans cesse? Pourquoi donc est-ce dans ces cubes de briques, au milieu de ces « sépulcres blanchis » que s'entasse une population sans cesse croissante? Parce que c'est là, et non dans les campagnes, que se fixe le capital nouvellement formé, et aussi parce que c'est dans les villes qu'État et communes dépensent le plus. L'argent fait pousser

les hommes, comme l'engrais multiplie les champignons. Cela est-il un bien? Non. Il vaudrait mieux que l'accroissement de la population eût lieu dans les campagnes, plutôt que dans les villes. La vie y est plus saine, l'espace ne manque pas, et l'agriculture est encore toujours la plus utile et la plus belle des industries. Ce raisonnement me met à l'aise pour maudire les carrières de pavés, qu'en bon économiste j'aurais dû admirer.

Tandis que nous traversons, après Marche, les vertes vallées du Luxembourg, où coule, sur les cailloux, l'eau transparente des ruisseaux, je pense à ce que me disait un de mes amis d'Angleterre, Somerset Beaumont, quand j'allais le voir dans son charmant cottage de Shere : « On nous menace de la concurrence des Américains; moi, je la bénis. Voyez ce que l'industrie a fait de notre île charmante et gaie, de la *merry England* d'autrefois. Elle infecte l'air de ses émanations, elle empoisonne les rivières de ses résidus, elle couvre nos campagnes de ses scories, elle noircit l'air et nos monuments de ses fumées, et, ce qui est pire que tout cela, elle emprisonne le tiers de notre population, loin du beau soleil, dans les ateliers sombres ou dans les ténèbres des mines. Les Américains désirent se charger de ces répugnants travaux; grand bien leur fasse! Qu'ils cultivent encore le blé pour nous. L'Angleterre redeviendra ce qu'elle était sous les Tudors, un grand parc vert, parsemé d'ormes et de chênes, où bœufs et moutons se promèneront dans des prairies sans limites. Il y aura moins d'hommes entassés dans nos noires cités, mais ceux qui resteront seront plus à l'aise. » A ces discours, inspirés par le fanatisme du libre-échange et l'amour du paysage champêtre, je haussais les épaules. Je commence à trouver que, dans son paradoxe, il y avait un grain de sagesse.

Je m'endors à partir d'Arlon ; mais à Metz, je me réveille, et, à la lueur du gaz qui éclaire la gare, je vois le sous-chef et les employés allemands arpenter le terrain, le long du train, de leur pas élastique et cadencé. Il est une heure du matin. Leurs manchettes, sortant des larges manches de

leurs redingotes, ne font pas un pli et n'ont pas une tache. Ils se tiennent droits et tournent sur leurs talons d'une seule pièce, comme s'ils montaient la garde devant le palais de l'empereur Guillaume. Que ces instructeurs prussiens s'entendent à « astiquer » leurs hommes et, en comparaison, que nos soldats et nos gardes-train marchent lourdement, gauchement! Heine se moquait de ces grenadiers poméraniens, raides « comme s'ils avaient avalé la canne dont on les bâtonnait ». L'idéal de l'humanité n'est pas précisément de faire irréprochablement l'école de peloton, mais, puisqu'il faut avoir une armée, qu'elle soit aussi bien exercée que possible et qu'elle enseigne au moins à bien marcher.

Le service militaire en Allemagne est, pour la nation, une école obligatoire où l'on apprend l'ordre et la gymnastique. C'est une certaine compensation. Me trouvant à Cologne, au festival de la Pentecôte, j'allais chaque matin nager dans le Rhin. A côté se trouvait l'école de natation de la garnison. Tout autour du bassin, des instructeurs tenaient une forte ligne à la main, et au bout de cette ligne, un milicien, dans la position d'une grenouille qui s'apprête à plonger : « *Ein*, *zwei*, *drei*. Les bras en avant. Ramenez les bras et les jambes au corps. Extension des jambes, et vivement. *Ein*, *zwei*, *drei*. » Et tous à la fois ; c'était très drôle. Et voilà pourtant, me disais-je, comment toute une nation apprendra à nager. C'est de cette façon aussi que Platon et tous les Grecs entendaient le rôle de l'État : un instrument de perfectionnement pour les individus, esprit et corps.

Le matin, après Strasbourg, un charmant soleil — le bien venu, car il a été si rare! — sort des brouillards argentés et éclaire les pentes vertes des Vosges et la grande plaine qui s'étend à leur base. La campagne, découpée en petites parcelles, est cultivée comme un jardin. On fait la récolte des tabacs. Le tabac, quelle bonne matière à impôt! Ici encore, je constate le triomphe de la petite culture.

A Mulhouse, dans le compartiment où j'étais seul, monte un monsieur d'aspect respectable et élégant, et nous causons. Il habite Paris, mais il a conservé une usine importante en

Alsace, d'où il a émigré, après l'annexion à l'Allemagne. « Quand je retourne à Mulhouse, dit-il, et que je vais voir les amis que j'y ai conservés, la police me surveille. Je disais dernièrement à son chef : C'est bien inutile, nous ne conspirons pas, à quoi bon? Le pays tout en entier conspire, c'est-à-dire qu'il est unanime à désirer le retour à la France. Dès lors, qu'avons-nous besoin d'exciter les esprits? Nous les calmons plutôt, car nous ne voulons pas de provocations inutiles et périlleuses. L'amour de notre ancienne patrie nous ordonne le calme et la patience.

« Chaque fois que je retourne en Alsace, ajoute-t-il, j'y trouve le sentiment de répulsion contre l'Allemagne plus fort et plus décidé. Le temps ne l'affaiblit pas ; il le trempe. Oh ! que le gouvernement allemand a été maladroit ! Après l'annexion, j'ai eu bien peur, car il lui eût été si facile de ménager la transition. Au lieu de la force, il fallait employer la douceur. Ainsi, on a introduit la conscription, espérant germaniser les miliciens, qu'on envoie dans le reste de l'Allemagne. On obtient un résultat opposé à celui qu'on espérait. Peu de conscrits se laissent incorporer ; la plupart émigrent en France et y apportent la haine du joug étranger, qui les force à fuir leur sol natal. Ceux qui sont enrôlés reviennent, sachant peut-être un peu mieux l'allemand, mais nullement réconciliés avec la *deutsche Vaterland ;* car, certes, ce n'est pas le régime militaire, si exigeant, si dur, parfois si brutal, qui est fait pour inspirer l'amour de l'Allemagne. Si, au contraire, on avait complètement aboli la conscription, quel soulagement pour le peuple, et surtout pour le paysan ! Comment détester un gouvernement qui lui eût apporté ce grand bienfait ? Ajoutez à cela, comme conséquence, une diminution des impôts ; au lieu du Kulturkampf, le clergé réconcilié par toutes sortes de faveurs, alors qu'il n'en reçoit guère en France ; une pleine autonomie ; l'Alsace traitée comme un canton suisse, ou ainsi que l'était Neuchâtel, alors que la Prusse y exerçait un certain droit de suzeraineté. Par des mesures semblables, il me coûte de le dire, l'Alsace aurait pu être rattachée à l'Allemagne, après une ou deux géné-

rations, car, en réalité, l'Alsace est de sang germanique, et quand partout le sentiment de la race et l'identité du langage fusionnent de plus en plus les populations de même origine, pourquoi les Alsaciens auraient-ils fait exception ? En outre, légitimistes et cléricaux, par haine de la république, se seraient accommodés d'une autocratie en bons termes avec Rome. Mais, grâce à Dieu, les Prussiens n'ont eu foi que dans la baguette du caporal. Il se sont fait exécrer. Je ne crains plus rien. Maintenant, nous pouvons attendre, fût-ce un siècle. *Patiens quia eternus.* L'opposition est invincible, éternelle. Strasbourg et Metz retourneront à la France. »

Je pense que mon interlocuteur avait raison. L'Allemagne a fait fausse route.

Le gouverneur, le général Manteuffel, — un homme vraiment supérieur, — qui met des gants de velours sur des gantelets de fer, n'arrive-t-il pas à le comprendre? L'Autriche fait la même faute en Bosnie et en Herzégovine, où elle exaspère les populations en leur imposant aussi la conscription. Ce n'est point par cette politique de sergent instructeur qu'on parviendra à germaniser les Jougo-Slaves. On les pousse vers la Russie, dont on veut les éloigner.

Je me rappelle, à ce sujet, l'éloquent écrit que cet homme de bien, — dont M. Wilmotte a tracé récemment le vivant portrait, — M. A. de Gasparin, a publié après 1870. Il proposait de faire de l'Alsace un petit État neutre, comme la Belgique, le Luxembourg et la Suisse. Ainsi se serait trouvée constituée, entre les deux grandes puissances rivales, une sorte de barrière et de tampon placé sous le patronage collectif de l'Europe. Grande garantie de paix, si l'Alsace eût été contente de son sort. Elle eût été la reproduction en grand de ce curieux territoire neutre de Moresnet, qui, situé entre la Belgique et la Prusse, n'appartient à personne. Ce petit district constitue, plus encore que le Val d'Andorre, un échantillon microscopique, mais parfait, du régime « anarchique » : ni gouvernement, ni armée, ni impôts.

Nous entrons à Bâle exactement aussi comme si la Suisse n'avait pas de frontières : ni gendarme, ni douanier. Pourquoi

n'en est-il pas ainsi partout? Les quelques menus objets que l'on introduit sans payer de droit rapportent-ils maintenant de quoi couvrir les frais que l'on fait ailleurs pour organiser la perception des taxes sur les effets des voyageurs? J'en doute beaucoup. Si le Zollverein de l'Europe centrale, rêvé par M. de Molinari, pouvait se constituer, quel progrès!

Après Bâle, les ravissements de l'économiste et du touriste commencent. Comme les campagnes de la Suisse sont plus charmantes que celles des régions voisines de la France, même de la riche Alsace! Les maisons, en forme de chalets, sont spacieuses et gracieuses, tout entourées de fleurs, qui ornent aussi les fenêtres. La grange est pleine de foin; une bonne provision de bois est en réserve pour l'hiver. Les vaches sont grasses et belles, les prairies bien fumées, bien arrosées, bien clôturées; pas un pouce de terrain n'est perdu. Les chemins sont très étroits, pour épargner le sol productif et pour faciliter l'entretien; mais ils sont soigneusement macadamisés; on n'y voit pas une ornière. Hommes et femmes sont bien vêtus. Des écoles, sortent en foule garçons et filles. L'instruction obligatoire est entrée dans les mœurs. Partout règne une large aisance. Le cultivateur, généralement propriétaire, n'est écorché ni par l'impôt, ni par la rente. La propriété répond au but qui l'a fait naître : elle garantit au travailleur la jouissance intégrale de son produit.

La Suisse a ce bonheur, chaque jour plus enviable, de n'être pas une grande puissance. Elle n'a pas à dépenser des centaines de millions pour avoir le droit de s'asseoir autour du tapis vert de la diplomatie européenne. Et penser que l'Italie officielle se réjouit de cette détestable et ruineuse dignité, et que l'Espagne y aspire!

Je ne vous parlerai pas de la traversée du Gothard. L. Hymans en a donné une description charmante. Le fait est que c'est une merveille. Le temps était splendide. Le soleil mettait la nature en fête, et il s'harmonisait à souhait avec la nature du paysage, car le matin il illuminait de ses clartés blanches les frais paysages et les neiges des Alpes, et le soir il dorait de ses chauds rayons les paysages ita-

liens. On voit défiler devant soi, en un demi-jour, les lacs les plus ravissants et l'une des plus pittoresques vallées de l'Europe. D'abord Zurich, puis Lucerne. Au delà, au sortir d'un long tunnel, la nappe d'un bleu glauque du lac de Zug. A Arth, le chemin de fer du Righi escalade la montagne. Le nôtre passe à travers les blocs énormes du Bergsturz de Goldau. Au-dessus du petit lac d'Aegeri, les deux Mythen dressent dans le ciel bleu leurs cornes aiguës et dénudées. On passe près de la chapelle élevée en souvenir du combat de Morgarten. Après Brunnen, on est presque constamment en tunnel, sous la route de l'Axenstein; mais, par des échappées, on aperçoit la dernière partie du lac des Quatre-Cantons, qui, vue ainsi, comme à la lueur d'un éclair, me paraît plus charmante encore que de coutume.

Après Altdorf commencent les stupéfactions que vous cause l'art de l'ingénieur : le pont sur la gorge du Maderanerthal ; avant le Pfafen-Sprung, près de Wesen, la route qui longe le précipice au fond duquel bondit la Reuss à deux ou trois cents pieds de profondeur à pic ; les petits ponts sur les gorges d'où se précipitent des torrents, puis, enfin, les prodigieux lacets et les tunnels en spirale qui vous amènent à Göschenen. Le grand tunnel, le fameux *Traforo*, étonne beaucoup moins ; mais ce qui est étrange, c'est de se trouver subitement transporté à Airolo, en face d'une nature et de mœurs toutes différentes, et de voir derrière soi l'ancienne route s'élevant péniblement vers le col, en se repliant vingt fois sur elle-même, comme un serpent qui grimpe sur un arbre.

Dans la gare d'Airolo, je remarque des wagons qui font prévoir la révolution économique qu'accomplira le chemin du Gothard.

Voici une voiture transportant du poisson d'Ostende à Milan, comme l'indique l'étiquette, et en voici une autre contenant des fruits du Midi, pour l'Allemagne. A côté est arrêté tout un train de charbon, de rails et de barres de fer, venant de la Westphalie. Sans métaphore, le tunnel est vraiment le trait d'union qui unit le Nord au Midi. Mais voyez

comme les hommes sont inconséquents et stupides : l'ingénieur perce les Alpes et, diminuant les frais de transport et, par conséquent, les prix, ouvre à l'Allemagne, à la Suisse et à l'Italie un marché réciproque. Mais les hommes d'État plantent un douanier de chaque côté des frontières et, augmentant les prix par des droits, détruisent en grande partie les bénéfices apportés par ces merveilles du travail humain.

Tandis que je chante tout bas un hosanna en l'honneur des ingénieurs qui ont conçu et exécuté cette prodigieuse voie : Colladon, Faure, Maus, des pensées de derrière la tête m'assombrissent l'esprit. Vous avez dû remarquer, cher ami, que je me laisse envahir par un certain pessimisme. La fameuse religion du progrès éveille parfois en moi, je ne dis pas une négation, mais un doute. Je ne suis plus aussi absolument certain que l'humanité monte en spirale et qu'elle avance toujours, même quand elle paraît reculer, comme notre train, qui, même quand il revient en arrière, se rapproche cependant du but. Vico, avec sa théorie des *corsi* et de *ricorsi*, n'aurait-il pas raison ? Quoi que je fasse, des phrases de Schopenhauer et de Hartmann, des vers de Mme Ackerman se font jour dans ma mémoire, comme ces mauvaises herbes qui reparaissent, malgré tout, dans un parterre où l'on ne veut cultiver que des fleurs douces et belles.

> ... Jamais heure à ce point triste et morne
> Sous le soleil des cieux n'avait encore sonné ;
> Jamais l'homme, au milieu de l'univers, sans borne,
> Ne s'est senti plus seul, ni plus abandonné.

A propos du « Traforo », voici ce qui me revient à l'esprit : Lorsqu'après l'ouverture du tunnel du Mont-Cenis, toute l'Europe entonnait des hymnes en l'honneur de notre siècle, Veuillot, dans *l'Univers*, écrivit à peu près ceci : Qu'est-ce que votre tunnel ? Un long trou noir qui vomira des colis de France en Italie, et d'Italie en France. Nous avons trop déjà et de la chose et du mot. — Un autre insurgé contre le dogme de l'âge d'or conquis par les triomphes de l'industrie, le positiviste Frederik Harrison, ce merveilleux écrivain chez qui la lecture assidue de Comte n'a pu étouffer les étin-

cellements de l'esprit et du style, disait récemment, dans un article de la *Fortnightly Review* : Le relevé de l'*Union postale universelle* nous apprend qu'elle a transporté je ne sais combien de centaines de millions d'imprimés et de lettres, et vous, hommes du XIXe siècle, abrutis par le culte de la matière, vous vous pâmez d'admiration devant notre époque. Mais dites-moi, je vous prie, dans cette masse innombrable d'épîtres portée à tous les coins de l'univers, y en a-t-il une seule qui vaille une lettre de Voltaire ou de Mme de Sévigné ?

Et, en effet, en quoi consiste le vrai progrès? Dans l'accroissement de la force intellectuelle et de la perfection morale. Cette masse sans cesse plus grande de produits fabriqués et transportés assure-t-elle le progrès moral et intellectuel? Je n'entends partout qu'un cri : Le niveau moral et intellectuel baisse. Nous avons plus de fripons et plus d'hétaïres, et moins de poètes, d'historiens et de philosophes.

Le fait est que la poste, les chemins de fer et les télégraphes, sans compter cette peste nouvelle, le téléphone, nous dévorent l'existence. Le travailleur intellectuel est accablé par les progrès matériels, non moins que le travailleur manuel. Il a des relations avec le monde entier : chaque courrier apporte des monceaux de lettres, de livres et de journaux. Les congrès, les séances des académies, les commissions, les obsèques, les mariages vous obligent à passer une bonne partie de la vie en wagon; la correspondance en prend autant; les articles de journaux et de revue enlèvent ce qui reste. Sur chaque question, des monceaux de documents qu'il faut au moins parcourir. Il ne reste pas de temps pour méditer et composer avec quelque soin. On vit entièrement hors de soi. Cette concentration de la pensée qui a produit Socrate, Platon, Leibnitz ou Kant n'est plus possible. Le philosophe contemporain se dissipe sur les grands chemins. Hier, comme Spencer, il était en Italie; demain, il sera en Égypte; il fera un petit voyage de santé en Amérique ou aux Indes. Insensé, tu t'écoules, *effluis amens*, comme dit admirablement Perse.

Les savants se créent des spécialités, je le sais, et ainsi peuvent approfondir. Mais ne sont-ce pas les vues d'ensemble qui font l'homme vraiment grand? Le naturaliste qui passe sa vie à disséquer des grenouilles n'est-il pas semblable à l'ouvrier de Lemontey qui passe la sienne à confectionner des têtes d'épingle?

Pour nous consoler, répétons que les machines et la division du travail amélioreront le sort du plus grand nombre, quand leurs bienfaits s'étendront jusqu'à eux.

Après un nouveau tunnel en double hélice, c'est-à-dire faisant deux fois sur lui-même des tours de tire-bouchon, dans l'intérieur de la montagne, le chemin suit la vallée du Tessin, en pente douce, jusqu'à Bellinzona, où apparaît le lac Majeur.

On passe en tunnel sous le mont Cenere et on débouche sur le lac Lugano, qu'on longe et qu'on traverse sur un pont au pied du San Salvatore. Quel enchantement pour la vue que les rives de ce beau lac! Que la vie doit être plus agréable ou moins triste que dans notre sombre climat! Ce beau ciel, ces claires journées, ces belles eaux pures, d'une coloration presque toujours gaie, l'air plus léger; pourquoi ne pas venir se fixer ici?

La petite vallée que l'on suit entre le lac Majeur et le lac Lugano et, plus loin, celle de Chiasso, est aussi bien cultivée que celle de Liesthal; mais la végétation est méridionale. Les premières pentes des collines sont couvertes de châtaigniers, dont les racines se tordent entre les pierres. Dans les champs, du maïs et du sarrasin en seconde récolte, ce qui élève la culture au niveau du jardinage, puisqu'elle augmente d'un tiers au moins l'étendue cultivée. Dans les prairies, où pousse l'herbe drue et forte d'un regain bien arrosé et bien fumé, des tas d'engrais sont déjà déposés et, pour en tirer parti, on y plante des melons et des pastèques qui étalent au loin leur tige rampante, leurs larges feuilles et leurs courges appétissantes. La vigne, chargée de grappes bleues, se suspend aux balcons des chalets. Les arbres des vergers ploient sous le poids de leurs fruits, pommes et poires.

Les cerisiers et les pruniers sont déjà dépouillés des leurs; mais les figues violettes se montrent sous les feuilles découpées, aux clôtures des potagers remplis de légumes.

Quelle différence entre ces demeures rurales des petits cultivateurs et celles de nos plateaux de la Hesbaye et du Condroz, où les maisons sont sombres, laides, sans une plante grimpante, sans un arbre d'agrément, sans fleurs pour égayer leurs tons monotones! Comme il serait facile à nos campagnards, avec un peu de soins et sans dépenser plus, d'embellir leur habitation et de varier leur cuisine, ainsi que le font les Suisses, au nord et au sud des Alpes!

Il est vrai que ceux-là mêmes qui représentent la civilisation n'y pensent pas chez nous. J'ai vu de tous côtés, dans nos campagnes, de nouvelles écoles construites par les communes et par les curés. J'en ai peu trouvé d'aspect attrayant. Elles sont ordinairement bâties avec soin, avec force pierres et briques, rarement avec goût et simplicité; mais jamais on ne songe à en embellir les abords par de jolis arbustes, des plantes grimpantes et quelques fleurs, comme on le fait presque toujours en Suisse. Le bâtiment est à front de rue, la cour entourée de murs et, pour récréer les yeux, rien que certains petits bâtiments indispensables, mais hideux et par la forme et par leur trop évidente destination. L'instituteur a parfois un petit potager; il est utile, mais laid.

Comment se fait-il que nous soyons si complètement privés de ce sentiment esthétique qui fait comprendre tout ce que les constructions peuvent emprunter de charme aux plantes et aux arbres dont on peut les encadrer? A voir nos écoles rurales, on dirait que nous sommes complètement insensibles aux beautés de la nature végétale. Les hommes étaient généralement ainsi, il y a cent ans. Voyez les anciennes résidences à la campagne; elles avaient vue, d'un côté, sur la cour de la ferme, avec les bâtiments autour et au milieu, la mare au « purin » et le fumier; de l'autre, sur un potager, sur des fossés d'eau croupissante ou sur des champs cultivés. Depuis la fin du siècle dernier, le « jardin anglais » a été introduit peu à peu partout. Le prince de

Ligne a écrit quelques pages charmantes sur les jardins et a appliqué ses idées à Belœil, qui est devenu un modèle que tout propriétaire d'un castel petit ou grand a voulu imiter. Depuis 1850, les squares avec plantations ornementales sont venus égayer nos villes. Le long des chemins de fer de l'Europe, les chefs de gare se créent de petits jardinets qui sont parfois charmants. En France, entre Bordeaux et les Pyrénées, j'en ai vu qui formaient de vrais jardins botaniques. Entre Séville et Cadix, les cactus étalaient leurs fleurs jaunes et roses et les aloès y élançaient leurs feuilles gigantesques et leurs orgueilleuses girandoles. N'est-ce pas dans les écoles qu'il faudrait répandre, par l'exemple, le goût des fleurs et des arbres, qui, entré dans l'esprit de nos campagnards, les pousserait à embellir aussi leurs habitations, comme les femmes le font déjà en cultivant à leurs fenêtres quelques plantes ornementales, des géraniums, des fuchsias ou des bégonias? Y a-t-il rien de plus charmant que ces grands œillets qui, dans l'Engadine, égayent les chalets, en bois foncé de mélèze et d'arole, de leurs fleurs d'un rouge rutilant, retombant en grappes des fenêtres et des balcons? Si, au lieu de l'architecture prétentieuse et coûteuse généralement adoptée pour nos écoles de village, on avait pris le style *cottage* des Anglais et des Américains ou employé les briques à la flamande comme l'a fait à Gand l'architecte de la ville, M. Pauli, réunissant, à l'économie, l'élégance qui résulte des proportions et des lignes, on aurait pu acheter un peu plus de terrain pour y planter des arbres, des arbrisseaux et des fleurs, autour d'une pelouse verte, et répandre ainsi le sentiment de l'esthétique végétale.

Le train arrive à Côme à six heures. Je n'irai pas à Milan ce soir. Je désire revoir cette ravissante petite ville assise nonchalamment aux bords de son lac, le plus gracieux de ceux qu'on admire de ce côté des Alpes. Mais que vois-je? Une fumée épaisse couvre toute la ville et voile même le lac. Je reconnais l'odieux charbon de la Saar, qui a failli nous étouffer dans le trajet du grand tunnel. Ceci est un attentat à la vie des voyageurs que je dénonce au monde civilisé. Je prie

toute personne tenant une plume dans un journal de se joindre à moi, pour prêcher une croisade contre la Société du Saint-Gothard.

Depuis Fluelen jusqu'à Airolo, ou plutôt jusqu'après le tunnel à double hélice, il ne faudrait brûler qu'un charbon très pur et donnant peu de fumée. Celui que l'on emploie vomit d'épais tourbillons, dont les gaz sulfureux prennent à la gorge et coupent la respiration. Dans notre compartiment, une dame anglaise s'est évanouie, car c'est en vain qu'on ferme les glaces; l'abominable fumée pénètre et vous étouffe. Je demande qu'il se forme une société internationale de protection pour intenter des procès à la compagnie et pour réclamer l'intervention des États qui ont donné des subventions, l'Allemagne et l'Italie.

O belle cité, aux monuments de marbre blanc, ô Côme, qu'a-t-on fait de toi? Une ville industrielle du *Black Country*, comme Birmingham ou Manchester; de tous côtés, des hautes cheminées d'usine sortent de noires panaches de fumée, qui s'étendent au loin, ternissant, de leur reflet opaque, les eaux bleues du lac. Bientôt ton élégante cathédrale, aux tons dorés, chers aux peintres, sera maculée d'immondes traînées de suie, comme Saint-Paul de Londres. Les jeunes contadines, qui vivaient naguère au grand soleil, à l'ombre du mûrier, filant la fibre d'or des vers à soie, au sein de la famille, sont maintenant parquées dans des fabriques, comme des condamnées dans les prisons, exposées aux fermentations malsaines des agglomérations humaines. Les pages charmantes, où Jacini a dépeint la vie rurale sur les collines lombardes, me reviennent à la mémoire, et je regrette que ces usines soient venues la troubler ainsi.

Voilà l'effet du protectionnisme. Mon ami Luzzatti doit être content. L'Italie, du nord au midi, se fait industrielle. Aux environs de Naples aussi, grâce aux droits protecteurs, des fabriques de coton ont été érigées, et des femmes y reçoivent un franc pour douze ou quatorze heures de travail. N'étaient-elles pas bien plus heureuses quand elles étiraient le macaroni sur les toits plats des maisons, ou quand elles cueillaient

l'olive et les raisins, en face de cette mer azurée, dont l'aspect est un enchantement perpétuel. A quoi bon le travail? N'est-ce pas pour rendre le plus grand nombre de gens heureux, et non pour accumuler le plus possible d'argent aux mains de quelques plutocrates. Laissez donc, gens fortunés du Midi, ces sales et tristes besognes à nous autres, peuples du Nord, où le climat est si sombre, que très souvent l'atelier ne fait pas regretter la nature extérieure.

Trêve à toutes ces bucoliques! me dira Luzzatti. L'âge d'or est passé. Les peuples modernes doivent s'élever par le travail et le capital. Soit, restons sur le terrain exclusivement économique. Avec quelles ressources avez-vous bâti et outillé vos fabriques? Avec du capital préexistant. Pourquoi ce capital s'est-il transformé en ces usines? Parce que vous lui avez assuré un profit exceptionnel, au moyen d'une taxe prélevée indirectement sur tous les consommateurs des fabricats protégés. Sans la protection, le capital préexistant aurait-il été jeté dans la mer? Nullement; il aurait cherché un autre emploi. N'en aurait-il pas trouvé en Italie, en dehors de l'industrie? Lisez les livres de Franchetti et de Sydney Sonnino, sur la situation de la Sicile et de l'Italie méridionale, ou les monographies que recueille une admirable enquête agraire (*Inchiesta agraria*), la plus complète qu'on ait jamais faite en aucun pays [1], et vous verrez que tout est à faire, pour restituer à la moitié de l'Italie la fertilité dont elle jouissait dès la plus haute antiquité, quand la Grande-Grèce et la Sicile étaient les plus riches pays du monde.

Je n'ignore pas qu'il s'agit d'une œuvre qui demande du temps, car il faut reconstituer le pays lui-même, gâté par l'homme. L'intérieur de la Sicile et de l'Italie méridionale est composé de plaines nues, sans arbres, sans verdure, brûlées par le soleil, un désert produisant du blé, mais

[1] Chargé par les sociétés agricoles de présenter au Congrès agricole international de Paris en 1878, un rapport sur la situation de notre agriculture, j'essayai de réunir quelques notices sur nos différentes régions, et les autres pays envoyèrent aussi des rapports. Mais qu'est cela auprès de l'œuvre considérable que publie le gouvernement italien?

affreux, sans la grandeur de celui de l'Afrique. Une année sur deux ou sur trois, on y récolte du froment par une culture sommaire et barbare. Les paysans vivent dans des bourgades, les propriétaires dans les villes. La terre est abandonnée par tous. Le paysan ne lui donne rien et en arrache tout ce qu'il peut, et le propriétaire fait de même à l'égard du paysan. La nation et les gens, tout est également dépouillé, écorché; partant tout est misérable. En dehors du temps des semailles et des moissons, pas de travail : d'où le salaire à un taux de famine et le brigandage comme ressource supplémentaire.

Les propriétaires du Midi à qui je parle d'habiter leurs domaines me répondent : Pour y être rôtis l'été, rançonnés par les brigands, vivre isolés et nous y ennuyer toujours, n'y ayant rien à faire, merci ! Nous préférons, l'hiver, Naples ou Palerme, et Pontresina ou Saint-Maurice, l'été.

C'est juste. Il faut donc, avant tout, changer l'aspect du pays et le rendre habitable. A cet effet, il faut planter beaucoup: sur les hauteurs pour alimenter les ruisseaux, dans les plaines pour en enlever la monotonie et y apporter l'ombrage et la fraîcheur. Que planter ? L'acacia le long des chemins et autour des champs, comme en Hongrie ; des châtaigniers sur les collines. Comment est-il possible que les populations manquent de subsistance, quand elles peuvent multiplier à volonté un arbre qui leur donne en abondance, au bout de ses branches, un aliment délicieux, véritable friandise pour les gens du Nord, le châtaignier, et quand on peut faire croître la vigne sur les terrains les plus maigres, parmi les rochers, les figuiers, et sur les pierrailles, comme on le voit à Capri, des cactus qui se couvrent de « figues d'Inde ». Un Français a créé un merveilleux jardin à Biskra, en plein Sahara. En vingt ou trente ans, si les riches propriétaires le voulaient, toutes ces régions pauvres et désolées de l'Italie méridionale redeviendraient cet Eden qu'il était au temps de la Grande-Grèce.

Comment un homme ou un pays peuvent-ils se procurer par le travail le plus de choses utiles, quand l'échange est

possible? En se livrant à l'occupation pour laquelle ils ont le plus de disposition ou de ressources naturelles. L'Italie est-elle destinée par la nature à la grande industrie moderne? Non; car il lui manque les deux éléments de cette industrie : le fer et le charbon. Est-elle favorisée pour l'agriculture? Oui; car partout la terre généreuse, fécondée par le soleil, donnerait deux récoltes par an, si on lui amenait de l'eau. Tout hectare pourrait rapporter 100 francs net et valoir 3,000 francs. En Sicile, les parcs à mandarines nouvellement créés donnent cette dernière somme en revenu annuel. Ajoutez que l'échange des produits agricoles contre les produits manufacturés venant de l'étranger stimulerait singulièrement l'industrie de transport et par terre et par mer — ce dont la marine italienne, qui décline[1], ne se plaindrait pas.

Telles étaient les idées qui traversaient mon esprit tandis que je me promenais, après dîner, à la nuit tombante, aux bords du lac. Que pouvaient bien faire les Cômois pour passer agréablement leur soirée? Deux musiques se faisaient entendre sur la place du port et la foule était grande pour les écouter. Devant les cafés, chaises et tables envahissaient une grande partie de la place. Hommes et femmes prenaient des rafraîchissements, en respirant l'air frais d'une admirable nuit. Dans les débits de vin et les petits restaurants, on voit, par les fenêtres ouvertes et en soulevant le rideau qui seul ferme la porte, maris et femmes soupant ensemble. Pas d'hommes ivres.

Je flâne à l'intérieur de la ville : voici la statue de Volta; quelques jours plus tard, je trouve celle de Galvani à Bologne. N'est-il pas à noter que les deux formes d'électricité qui nous rendent le plus de service, en ce moment, portent le nom de deux Italiens? L'arc « voltaïque » nous éclaire et le « galvanisme » transporte les dépêches, par le télégraphe, et la parole, par le téléphone.

[1] Voyez la grande enquête parlementaire dirigée par MM. F. Brioschi et P. Boselli : *Inchiesta parlamentare sulla marina mercantile.* Six volumes in-4°.

La petite place devant l'église, où j'ai entendu autrefois les régiments hongrois jouer leurs tchardas, est presque déserte. Cependant, sous les arcades massives de l'hôtel gothique du municipe, les enfants vont acheter des tranches de pastèque, rouges à l'intérieur, vertes au dehors, très appétissantes, mais bien fades. « A la faible clarté qui tombe des étoiles », je distingue les fines sculptures qui ornent toutes les parois extérieures de la cathédrale. Elles sont infiniment mieux dessinées et mieux ciselées que celles de nos églises du Nord; mais elles sont prodiguées là où il n'en faudrait pas. Toutefois, ceci m'amène à considérer combien l'architecture chrétienne du moyen âge, comme celle de l'Égypte, répondait mieux au but de l'art que tous les monuments que nous élevons maintenant. Je vois ici des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament et des représentations des principaux dogmes. Les croyances religieuses étaient ainsi exposées, aux yeux de la foule, en des formes saisissantes, qui se gravaient dans l'esprit de l'enfant et même de l'ignorant, alors même qu'il ne savait pas lire. Ces monuments, comme on l'a dit, étaient des « livres de pierre ». Les nôtres sont des entassements de matériaux plus ou moins élégants, mais sans nulle signification. Voyez le Palais de justice de Bruxelles, dont nous sommes si fiers : il coûtera cinquante millions. Que dit-il à la pensée? Rien, absolument rien. Pas un symbole qui indique sa destination; pas un bas-relief, pas une ciselure qui nous apprenne que c'est le Temple de la Justice; pas un souvenir historique. Ce monument, mais il est muet; il n'a pas d'âme. Il a coûté beaucoup d'argent; il représente le million, voilà tout. Le temple égyptien, les palais assyriens dont l'architecte s'est inspiré parlaient. Ils étaient des manifestations du verbe humain. Le glorieux édifice, qui élève au plus haut de notre capitale sa couronne souveraine, ne symbolise aucune idée. L'Europe en est là partout. On ne fait jamais mieux que lorsqu'on copie littéralement le moyen âge et la Grèce.

Cela étant, et puisque nous vivons dans un siècle « utilitaire », il ne faudrait faire que ce qui est utile : des con-

structions très simples et peu coûteuses, répondant à leur but. Elles seraient alors « rationnelles », comme tout art doit l'être, d'après M. Émile Leclercq. Ce ne seraient pas les contribuables qui s'en plaindraient.

Dans l'hôtel Volta, je vois une grande affiche annonçant des régates sur le lac de Côme, avec des skiffs et des outriggers, exactement comme dans les courses anglaises. Il en est maintenant ainsi dans le monde entier. Bientôt on pensera, on s'habillera, on mangera et on s'amusera partout de la même façon. C'est une bonne chance pour l'humanité quand l'imitation généralise ce qui est utile, comme les exercices athlétiques, et non une mode absurde, comme celle des femmes qui parviennent à s'accumuler sur le corps vingt ou trente mètres de soie de trois ou quatre couleurs, ou une mode détestable, comme celle des jeux de hasard.

Au dîner on m'a servi des soles de Blankenberghe. Elles étaient fraîches, mais comme l'est le poisson conservé à la glace. C'est encore le chemin de fer qui nivelle tout et ôte à chaque région son originalité. Le poisson manque aux endroits où on le pêche et il a perdu une grande partie de ses qualités là où on le mange. Ceci me fait penser à un de mes amis qui se plaint de manger des petits pois en toute saison. Comme jadis ces primeurs faisaient plaisir, dit-il, quand elles arrivaient au printemps ! L'uniformité enlève le charme aux meilleures choses, — « toujours pâté d'anguilles », — tandis que la nouveauté en double le ragoût.

De Côme à Milan, belle vallée, au pied des collines, où s'étagent de temps à autre de grands villages. Ceux-ci sont toujours dominés par d'énormes bâtiments, anciens couvents et palais, comme on n'en voit pas même dans nos bourgades du Nord. Les Italiens ont hérité des Romains le goût de bâtir grand. Les terres sont bien arrosées, entrecoupées de prairies naturelles et de prairies artificielles, de trèfle et de luzerne. Le peuplier du Canada, planté en grande quantité dans les haies et aux bords des canaux, tend à prendre une forme fastigiée, comme le peuplier d'Italie. En ce moment, on rentre le maïs qui, ici, en première ou en seconde récolte, occupe les trois quarts du sol arable.

J'arrive à Milan vers six heures et je dois aller m'enquérir au journal la *Perseveranza* par où je puis arriver chez Luzzatti. Je sais qu'il est à Crespano-Veneto, quelque part au nord de Bassano; mais je n'ai trouvé Crespano ni dans mon horaire, ni sur mes cartes. Je prends le « tram » qui, pour dix centimes, me conduit à la place du Dôme. J'ai trouvé partout, en Italie, sur les trams à chevaux, ce prix fixe de *due soldi* pour n'importe quel trajet. C'est bien entendu : les voitures sont toujours remplies. Quand il s'agit d'un besoin « extensible », le bon marché amène une progression rapidement croissante de consommateurs, parce qu'il s'adresse à une assise de la pyramide sociale dont la surface augmente étonnamment. Je me souviens d'un exemple curieux. Les petits bateaux à vapeur naviguant sur la Tamise, d'une extrémité à l'autre de Londres, avaient fixé d'abord le même prix que les omnibus : à cette époque, six pence. Ils n'avaient personne. On allait liquider, quand on eut l'idée absurde de ne plus demander qu'un penny, — dix centimes, — comme pour les lettres : même résultat que pour celles-ci. Il y eut foule et les petits steamers apportèrent un bon intérêt au capital. Ministres des finances, directeurs de chemins de fer, n'y a-t-il pas de conclusion à tirer de ces faits?

A la *Perseveranza*, je trouve un directeur très aimable et qui me paraît très clairvoyant en politique. La *Perseveranza* et l'*Opinione* sont les deux principaux organes du parti qu'on nomme ici modéré. Le mérite de ces deux journaux, c'est qu'ils contiennent beaucoup de « rédaction » et de bonne qualité; presque chaque jour un ou deux articles de fonds, étudiés et soignés comme ceux des journaux anglais. Le directeur craint le résultat des élections à Milan. Républicains, socialistes et radicaux l'emporteront, me disait-il alors, et c'est ce qui est arrivé en effet. Les « avancés » ont fait triompher tous leurs candidats, sauf pour le siège réservé à la minorité.

Dans la plupart des grandes villes, le radicalisme extrême a la majorité. C'est un danger. Heureusement, l'Italie n'a pas

de grande capitale. Rome est trop peu peuplée pour être un centre révolutionnaire. Grâce à la malaria, si les violents veulent tenter un coup, ils devront agir en province. Ils ne pourront frapper à la tête, et ainsi ils seront probablement vaincus. Une insurrection locale n'a guère de chance. Il est bon pour un État d'être acéphale. Une énorme tête, comme Paris, est un danger permanent. Et cependant la plupart des souverains s'efforcent de le faire naître, en favorisant le développement de leur résidence.

On ne peut assez admirer la prévoyance des auteurs de la constitution américaine, qui ont placé la capitale de l'Union dans ce qui était alors à peine un village, et celles des États particuliers dans de petites villes.

Sur la place du Dôme, je jouis un moment du régal de couleurs que me donne le soleil. La cathédrale avec ses mille statues et ses flèches en marbre blanc s'enlève vivement sur le ciel d'un bleu intense. Sur les dalles blanches papillotent les costumes éclatants des femmes. C'est un Fortuni. On dirait ces aquarelles aux taches diaprées comme un tapis d'Orient, que font si bien les artistes italiens.

Me voilà rassuré. On a télégraphié à Luzzatti; il viendra me prendre à Vicence. De Milan à Vicence, c'est la plaine lombarde, admirablement cultivée, mais très uniforme. Dans les champs carrés, d'environ un hectare, des lignes d'arbres, mûriers et ormes, coupés en têtard, comme nos saules, pour que les vignes puissent y monter et s'y suspendre en guirlandes. En fait de culture, froment, maïs et plantes fourragères ; de bons bâtiments de ferme, grands, mais pas très bien entretenus. La même terre produit ainsi du vin, de la soie par les mûriers, des céréales et du bois à brûler. Mais on commence à croire qu'il vaudrait mieux séparer ces différentes cultures, d'après le principe de la division du travail. Il est certain que les racines et l'ombre des arbres doivent nuire aux céréales et que le vin des vignes basses à la française serait beaucoup meilleur. Près de plusieurs gares, le long de la route, encore des cheminées qui fument. Des gares principales, partent des lignes de tramways à vapeur.

A Vicence, j'aurais voulu saluer le sénateur Lampertico, l'un des principaux économistes de l'Italie. Mais je retrouve Luzzatti. Nous devons dîner à la hâte et prendre le dernier train pour Bassano. Dans toute la Lombardie, Luzzatti jouit d'une popularité et d'une autorité extraordinaires. Tout le haut personnel de la gare le salue et l'accompagne. On nous réserve un coupé. Un premier ministre ne serait pas traité avec autant de déférence. Cela fait honneur à l'homme et à ceux qui savent l'apprécier ; car ce qui le fait honorer ainsi, ce n'est ni la fortune, ni la naissance, mais les services qu'il rend à son pays, et surtout son dévouement aux intérêts du peuple.

Il est dix heures quand nous arrivons à Bassano. Nous montons en « calessine » découverte. La nuit est splendide : douce et lumineuse. J'entrevois une vallée remplie d'arbres et bordée de montagnes, déjà assez hautes, où les bergers entretiennent des feux. Vers minuit, nous sommes à Crespano. Je retrouve avec infiniment de plaisir M[me] Luzzatti et sa charmante famille. Et puis, bonsoir jusqu'à demain, si ces propos interrompus ne font pas dire aux lecteurs : *Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.*



II

Crespano Veneto.

Pénétrant dans ma chambre, malgré les volets fermés, un gai soleil m'éveille de bonne heure. Je suis curieux de me rendre compte de l'aspect du pays dont, la veille au soir, je n'avais entrevu que les lignes générales. Devant l'habitation, un petit jardinet rempli de fleurs aux vives couleurs ; au delà, une pelouse encore verte ; des écuries et des dépendances bornent la propriété au midi. Au-dessus de leurs tuiles rouges, des collines arrondies semblent d'anciennes moraines terminales. Dans le lointain s'étend, en un horizon infini, la plaine de la Vénétie, voilée par la brume argentée que le matin fait sortir de ces terres basses et humides. Au nord de la maison, encore une pelouse avec très peu d'arbres; au-dessus des maisons du village se profilent des montagnes dénudées, où quelques moutons paissent une herbe courte et rare. Ces parterres de fleurs sont évidemment d'introduction récente. Ils ont été depuis peu conquis sur le gazon. Et, en effet, autrefois, en Italie, les villas ordinaires étaient tout simplement posées au milieu d'une vigne ou d'une prairie. Ce n'est que dans les villas princières qu'on trouvait le jardin, et souvent à la française. Maintenant, on imite

partout le jardin anglais, avec ses pelouses tondues et roulées, ses plantes d'agrément, ses arbres variés ; cela fait le tour de l'Europe.

Je trouve Luzzatti déjà levé. Après avoir pris un *caffè nero,* nous allons visiter le village en attendant le déjeuner, qui se fait à dix heures. Crespano a un aspect très différent des localités de même importance chez nous. Les habitations sont plus grandes et elles ont presque toujours une apparence plus ou moins monumentale. On a remué ici bien plus de pierres pour loger un même nombre d'hommes. Tous les murs sont blanchis à la chaux. On ne voit rien qui ressemble à ces chaumières basses, parfois encore en argile et couvertes de paille, qui ne sont pas rares en Belgique, en France et surtout en Allemagne. Il n'y a pas jusqu'aux maisons d'ouvriers qui n'aient un étage; je remarque beaucoup de bâtiments comme on n'en trouve pas, même dans nos petites villes. Voici d'abord celui de la poste, plus grand que les postes de nos villes : fronton et façade de vingt mètres. L'hôtel aussi est gigantesque : une enfilade de chambres au rez-de-chaussée et cuisine monumentale. Il est vrai qu'en face, de l'autre côté de la cour, s'étend une construction parallèle, où est écrit : *Bagni.* On vient ici en villégiature, paraît-il. Tout un côté de la place publique est occupé par une colonnade style dorique, formant promenoir couvert et abritant des boutiques et surtout un grand café tout rutilant de dorures, de glaces et de fresques aveuglantes. Quel contraste avec nos estaminets de village, dont les murs nus n'ont d'autre ornement que les affiches de ventes, jaunes et vertes, ou parfois des estampes coloriées de quatre sous, représentant Guillaume Tell ou le Fils prodigue ! Nous passons encore en revue une école colossale à quatre étages, un hôpital suffisant pour abriter les malades d'une grande ville et la maison du syndic, où dix familles se logeraient à l'aise. Je m'étonne de voir des institutions aussi grandioses.

— Il en est un peu partout ainsi en Italie, me répond Luzzatti, mais ici tout cela est payé par Canova.

— Par Canova ?

— Sans doute. Ignorez-vous qu'il est né près d'ici et qu'il a laissé sa fortune à son lieu natal? Nous irons tantôt voir Passagno, et alors vous comprendrez.

Derrière l'hôtel, nous trouvons des promenades couvertes de berceaux en charmilles, délicieuses l'été, qui nous conduisent dans un bois de châtaigniers. Il garnit les flancs d'un ravin que la route franchit sur un pont d'une seule arche; il est d'une fière allure romaine, qui fait penser au pont du Gard. Les parois de la gorge, par endroits ravinées, étalent, parmi la verdure déjà roussie des chênes, ces traînées de terre ocreuse qui font si bien dans les avant-plans des paysages italiens. Je me demande ce qui me fait sentir que je ne suis plus au nord des Alpes. Les dessous de bois sont moins verdoyants; les fougères et les mousses, plus rares; les arbres, chênes et châtaigniers, plus secs, moins feuillus. Leurs troncs, leurs écorces, le sol, les pierres, tout a des tons plus chauds, plus terre de Sienne, moins adoucis par les moisissures glauques. Ceci convient mieux à la palette du peintre, mais je préfère les épaisses feuillées, les tons frais du Nord. Dans ses *Menus Propos*, Töpfer montre admirablement que les aspects les plus grands ou les plus ravissants de la nature ne sont pas ceux qui se prêtent le mieux à la peinture. C'est vrai. Jamais aucun artiste ne fera une toile passable s'il essaye de reproduire le Mont-Blanc, le Niagara, l'Hymalaya, une forêt vierge de l'équateur, ou un coucher de soleil sur le golfe de Naples. Ce que je connais de moins mauvais en ce genre, c'est le Mont-Rose de Calame, au musée de Neufchâtel; mais le catalogue seul vous apprend qu'on a devant soi la reine, à la fois auguste et charmante, des Alpes Pennines.

Nous rentrons au logis. La poste est arrivée. Je saisis ici, plus encore que chez moi, et dans toute son horreur, le spectacle du travailleur intellectuel, bien plus écrasé que le travailleur manuel, par le « machinisme » : imprimerie, presse périodique, poste et télégraphe. Une grande table est couverte de tout ce qu'a apporté le facteur : la pleine charge d'un homme. Voici d'abord les statistiques officielles

de trois pays : de gros volumes tout gonflés de chiffres et de tableaux. *Inchiesta agraria* et *Inchiesta sulla marina mercantile*, pour l'Italie; le rapport du département des finances des États-Unis et deux in-folio allemands; deux volumes et trois brochures : *omaggio dell' autore;* des revues italiennes, françaises, anglaises, allemandes, et des journaux sans nombre; tout un paquet de lettres et deux télégrammes.

Après qu'il eut sommairement dépouillé son courrier :
— Voyez, me dit Luzzatti, ce qu'on me demande : invitation pressante d'aller assister à l'inauguration de la Banque populaire de Troja, dans les montagnes qui bordent le Tavoliere di Puglia : un jour et demi pour aller, autant pour revenir, plus un de séjour : total, quatre jours ; autre invitation d'une banque populaire sicilienne : voyage, aller et revenir, de cinq jours au moins; on me prie aussi de me rendre à Vittoria pour que j'aille y recevoir, avec les autres députés de la province, la reine Marguerite, qui revient de sa villégiature dans les Alpes; lettre de Sella, qui me convoque à Biella pour le jury de l'exposition industrielle; aimable billet de Minghetti, qui m'engage à vous accompagner à Bologne; deux dépêches d'électeurs qui réclament une entrevue pour régler définitivement notre campagne électorale. Que puis-je faire? Je me couperais en quatre que je n'y suffirais pas.

— Voilà, lui répondis-je, la vie que le progrès nous fait. En Angleterre et en Amérique, les auteurs et les hommes politiques proposent de fonder une association de défense mutuelle. Mais de quel arme se servir? Je ne vois qu'un moyen : faire annoncer sa mort ou se faire mettre en prison comme nihiliste! Ah! si nous pouvions obtenir ne fût-ce que quatre ou cinq ans de cellulaire, pour étudier la question sociale. Et il y en a qui ont cette chance et qui se plaignent! Nous ne l'aurons jamais, nous. Marnix a dit : *Repos ailleurs*, mais il n'était pas, lui, persécuté par ces vampires de notre temps : la poste, le chemin de fer et le télégraphe.

Quelque temps auparavant, j'avais noté dans un livre sur

Constantin (J. Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen,* 1880) une petite pièce de vers où un poète du IVe siècle, Festus Avienus : *Ad Amicos de Agro* (Wernsdorf, *Poet. lat. min.*, V, 2), dépeint l'existence d'un propriétaire à la campagne : « Au commencement de la journée, j'adresse mes prières aux dieux. Puis je me rends auprès des serviteurs et j'assigne à chacun sa tâche. Plus tard, je lis, j'invoque Apollon et les Muses jusqu'à ce qu'arrive le temps de m'oindre et de m'exercer sur la palestre recouverte de sable. D'humeur joyeuse, loin des affaires d'argent, je mange, je bois, je chante, je joue, je me baigne, et je me repose, après le souper du soir. Tandis que la petite lampe brûle un peu d'huile, je dédie ces lignes aux Muses nocturnes. »

Voilà la vie antique dans toute sa beauté simple, le fruit exquis de la tradition hellénique et des enseignements de Platon. Comme moyen de vivre, la culture de la terre, la plus naturelle et la plus saine; des exercices pour le corps et pour l'esprit; les membres, assouplis par l'huile, se fortifiant sur la palestre; le bain quotidien et la natation. Pour l'esprit, le culte de la philosophie et des Muses. La tranquille jouissance de soi et de la nature, loin du tracas des affaires. Que faisons-nous pour entretenir la vigueur et la santé ? Nos cerveaux, épuisés par les veilles, surmenés par mille occupations diverses, engendrent les anémies, les dyspepsies, tous les maux de la nervosité surexcitée.

— Quand on veut se rendre bien compte des conditions économiques d'un pays, il faut examiner par le menu comment on y est logé, meublé, vêtu et nourri; comment on travaille et comment on s'amuse. Le lecteur et mon ami Luzzatti me pardonneront donc quelques détails de ménage. Le déjeuner est copieux et bon, arrosé de divers vins d'Italie qu'on ne connaît pas assez à l'étranger; le bouillon aux pâtes d'Italie; le veau avec la polenta nationale, mais relevée de tomates; les cailles rôties; les courges de Venise frites, spécialité délicieuse de la Lagune. Abondance de fruits splendides; c'est la vraie saison. Je m'informe du prix des vivres; c'est, au fond, la grosse question. Tout est meilleur marché qu'en Belgique.

La viande, environ 1 fr. 50 c. le kilogramme. Voici un prix noté à Bassano : *Castrato di prima qualità*, 65 *centesimi al mezzo kilo*. Donc, 1 fr. 30 c. le kilogramme de mouton. Le beurre — venu des montagnes voisines — exquis, à 2 fr. 50 c. le kilogramme. Une caille, 40 centimes. Le vin, relativement, est cher, quoiqu'on en fasse beaucoup sur toutes les collines avoisinantes : 50 francs, l'hectolitre, le rouge de qualité ordinaire, 40 francs le blanc. Un poulet, 1 fr. 50 c. à 2 francs ; 15 centimes pour un melon ; 30 centimes pour un kilogramme de pêches. Les gages des gens de service aussi sont peu élevés. Le domestique n'a que 16 francs ; mais ce n'est qu'un jeune garçon du pays, peu formé, nullement un valet de chambre ; cependant il est intelligent, actif et beau comme Adonis. La race ici est de cette beauté fine, un peu efféminée que Canova a reproduite dans ses statues. La cuisinière a 20 francs, la femme de chambre, 25 francs. Il est vrai que celle-ci doit faire les robes ; mais l'autre fait de bons ragoûts. Chez nous ce sont les cuisinières qui sont hors de prix. Ici, elles subissent la concurrence des cuisiniers, qui sont très nombreux. Toutes les maisons riches ou même très aisées en ont.

Voici la distribution de la maison : Un immense vestibule prenant toute la profondeur, et s'ouvrant sur le jardin aux deux façades nord et sud. Avec les volets fermés et des courants d'air, on y maintient la fraîcheur ; à droite, le salon ; à gauche, la salle à manger et la cuisine. Ce grand poêle que nous appelons « cuisinière » n'y existe pas : on a des réchauds au charbon de bois et une grande cheminée où brûlent des fagots, comme partout autrefois. Au premier, trois grandes chambres à coucher, et autant au second, avec le cabinet de travail. Les murs sont épais ; un large escalier en pierre conduit aux étages ; les appartements sont parquetés en petites mosaïques irrégulières sur voûtes. Le bois n'est guère employé dans la construction. Tout est en des proportions doubles de ce que comporte une habitation semblable en Belgique. Ce sont sans doute les immenses palais qu'on rencontre partout en Italie qui ont habitué les architectes à

faire grand. Ou bien cela remonterait-il à l'instinct bâtisseur des Romains?

Arrivé dans son cabinet, Luzzatti ouvre avec respect une armoire toute remplie de livres en toutes les langues, anciennes et modernes, et il me dit : « Ceci est consacré à Thémistius. Le connaissez-vous?

— Non; mais puisqu'il est de vos amis, il doit être bon à connaître.

— M'occupant, reprend-il, dans mon cours de droit public, d'étudier la notion de la tolérance, j'ai voulu remonter à ses origines. Je suis arrivé ainsi à l'empereur Julien, et c'est dans un écrit d'un de ses conseillers nommé Thémistius que j'ai trouvé l'idée de la liberté de conscience formulée pour la première fois, avec une précision parfaite, et mieux peut-être que dans Locke, dans Voltaire, dans Naville ou dans d'autres auteurs modernes. Je me suis alors pris d'une sympathie sans bornes pour mon auteur. J'ai voulu le connaître à fond. J'ai réuni tout ce qui a été écrit à son sujet, tout ce qui le touche de loin ou de près, je ne veux rien omettre. C'est ma folie : chacun à la sienne.

« Thémistius était l'ami et le directeur de conscience de l'empereur Julien. Philosophe stoïcien, il était resté païen; Julien le nomma préfet de Constantinople et membre du sénat romain. Nous avons de lui une correspondance avec Libanius et des discours. C'est là que j'ai trouvé le passage qui me ravit. Quand j'ai un moment à moi, c'est avec bonheur que je me plonge dans ma chère étude. Quelle hauteur de vues chez ces philosophes anciens, même au temps de la décadence! Écoutez ces quelques lignes de l'épître que Julien lui adressa au moment où il monte sur le trône. »

Et Luzzatti me lit, en effet, des passages de cette lettre, avec un feu et un enthousiasme que je ne tarde pas à partager. Julien hésite à accepter le rôle de maître du monde. Il s'en croit indigne. Combien il serait plus heureux, et même plus utile, en continuant à s'occuper de philosophie! « Pour moi, écrit-il à Thémistius, je dis que le fils de Sophronisque a plus fait qu'Alexandre. C'est à lui que l'on doit la

sagesse de Platon, le talent de Xénophon, la philosophie érétrienne et mégarique. Qui doit maintenant son salut aux conquêtes d'Alexandre? Quelle ville s'en trouve mieux gouvernée? Quel particulier en est devenu meilleur? Tous ceux, au contraire, que sauve la philosophie sont redevables à Socrate de leur salut. »

Plus loin, Julien invoque Aristote, pour prouver la supériorité du gouvernement populaire sur l'autocratie, et il cite ce que dit le Stagyrite : « Quant à ce qu'on appelle la royauté absolue, qui est le gouvernement d'un roi ayant le pouvoir de faire tout ce qu'il veut, il semble à quelques-uns contraire à la nature qu'un seul homme soit le maître de tous les citoyens, l'égalité étant une loi naturelle, juste et nécessaire... Vouloir que la raison règne, c'est vouloir le règne de la divinité et des lois; vouloir qu'un homme règne, c'est vouloir le règne d'une bête fauve. » Quel langage dans la bouche d'un empereur tout-puissant!

« Grande est la mission du philosophe. On peut en effet, en formant trois ou quatre philosophes, rendre plus de services au genre humain qu'un grand nombre de rois, tous ensemble...

« Pour moi, ce n'est ni la fuite du travail, ni la poursuite du plaisir, ni l'amour du repos et du rien-faire qui me fait détester la politique; mais je ne trouve en moi ni la science, ni la supériorité naturelle dont je sens que j'aurais besoin pour régner. »

Quel souverain, sauf peut-être saint Louis, a parlé et a pensé de la sorte! Quel sentiment du devoir! Quelle humilité! Quel hommage rendu à la pensée humaine!

La philosophie n'était pas pour ces hommes de bien une curiosité de l'esprit, mais une discipline de la vie. C'était une vraie religion qui saisissait tout l'être et réglait tous les actes de l'existence. Voyez encore Julien. Dans le *Misopogon*, il raconte les austérités de sa vie, « des nuits sans sommeil sur une natte; des repas qui calment à peine l'appétit ». Il arrive dans sa chère Lutèce : il y gèle, la rivière roule des glaçons. Julien ne veut pas d'abord qu'on chauffe sa chambre : « Je

voulais m'habituer à supporter cette température rigoureuse que j'aurais dû adoucir à l'aide des fourneaux en usage dans presque toutes les maisons du pays. »

La philosophie, qui le guide dans la vie, le fortifie aussi dans la mort. Julien est allé défendre les frontières de l'empire contre les Perses jusqu'aux bords de l'Euphrate. Une flèche lui a percé le foie; il va mourir. Ses amis qui l'entourent ne peuvent retenir leurs larmes. Il impose silence à ses douleurs et, comme Socrate, leur parle jusqu'au dernier moment de l'âme, de sa sublime essence et de son immortalité.

Luzzatti et moi, nous sommes d'accord pour nous effrayer de la faible part qui est faite à la morale dans notre enseignement actuel. Les catholiques ont, il est vrai, le catéchisme. Mais ce résumé d'une métaphysique très haute et de dogmes issus du platonisme alexandrin, peut-il être compris à l'âge où il s'enseigne? S'empare-t-il de la vie? Devient-il la règle de la conduite? Nullement. Et dans les écoles primaires et secondaires d'où l'enseignement religieux est exclu, que reste-t-il pour former l'être spirituel et moral? Rien, ou presque rien. Effroyable lacune et qui se traduit par l'affaissement du sens moral, que nul ne conteste. Puisque l'Évangile est banni, qu'on donne au moins aux enfants Épictète et surtout Marc-Aurèle. Je voudrais qu'un petit livre d'extraits bien faits de cette fière morale des stoïciens antiques servît de *vade mecum* dans toutes les classes. Une sorte d'*Imitation de Jésus-Christ* du stoïcisme qui nous donnât la moelle de la philosophie antique, à défaut des enseignements plus élevés du Christ.

On apprend, dit-on, les langues anciennes pour nous initier à la pensée de l'antiquité. Il n'en est plus rien aujourd'hui. Ce qu'on cherche dans l'étude des langues mortes, ce sont des exercices de grammaire et de lexicographie. Que sait un de nos élèves de rhétorique des opinions et des idées des Grecs et de Romains?

Cependant le but de l'éducation est de faire des hommes, non des grammairiens.

Ce n'est guère que chez les quakers, chez les puritains ou chez les cénobites qu'on trouve le sentiment religieux ou philosophique imprégnant tout l'homme, — *intus et in cute*, comme dit Perse, — au même point que chez Julien ou Marc-Aurèle. Le christianisme, dont la société laïque se détache de plus en plus aujourd'hui, parvient encore à créer une sorte d'atmosphère morale qui arrête les défaillances; mais mollement et insuffisamment, quand une forte passion pousse au mal. O Julien! ô Thémistius! austères serviteurs du devoir, que nous sommes faibles et misérables à côté de vous! L'idée du bien suprême bridait chacun de vos désirs, dictait chacune de vos actions, inspirait chacune de vos pensées. De philosophie et de religion on n'en veut plus. Il faut se contenter d'étudier ce *qui est*, la nature, les lois naturelles, — non ce qui *doit être*, l'idéal. Ainsi, entre la littérature légère, qui se moque de tout, et le positivisme, qui n'admet que les découvertes du scalpel et du microscope, meurent toute foi et tout enthousiasme. Je ne vois plus que les nihilistes qui en aient. Le dévouement absolu qui va jusqu'au sacrifice de la vie, ne s'attachant plus qu'aux doctrines de négation absolue, et pour la société et pour cette vie et pour l'autre, voilà où nous allons.

— L'après-midi, la calessine, attelée de l'infatigable poney, vient nous prendre pour nous rendre à Possagno. La route est parfaitement entretenue, en dos d'âne, sans une ornière, comme dans nos Ardennes, mais étroite, afin de ménager le terrain et l'entretien. Les propriétés sont bordées de haies de gliditsia aux longues épines, et cette belle malvacée qu'on cultive dans nos jardins, l'altea, y ouvre ses grandes fleurs roses et violettes. Le pays est charmant, tout en collines dominées par une chaîne un peu plus haute qui descend des Alpes rhétiques. Beaucoup de vignes, souvent suspendues aux arbres, des prairies et de petits champs bien cultivés. Voici à droite un palais énorme avec grandes colonnades, qui appartient à une famille « dogale » de Venise. C'est encore l'ancien système. Des statues, des marbres, de l'architecture, nulle décoration empruntée à la nature et à la végétation.

Quelques peupliers, mais aucune variété d'arbres ou de fleurs. Plus loin, une petite villa où vit un major en retraite. Il l'a achetée pour 25,000 francs, avec trois ou quatre hectares de prairies et de châtaigniers. Une pelouse tondue et roulée, des fleurs de toute espèce, des gynérias splendides, couronnées de leurs houpes allongées, des résineux de différentes espèces, des rosiers grimpants, tout l'aspect d'un cottage anglais. Voilà bien le contraste des deux époques. Là-bas, la villa princière, sans agrément, où tout est pompe et ostentation; c'est l'aristocratie de l'ancien régime. Dans le cottage du major, c'est l'époque actuelle : le confort du *home*, le décor emprunté aux connaissances botaniques, l'absence d'apparât, les jouissances personnelles.

A Possagno, nous descendons à la fondation Canova. C'est une maison simple, mais vaste, qu'il a fait bâtir et qui englobe la petite habitation de paysan où il est né. Canova, en mourant, a laissé à son frère, qui était évêque, toute sa fortune s'élevant à plus d'un million, en lui imposant l'obligation de bâtir à Possagno une église, dont il donnait les plans, et un musée-glyptothèque pour y réunir la reproduction de toutes ses œuvres et, enfin, de consacrer les revenus à des œuvres d'utilité publique pour son village et les environs. Tout cela a été exécuté à la lettre. L'administrateur de la fondation Canova est actuellement le syndic de Crespano-Veneto.

Nous visitons d'abord la glyptothèque. L'impression est profonde. L'architecture est très simple, mais on ne peut se défendre d'une vive émotion quand on contemple réunies ces œuvres du génie qu'on a vues jadis à Rome, à Vienne, à Paris : le Thésée et le Minotaure, les Trois Grâces, la Madeleine repentante, les Lutteurs, Pauline Borghèse en Vénus, Napoléon, le Tombeau du Titien et les bustes de tous les grands personnages de son temps. C'est l'art grec de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis, un peu grêle et maniéré; non beauté la simple et puissante de la Vénus de Milo et des sculptures du Parthénon; Praxitèle peut-être, mais non Phidias. Cependant, l'inspiration est élevée, et la grâce,

extrême. Les têtes de Napoléon sont des chefs-d'œuvre. C'est bien le type consacré, tel qu'il passera à la postérité. A Copenhague, on a aussi réuni dans un musée unique toute l'œuvre de Thorwaldsen et tous les souvenirs que l'on possédait de lui. Dans la maison, on voit plusieurs tableaux de Canova dont il était plus fier que de ses statues. Détestables imitations de David; la couleur est insupportable, et ce qui est étrange, le dessin et la composition ne charment pas. La bibliothèque du grand artiste, les portraits de ses parents, quelques-uns de ses vêtements, son mobilier, tout est conservé avec un soin religieux. En face de la maison s'élève l'église, qui est une copie du Parthénon. La situation en est admirable : elle a été choisie par Canova lui-même. Elle rappelle celle de la Walhalla, au bord du Danube, près de Ratisbonne; mais celle-ci est très supérieure. Le monument s'élève sur les premiers gradins d'une haute colline dominant le village. On y monte par une large avenue pavée de petits cailloux blancs et encadrée de bordures d'arbres verts, taillés en haies. Quand on se retourne, avant d'entrer dans le temple, la vue est incomparable. Au premier plan, tout un amphithéâtre de collines verdoyantes descendent en pente douce jusqu'à la plaine de la Brenta. Dans le fond on aperçoit les lagunes, les maisons blanches de Venise, Chioggia, Malomocco, et puis l'azur adouci de la mer lointaine; à droite, Padoue et les monts Euganéens, et derrière soi les premières croupes des Alpes. George Sand, pendant son fameux voyage à Venise, qui a laissé des souvenirs si amers dans sa vie et surtout dans celle de Musset, était venue errer dans cette région peu connue des étrangers. Elle raconte ses impressions dans les premières pages des *Lettres d'un voyageur*. Voici ce qu'elle y dit du village où est né Canova.

« Le vallon de Possagno a la forme d'un berceau; il est fait à la taille de l'homme qui en est sorti. Il serait digne d'avoir servi à plus d'un génie, et l'on conçoit que la sublimité de l'intelligence se déploie à l'aise dans un si beau pays et sous un ciel si pur. La limpidité des eaux, la richesse du sol, la force de la végétation, la beauté de la race dans cette

partie des Alpes, et la magnificence des aspects lointains que le vallon domine de toutes parts, semblent faits exprès pour nourrir les plus hautes facultés de l'âme et pour exciter aux plus nobles ambitions. Cette espèce de paradis terrestre, où la jeunesse intellectuelle peut s'épanouir avec toute sa sève printanière, cet horizon immense qui semble appeler les pas et les pensées de l'avenir, ne sont-ce pas là les deux conditions principales pour le déploiement d'une belle destinée ? »

J'ai relu ces *Lettres d'un voyageur*, qui avaient laissé une si profonde impression dans mon souvenir. Je retrouve dans ce volume, presque à chaque page, des marques au crayon exprimant mon admiration. Maintenant, ce style ne me plaît plus guère. Il a de la pompe, du nombre, et une sorte de charme musical, mais il ne rend nettement ni les sentiments de l'auteur, ni les aspects du monde extérieur. Tout est vague. Qui est ce voyageur? Que pense-t-il au juste? Que voit-il? Que fait-il? On le devine à peine. C'est moins précis qu'un rêve. Décidément, le seul style qui ne vieillisse pas, c'est le simple et le naturel. Prenez une page de Voltaire : comme tout y est précis, clair, limpide !

Quand on écrit, c'est, apparemment, pour rendre le mieux possible une pensée. L'emphase, la déclamation, et surtout le « maniérisme », la recherche des effets de mots et d'épithètes, paraissent ridicules quand la mode en est passée, comme les troubadours dorés des pendules de la Restauration. Voltaire est trop sec, peut-être; l'image fait défaut dans le verbe, et la couleur dans les adjectifs ; mais comme le trait et la vivacité du tour soutiennent l'attention ! Voulez-vous une prose plus charnue, mais où l'image jaillit naturellement, du fond même de l'écrivain, avec son goût de terroir, comme un vin généreux, prenez Bossuet dans ses lettres, Saint-Simon et les lettres du marquis de Mirabeau, l'*Ami des hommes*. Le style de George Sand, c'est du Jean-Jacques, moins ses grandes qualités, la précision et la force de l'expression, et le « rendu » d'une pensée bien conçue et arrêtée. La Bruyère n'a-t-il pas bien raison quand il écrit ceci, dans le chapitre : *les Sociétés :* « Vous vouliez me dire qu'il fait

froid. Que ne disiez-vous : Il fait froid?... — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourrait en dire autant? — Qu'importe? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde? »

— L'église de Canova est construite en marbre du pays; elle est éclairée par une ouverture dans la coupole, comme le Panthéon. Il s'y trouve des tableaux et des bas-reliefs du maître.

Cette imitation du Panthéon me fait réfléchir au caractère si remarquablement « solide » du génie romain et de l'architecture romaine, dont les Italiens s'inspirent encore. Considérez les monuments que les Romains ont construits dans tout notre Occident, depuis la *Cloaca maxima* des premiers temps de Rome, jusqu'à la *Porta nigra* de Trèves, les aqueducs, les amphithéâtres, le « Pont » du Gard, qui est un aqueduc, les ponts sur le Tibre qui ont résisté à tant d'inondations, la « Piscine admirable » du cap Mysène, les substructions du Palatin et du Capitole; partout des blocs massifs, puissamment assis sur le sol; comme visée, non l'élégance, mais la durée éternelle; une pensée d'ingénieur plutôt que d'artiste, et la poursuite de l'utile plutôt que celle du beau, et cependant un grand effet esthétique, obtenu par cette simplicité même, par cette solidité « souveraine » et par l'adaptation des moyens au but.

Combien le génie littéraire de Rome, même quand il est soulevé par le coup d'aile hellénique, est moins fin, moins simple et moins profond que celui d'Athènes!

En politique et en droit, le Romain a été un conservateur obstiné. Il n'a jamais introduit dans la constitution et dans l'ordre social ces changements profonds et brusques, si fréquents dans les Etats de la Grèce. C'est ainsi, par exemple, qu'il a conservé le sénat et le consulat, depuis le commencement de la république jusqu'à la chute de l'empire. Extérieurement, la religion change peu. En droit surtout, on tient à ne pas abolir les anciennes lois : celle des Douze Tables reste en vigueur jusque sous Justinien. On en modifie seulement les applications, par des fictions de toute espèce. Le

caractère italique fait penser à celui du bœuf, qui a donné son nom au pays et qui trace son sillon, droit devant lui, marchant d'un pas lent, pesant, mais ferme. Quel contraste avec la légèreté et les variations des Hellènes, et surtout avec cet amour de l'idéal qui éclate dans les dialogues et dans la *République* de Platon ! Et tous deux cependant, le Grec et le Latin, appartiennent à la même race, parlent une langue assez semblable, ont reçu la même culture religieuse et se sont abreuvés aux mêmes sources littéraires. D'où provient la différence? Faut-il l'attribuer à l'influence de la lourdeur étrusque ou de la gravité ombrienne? *Chi lo sà?*

— Non loin du temple de Possagno, au milieu d'un jardin, s'élève un grand bâtiment : c'est une école moyenne, un « gymnase », avec pensionnat. Tout cela fondé et entretenu avec l'argent de Canova. Les jeunes gens de ce district rural qui veulent arriver aux études supérieures des universités, des écoles normales ou des séminaires, peuvent y apprendre les langues anciennes sans aller à la ville. N'est-ce pas une chose admirable que ce legs de Canova, et digne d'une grande âme ? Voilà deux villages largement et luxueusement pourvus de toutes les institutions qui peuvent contribuer à améliorer et à élever la condition des populations. Des écoles, des hôpitaux, des promenades, un musée, un temple et toutes les influences civilisatrices qui en résultent. Comment se fait-il que si peu de gens riches, même sans enfants, pensent à faire comme le grand sculpteur? Leur nom et leur influence bienfaisante se perpétueraient d'âge en âge. Supposez chaque village propriétaire de terres pour un million, dont le revenu soit employé à embellir la localité, à y répandre l'instruction, la moralité, le sentiment esthétique. Comme un pays se transformerait en peu de générations ! Que de facilités pour résoudre la question sociale !

Nous allons saluer le syndic, petit propriétaire de vignes. Maison peu entretenue extérieurement — ce qui est l'ordinaire, en Italie ; mais les chambres sont très propres et pourvues de bons meubles. Nous parlons des vignes ! La récolte sera belle cette année (1882), et le vin est cher. Pourvu que

le phylloxera n'arrive pas. Les cultivateurs ne boivent guère que du vin de seconde pression, une piquette acide, sauf au café, quand ils y vont; alors ils prennent une ou deux chopines, à 30 ou 40 centimes le litre. On ne boit guère d'alcool et les cas d'ivrognerie sont extrêmement rares. Quel contraste avec nos pays du Nord, où les ravages de l'alcoolisme augmentent sans cesse! Grâce au gymnase Canova, l'un des fils du syndic a fait de bonnes études, et il a un goût inné pour les sciences naturelles. Il a collectionné, dès son enfance, insectes, papillons, plantes, minéraux et fossiles. Deux chambres sont remplies de ses herbiers, de ses boîtes et de ses échantillons. Il suit les cours à l'université de Padoue. Luzzatti m'assure qu'il fera honneur à Possagno. Je remarque que les villages italiens fournissent beaucoup plus de recrues que les nôtres aux lettres et aux sciences. Cela tient, je pense, à deux causes : le Méridional, ayant peu de besoins réels, par suite de la douceur du climat, s'attache moins exclusivement aux intérêts matériels. En outre, ici, dans les villages, au-dessus de la classe la plus pauvre, qui est plus misérable encore que dans le Nord, vous trouvez un certain nombre de familles vivant de peu, mais à la manière de la bourgeoisie des villes. Ils ont quelque instruction, lisent les journaux et s'occupent beaucoup de politique. C'est parmi eux que se recrute le parti radical un peu partout, et même le parti socialiste, dans les Romagnes.

La vie citadine, qui prédomine dans les campagnes, est sans doute un héritage de Rome et de son organisation municipale. Dans la majorité des provinces italiennes, les cultivateurs ne vivent pas éparpillés, au milieu des champs qu'ils cultivent. Ils sont groupés au centre de la commune, qui devient ainsi un bourg, si le pays est peuplé. C'est de là que le laboureur part avec sa charrue et ses bœufs pour travailler la terre. Système détestable. Que de temps, que d'efforts, que d'engrais perdus! Il est vrai que la sociabilité se développe. Il est rare, le type de la famille isolée, qui se suffit à elle-même, réfléchie, taciturne, comme chez les Anglo-Saxons.

« Voyez-vous là-bas, me dit Luzzatti, au haut de cette colline, cette vieille tour sombre? C'est Asolo, la résidence de la reine de Chypre. Je vous y conduirai demain, pour voir comment nos banques populaires apportent la solution de cette quadrature du cercle de l'économie politique : le crédit agricole. »

III

Asolo. — Nous partons en calessine pour Asolo, afin d'y visiter la Banque populaire. Toujours route excellente, étroite et bien entretenue, comme en Angleterre et en Suisse. Tout le pays est parfaitement cultivé : des vignes, du blé, du maïs et même des prairies, sur le penchant des coteaux, dont l'herbe verte s'explique par l'humidité qu'amène la proximité des Alpes. Asolo est situé, comme le sont souvent les bourgs en Italie, sur une hauteur, à l'extrémité de l'arête d'une colline ; de sorte que le terrain descend en pente raide tout autour, sauf par le prolongement de l'arête. On a ainsi une vue très étendue dans presque toutes les directions. Ceci confirme la remarque de l'économiste américain Carey : Jadis, au lieu de se fixer dans les vallées où la terre était plus fertile et où ils avaient sous la main l'eau des ruisseaux, les hommes étaient obligés de choisir des points élevés, afin de pouvoir mieux s'y défendre et d'apercevoir de loin l'approche de l'ennemi. Les cités étrusques, les villes de l'Italie centrale et même des villages dans le Latium sont perchés sur des sommets abrupts et arides, où l'eau fait défaut. C'est la preuve d'un état de guerre permanent, qui force à chercher, avant tout, le moyen de résister à un brusque assaut et à une razzia.

Voici un exemple frappant : Quand on arrive à Pestum, on aperçoit à gauche, sur la montagne aride et décharnée, une bourgade en ruines. C'est Capaccio-Vecchio. Au IXe siècle, quand les Sarrasins assaillirent Pestum, les habitants, dirigés par l'évêque, émigrèrent en masse et allèrent chercher un refuge sur les hauteurs voisines. La cité

dans la plaine, si prospère dans l'antiquité, n'était plus tenable.

Arrivé à Asolo, nous nous rendons tout d'abord au local de la Banque populaire. C'est l'ancien palais d'une famille patricienne. Des portraits, des lambris, des glaces du XVIIIe siècle garnissent encore les murs. La direction de la Banque est au complet pour nous recevoir.

On me raconte l'origine de l'institution. Elle a été fondée en 1873, sous l'inspiration des idées de Luzzatti et de Schulze-Delitsch, mais uniquement par le dévouement des initiateurs de l'œuvre. Ceux-ci, à trois ou quatre, se chargèrent de la direction, du service de l'escompte et de la caisse, *gratuitement*, et cela pendant plusieurs années. Ils s'adressèrent aux petits cultivateurs des environs et aux boutiquiers d'Asolo; ils leur inspirèrent confiance; ils leur apprirent le mécanisme du crédit; ils recueillirent leurs épargnes et leur firent des avances, même sur denrées; en un mot, ils arrivèrent à résoudre pratiquement la fameuse question du crédit agricole qu'on discute partout, sans arriver à rien.

Aujourd'hui, l'institution est en pleine activité et en pleine prospérité. Le comité directeur continue à remplir ses fonctions sans rétribution; mais maintenant les employés reçoivent une rémunération convenable.

C'est cependant le dévouement à une idée juste qui a tout fait. Je n'hésite pas à dire que ceci est admirable. C'est une preuve nouvelle de ce que j'ai déjà dit, qu'en Italie on trouve le sentiment patriotique et humanitaire plus actif qu'ailleurs, sauf peut-être en Angleterre.

La fondation Canova et la création de la Banque populaire d'Asolo sont des faits typiques. Supposez qu'il se rencontre chez nous, dans chaque arrondissement, un groupe de propriétaires et de personnes bien vues, disposées à s'imposer le sacrifice de temps nécessaire, au début, pour fonder une banque mutuelle agricole, comme celle-ci, et tous les bienfaits du crédit, si souvent réclamés pour l'agriculture, lui sont acquis.

La liste des sociétaires (décembre 1881) prouve bien que la Banque populaire d'Asolo fait du crédit agricole dans toute la force du terme. Grands propriétaires : hommes, 28; femmes, 2. — Petits propriétaires, campagnards, fermiers, métayers, etc. : hommes, 1,066; femmes, 52. — Grands industriels : 5. — Petits industriels, boutiquiers, artisans : hommes, 252; femmes, 24. — Ouvriers journaliers, 22. — Professions diverses : 128. — Personnes sans profession : hommes, 12; femmes, 7. Total : 1,595. Sur les 6,694 effets escomptés en 1881, 5,825 l'ont été au profit des petits cultivateurs et des boutiquiers.

Remarquez qu'Asolo n'a que 5,000 habitants.

La Banque escompte à 6 p. c. ; fait des avances sur dépôts de fonds publics, de denrées et de marchandises; reçoit des dépôts en compte courant et en compte de caisse d'épargne à 4 et 4 1/2, suivant le terme des dépôts; reçoit et émet des accréditifs sur toutes les places, etc.

La Banque d'Asolo, pour augmenter son fonds disponible, a eu recours à l'émission de bons agraires, dont Luzzatti a récemment eu l'idée. Les banques populaires agricoles paient sur ces bons 4 ou 4 1/2. Ils sont au capital de 500 francs et sont destinés à former le fonds de l'agriculture. La désignation qu'on leur a donnée est bien choisie, parce qu'elle fait comprendre à ceux qui les prennent qu'ils contribuent à une œuvre patriotique, qui, d'ailleurs, n'expose leurs capitaux à aucun danger; car ces banques populaires ne subissent que des pertes insignifiantes, et toutes ont un capital absolument liquide et des réserves. Ces bons portent le titre de *Buoni del Tesoro dell' Agricultura, a scadenza, fissa presso le Banche popolari.*

Pour donner une sécurité encore plus grande à ces obligations, les banques populaires de la province de Trévise (celles de Pieve-di-Soligo, Vittorio, Oderzo, Motta di Livenza, Asolo, Castelfranco-Veneto, Valdobiadene, Montebelluna, San-Dona di Piave) se sont associées pour émettre des bons, sous leur responsabilité collective, avec la signature du président du groupe, à côté de celle du président et du cais-

sier de la Banque locale qui crée le titre. La sécurité de celui-ci devient ainsi absolue et constitue un placement de premier ordre et « de tout repos », comme on dit à la bourse. J'ai sous les yeux la circulaire signée par le président du groupe des banques fédérées, l'avocat Schiratti, de Pieve-di Soligo; elle expose clairement le mécanisme des bons agricoles. Cette combinaison n'est-elle pas extrêmement ingénieuse et digne d'être signalée à nos représentants, à nos philanthropes et à nos financiers? Dans ces conditions, notre caisse d'épargne centrale pourrait prêter à 3 1/2.

Le service rendu par ces banques agricoles aux cantons où elles s'établissent n'est pas seulement de faire des avances à l'agriculture, c'est surtout d'attirer les épargnes inertes, pour les rendre aussitôt à la circulation, de façon à féconder ainsi le travail et la production.

Quand le paysan saura qu'il aura 3 ou 4 p. c. de son argent déposé à la banque, avec une sécurité absolue, il n'y aura plus d'écus enfouis en terre ou exposés aux voleurs. Le fermier va au marché et vend une vache : au lieu d'en rapporter le prix dans une sacoche, au risque d'être assassiné, il peut le porter immédiatement à la banque de la ville, qui le transmettra à la banque locale. Ces petits cultivateurs d'Asolo, qui sont en rapport avec le comité d'administration et qui suivent le mouvement de l'institution dont ils sont sociétaires, reçoivent de cette façon des leçons d'économie politique appliquée et des germes de développement intellectuel précieux. Boutiquiers, cultivateurs, employés, grands propriétaires sont associés, avantage inappréciable en ce temps de luttes sociales.

Je ne suis pas de ceux qui croient avec Proudhon et les positivistes mutuellistes que la question sociale peut se résoudre en perfectionnant le mécanisme du crédit et de l'échange. La question sociale est affaire de répartition, non de circulation. Mais les banques populaires agricoles comme celle d'Asolo peuvent contribuer considérablement à favoriser la production, et surtout à habituer les petites gens à gérer des affaires sous la forme collective de l'association.

En Allemagne, un cultivateur, bourgmestre de village, nommé Raiffeisen, a fondé des banques rurales dont le type a été imité en Allemagne et dans l'Autriche-Hongrie. Voici deux extraits d'un rapport que j'ai fait à ce sujet au Congrès agricole de Mons de 1881 :

Les banques rurales de crédit agricole qui portent le nom de Raiffeisenschen-Darlehn-Kassenvereine sont établies sur des bases très semblables à celles des banques populaires. Tous les associés sont solidairement responsables, et, en général, elles ne font des avances qu'aux sociétaires. Elles restreignent leurs opérations à la commune où elles sont établies. C'est une grande garantie de sécurité, car ainsi la situation des emprunteurs est généralement bien connue. Aussi les pertes sont-elles insignifiantes. Elles ont traversé sans encombre les deux guerres de 1866 et de 1870. Les présidents et les administrateurs ne touchent point d'honoraires. Le caissier-teneur de livres est seul rétribué. Toute l'administration se fait ainsi de la façon la plus économique.

Les services indirects rendus par ces banques locales sont considérables. Partout où elles se sont établies, elles ont mis fin à l'usure ; elles ont constitué des centres de progrès économique. Souvent il se forme dans le local même de la banque, ou dans le voisinage, ce que les Allemands appellent un Casino, c'est-à-dire un cercle, où les membres se réunissent pour causer, se distraire et s'instruire. A la tête du Casino se trouve le médecin, le notaire, le garde forestier ou même parfois le curé. On s'y entretient régulièrement des améliorations à faire ; on signale les exemples de succès ; on discute les mérites de tel ou tel procédé ou de telle ou telle race d'animaux domestiques. On cite un livre ou un article d'un journal agricole qu'on examine. Fréquemment, quelques cultivateurs s'entendent pour acheter en commun des engrais, des instruments aratoires ou un reproducteur. Ils s'engagent solidairement pour emprunter à la banque la somme nécessaire. La garantie est parfaite et le progrès est réalisé. Le *Journal de l'Association agricole de la Prusse rhénane* (*Zeitschrift des landwirthschaftlichen Vereins für Rheinpreussen*) a énuméré,

à différentes reprises, les divers avantages directs et indirects que les banques Raiffeisen ont apportés aux villages où elles ont été créées. Il est certain que dans cette voie quelques hommes dévoués, prenant l'initiative d'institutions semblables, pourraient contribuer, dans une large mesure, au progrès de l'agriculture en Belgique.

Raiffeisen a essayé de relier toutes les banques rurales qui existent, au nombre de plus de cent rien que dans la Prusse rhénane, par un lien fédéral, et, à cet effet, on a créé la banque-mère de Neuwied (*Landwirthschaftliche Central-Darlehnkasse*) qui a groupé environ trente filiales, ainsi qu'on l'a fait dans la province de Trévise pour les *Boni dell'Agricultura*.

Nous parcourons tout Asolo, en compagnie des notabilités du bourg. Dans les rues étroites de cette petite place forte encore entourée, par endroits, de ses murs crénelés, s'élèvent des palais très curieux, les uns dans le style gothique de la *Cà d'Oro*, de Venise, les autres dans le goût de la Renaissance de Palladio, comme à Vicence. Nous visitons un très beau palais à colonnade monumentale, occupé par l'un des administrateurs de la Banque populaire. Il a fait son salon de la grande salle de banquet, haute de deux étages avec une galerie à mi-hauteur, comme dans les tableaux de Véronèse, et un plafond couvert de peintures mythologiques. Toute la population actuelle d'Asolo s'y réunirait à l'aise.

Asolo a été habitée dès les temps préhistoriques, comme le prouvent des outils et des armes en pierre taillée qu'on y a trouvés. A l'époque romaine, elle fut très florissante : elle possédait des bains, un théâtre et des temples de marbre. On a des inscriptions qui donnent le nom de décurions, de quatuorviri, de prêtres et d'un curateur. La république de Venise céda Asolo à Catherine Cornaro, la fameuse reine de Chypre, qui y fixa sa résidence à partir de 1489. Elle y réunit une cour où l'on cultivait les lettres et les arts. Pietro Bembo y séjourna avant de se faire prêtre. Il y adressait ses vœux et ses vers à la reine. Son recueil de poésies, *Gli Asolani*, charmait les belles dames, qui se réunissaient dans une

magnifique villa que la reine avait fait construire dans les environs d'Asolo. On l'appelait *il Parco*. Elle était célèbre par ses statues, ses jets d'eau et sa curieuse ménagerie d'animaux rares. Ces souvenirs sont encore vivants dans la pittoresque cité dont la reine de Chypre est l'héroïne.

Voilà ce qui est merveilleux en Italie : allez dans n'importe quelle bourgade, et vous y trouverez un monument intéressant, une œuvre d'art, une trace intéressante du passé. Trois ou quatre civilisations se sont succédé, et les pierres nous en apportent le souvenir. C'est ce que montre si bien M. Lenormant, en nous racontant ses voyages dans l'Italie méridionale. A Asolo, deux châteaux forts subsistent encore. L'un, au centre de la ville, a été la résidence de la reine de Chypre. La vieille tour et le bâtiment central sont bien conservés. La partie inférieure du château a été convertie en prison, la partie supérieure, en théâtre ; bizarre assemblage. La salle est vraiment gentille, blanc et or, très propre, dans une localité qui serait, chez nous, à peine un gros village. Sur les remparts à pic, on a établi des jardins remplis de fleurs et de fruits. Au sommet d'un cône escarpé qui domine Asolo, se dresse, encore menaçante, la ruine d'une vieille tour féodale, *la Rocca*. Nous y grimpons par une vigne en pente abrupte, sous un lourd soleil d'automne. Des raisins bleus en abondance mûrissent sur les ceps ; les lézards fuient sous nos pieds ; les lavandes et les thyms que nous foulons répandent leurs parfums aromatiques. Du pied de la formidable tour, toute noire, où s'accrochent cependant un lierre et un figuier, nous avons une vue admirable sur les collines avoisinantes. On aperçoit des maisons de colons dans les fonds entourées de vignes et de châtaigneraies. Il fait bon vivre dans cet air pur, sous ce beau ciel et au milieu de ce paysage gracieux et éveillant l'idée de toutes les richesses agricoles et du bonheur champêtre. C'est là qu'habitent les actionnaires de la Banque populaire.

A l'hôtel de ville, un petit musée : des inscriptions romaines, un diplôme de la reine de Chypre adressé à la cité d'Asolo ; quelques objets en bronze sculpté très élégants, de provenance

arabe, des fragments de statues antiques et un beau marbre de Canova.

— Rentrés à Crespano, nous allons visiter l'hôpital des *Pellagrosi*. La *Pellagra* (peau aigre) est une maladie affreuse, qui atteint ceux qui se nourrissent exclusivement de maïs, quand celui-ci n'est pas assez bien séché. En Valachie, les ouvriers de la campagne ne mangent aussi que de la polenta, et la pellagra y est inconnue, tandis que dans la province de Vicence, un quinzième de la population en est atteint. La peau devient rude, parfois noire; des goîtres se développent; l'intelligence est obscurcie; le malade aboutit à l'idiotisme ou à l'épilepsie. Nous trouvons une trentaine de femmes dans les immenses locaux d'un ancien couvent. Elles sont soignées par des sœurs de charité. Luzzatti les interroge sur leur existence et sur le mobile qui les y a amenées. L'une d'elles répond avec une vivacité, une conviction, une hauteur de vues qui nous émerveillent.

— Pourquoi êtes-vous ici, ma sœur?

— Parce que j'ai cru que la voix de Dieu m'y appelait.

— Mais cette existence, au milieu de ces infortunées, est affreuse. Ne songez-vous jamais que vous pourriez, comme d'autres, jouir de la vie?

— Le sentiment du devoir accompli donne une joie intime et permanente qui m'empêche de rien regretter.

— Mais, si vous descendez au fond de votre cœur, ne trouvez-vous pas l'orgueil ou la vanité qui vous soutient?

—Oui, monsieur, vous avez raison : c'est là le danger, et je me le demande parfois. Toutefois, comme je ne crois faire qu'obéir à ma vocation et à Dieu, d'où viendrait l'orgueil?

— Cependant, c'est en vue du ciel que vous vous dévouez. Vous faites un calcul, n'est-ce pas? Vous acceptez quelques tristes années ici-bas en échange d'une éternité bienheureuse.

— Il est vrai que le ciel est mon espérance. Mais je vous l'ai déjà dit, mon existence n'est pas triste. Est-ce un calcul? En tout cas, s'il me porte à faire ce qui est utile aux malheureux, avez-vous lieu de vous en plaindre?

— S'occupe-t-on de politique au couvent? Que pense-t-on du roi d'Italie? Vous dit-on qu'il est l'ennemi du Pape?

— Non, monsieur, on ne nous a jamais dit cela. Nous prions pour le roi comme pour le Saint-Père.

— Je le crois, me dit Luzzatti. En Vénétie, le clergé, le primat de Venise en tête, est, jusqu'à présent, bon patriote. Mais il n'en est pas de même partout. N'y a-t-il pas ici, ajoute-t-il, une force énorme pour le bien? Quel dommage qu'on en abuse parfois ! Supposez le triomphe des doctrines matérialistes ou agnostiques qui ont cours maintenant, quel vide dans l'humanité ! Poursuite de la perfection, espérance du royaume de Dieu, c'est-à-dire d'un ordre où règne la justice; amour de Dieu, c'est-à-dire d'un principe qui apporte à l'homme une base permanente comme règle de ses actions et qui, en fait, commande tout ce qui est utile à l'humanité; tous ces mobiles si avantageux au progrès disparaissent. Si j'obéis à la loi de Darwin du *struggle for life*, j'écrase les misérables pour m'élever et jouir; si j'obéis à la loi du Christ, je me fais leur serviteur pour les guérir et les relever. Au fond, la sœur a raison. Elle obéit à un calcul, disons-nous ; c'est vrai ; mais quand un viveur mange ses millions en jouant à Monaco et en courant les filles, il obéit aussi à un calcul. Instinctivement ou en vertu d'un raisonnement, tout être cherche le bonheur, même celui qui se suicide. Ce qui nous intéresse, nous autres économistes et sociologistes, c'est de savoir quelle est la façon d'entendre le bonheur la plus profitable au bien général, celle du chrétien ou celle de l'athée.

— Je suis complètement de votre avis, lui dis-je. C'est une question que l'on peut trancher par l'étude comparée des faits. Comparaison des mobiles divers et des actes qu'ils déterminent : études *à priori;* méthode déductive. Comparaison des fruits obtenus, des résultats : études *à posteriori* et statistiques ; méthode inductive. Tout ce qu'on peut se demander dans le cas qui est sous nos yeux, c'est ceci : En soignant ces *pellagrosi*, leur rend-on service? Fait-on chose utile à la société?

— Ceci revient à demander si on parvient à les guérir.

— Demandons-le aux sœurs.

Les sœurs nous disent : — La pellagra est uniquement produite par la mauvaise nourriture. A moins que les malades ne soient arrivés à la dernière période du mal, nous les guérissons presque tous, en leur donnant du pain et de la viande, de manière à les nourrir convenablement. Tout vient de la misère.

Voilà le mot affligeant que j'entends si souvent en Italie. Le lecteur me permettra d'y revenir encore une fois. Ce problème me hante ici bien plus encore que partout ailleurs. Pourquoi cette misère, et si profonde, en ce beau pays, où le sol est si fertile, où le soleil active si puissamment la sève, où les besoins sont minimes et la vie, par suite, à bon compte, où la densité de la population n'est pas absolument excessive, comme dans nos Flandres, avec leurs terres sablonneuses et les exigences des longs hivers, des automnes précoces et des âpres printemps ? Pour qu'il y ait de la misère en Italie, il faut ou que l'homme soit paresseux, ou que le régime social soit très imparfait. Je crois pouvoir certifier que l'homme ici ne se refuse pas au travail. Du nord au midi de la Péninsule, j'ai vu l'ouvrier des champs peiner durement. Il ne reste donc que l'autre alternative. Et celle-ci est la vérité. L'impôt excessif, la rente excessive, voilà les causes profondes de la misère. Quelques faits notés au hasard dans les journaux italiens suffisent pour le prouver.

Récemment, une émeute de paysans affamés avait lieu à Magliano. L'*Italia* résume ainsi ce que rapportent à ce sujet les journaux locaux : « Les principaux propriétaires et les commerçants notables des environs de Magliano y ont tenu une réunion, et des faits graves, très graves, ont été révélés. S'ils ne justifient pas les actes illégaux commis par les paysans, ils les atténuent dans une forte mesure. On a constaté qu'il y a des ouvriers qui, depuis plusieurs jours, n'avaient eu à manger que du son et des herbes. D'autres, ayant des enfants malades, allaient ramasser dans les tas d'ordures des boyaux de poulets, pour leur en faire un peu de bouillon... En somme, on a constaté dans cette réunion que le contrat

de ferme peut se résumer ainsi : le propriétaire prend tout au cultivateur : maïs, vin, froment, cocons. Le bois même appartient au propriétaire, et cependant, si un arbre vient à mourir, le paysan doit payer 25 francs d'amende.» Ces gens de la campagne mangeant de l'herbe font penser à ce que les historiens rapportent des dernières années du règne de Louis XIV. Et cependant, en somme, l'Italie est prospère: le commerce se développe ; la rente monte ; le budget offre un excédent; et les politiques de la Chambre — je ne dis pas les ministres — veulent faire de la grande politique étrangère. Ils rêvent des colonies ou des annexions. — Voici encore un autre exemple de l'affligeant contraste qui me frappe à chaque instant dans les journaux italiens. Je lis dans l'un d'eux : « Notre grand cuirassé le *Lepanto*, qu'on construit à la Spezzia, sera bientôt assez avancé pour qu'on puisse le lancer. Ce sera le plus puissant navire de guerre du monde entier. Ni la France ni l'Angleterre n'en ont un pareil. Il est vrai qu'il coûtera, quand il sera armé et prêt à prendre la mer, au moins vingt-cinq millions de lires.» Je note dans un autre journal, la *Rassegna*, des détails navrants sur la misère en Sardaigne, aggravée par les impôts écrasants. « Le fisc continue à exproprier beaucoup de petits propriétaires parce qu'ils ne peuvent payer les impôts. De cette façon, le domaine de l'État s'étend sans cesse, aux dépens des propriétés privées. Mais l'Etat n'en tire aucun profit : il doit payer les taxes communales et provinciales et il ne peut espérer vendre les terres expropriées, car nul ne voudrait les acheter. Voici un fait qui fera comprendre la situation. La petite ville d'Ottana est située au milieu de la plaine du Tirso. L'agriculture y est peu avancée; le commerce et l'industrie ne se développent pas, faute de routes. Elle manque souvent d'eau potable. L'été, la malaria y règne, et l'hiver, la misère. Tous les propriétaires y sont en retard dans le paiement de leurs contributions, quelques-uns depuis dix-huit ans. On a voulu faire rentrer l'impôt, et les contribuables payèrent tant qu'ils purent. Quand ils furent à bout de ressources, le fisc voulut procéder à l'expropriation, mais on s'aperçut alors qu'il fallait

exproprier tous les propriétaires, y compris le syndic et le curé. On annonça les expropriations par ordre alphabétique. Mais l'administration centrale recula au dernier moment. En effet, à quoi bon mettre en vente? personne n'aurait acheté. L'Etat aurait donc dû s'approprier tout le territoire de la commune. Ces faits ne sont pas exagérés; ils sont, affirme la *Rassegna*, empruntés aux sources officielles. C'est la même situation que lors de la décadence de l'empire romain : le fisc ruinant les habitants et le pays[1]. Si l'argent des pauvres Sardes ne devait pas aller payer des employés, des fortifications, des fusils à répétition et des cuirassés, ils pourraient se construire des routes, se pourvoir d'eau potable et améliorer leur culture. La centralisation militaire et bureaucratique, avec la « grande politique », les grands armements et les grandes dettes, écrasent les pauvres gens qui grattent la terre. Est-il étonnant que le nihilisme se lève pour jeter bas tous ces engins de paupérisation? Combien faut-il ruiner de villages pour construire un *Lepanto?* Tous les expropriés d'Ottana suffiront-ils pour en payer la machine? Non, à peine pour acheter un de ses fameux canons de cent tonnes. Les personnages officiels qui assisteront aux fêtes du lancement du formidable cuirassé, l'orgueil de l'Italie, penseront-ils aux larmes, aux maladies, aux ruines qu'il aura coûtées ?

Le marquis de Castania, dans un livre de bonne foi,

[1] Lire *les Conditions sociales au temps de Constantin*, par Victor Duruy. — Lecture à l'Institut de France. Déc. 1882. L'impôt ruine les villes et les campagnes et fait le désert. « Ceux qui vivent de l'impôt sont plus nombreux que ceux qui le payent, » dit Lactance. Les *latifundia* continuent d'absorber les petites propriétés. « Le pauvre, dit Salvien, ne peut vivre à côté du riche. Il y perd son bien et souvent sa liberté. » Propos de déclamateurs chrétiens, objectera-t-on. Mais voici un texte de loi qui est plus décisif que Lactance et Salvien. Au titre du code Théodosien qui parle de ceux *qui conditionem propriam reliquerunt*, on lit ce qui suit : « Les villes, privées des services dont elles ont besoin, ont perdu leur ancien éclat parce que beaucoup de *collegiati* (artisans), abandonnant la cité, se sont enfuis aux champs et vivent en des lieux écartés et secrets. — Qu'ils soient saisis et ramenés à leur premier office. » (C.Th., XII, 19, I, anno 400. —Ibid., XIX, 7, I, anno 393.)—Certes, en Italie on n'en est pas là; cependant, beaucoup de campagnards fuient aussi au désert, mais dans le nouveau monde.

Del presente dissesto sociale, reconnaît la triste condition de l'ouvrier agricole en Italie. « On ne peut nier, dit-il, que la condition des *contadini* ne soit très triste dans la plus grande partie de l'Italie. Ils habitent, surtout dans les provinces méridionales, de petites chambres humides, sombres, sales, avec le porc, compagnon et espoir de la famille, trop heureux s'ils peuvent y nourrir encore quelque autre animal domestique. Ils passent ainsi la nuit, empilés les uns à côté des autres, hommes et femmes, enfants et animaux, sur le lit, à terre ou sur le coffre, qui est presque l'unique objet du mobilier. Ils travaillent tout le jour pour un salaire insuffisant. A défaut de pain, ils ne mangent que du maïs et même, dans les années mauvaises, des herbages bouillis. Qui a visité la Basilicate, la Calabre et la plupart des provinces de la Sicile ne trouvera pas cette description exagérée. Dans le nord de la Péninsule, la situation n'est guère meilleure, comme le prouve le progrès de la pellagra. En 1875, 97,179 personnes étaient atteintes de ce mal affreux, dont 40,710 en Lombardie et 29,296 en Vénétie. » Cette situation des paysans me rappelle une gravure du temps de Louis XIV, représentant « un homme de village » avec cette légende : *Né pour la peine.*

Sur la maison est écrit : *But des gens de campagne, tailles payées.* (*La vie rurale dans l'ancienne France,* par M. Albert Babeau.)

Même idée dans la légende qu'Holbein inscrit au bas de sa figure du laboureur de la *Danse de la mort :*

A la sueur de ton visaige,
Tu gagneras ta pauvre vie.

George Sand, qui cite ces vers dans la préface de la *Mare au Diable,* dépeint en un tableau enchanteur le sort heureux du cultivateur de l'avenir. Il faut relire cette belle page, l'une des meilleures qu'elle ait écrites.

Elle a été inspirée par Pierre Leroux, car elle a paru d'abord dans sa revue, *la Réforme sociale.* Ces aspirations vers un ordre meilleur où régnerait la justice hantaient alors l'esprit

de la plupart des romanciers, qui ne se contentaient pas de décrire minutieusement les pourritures du temps présent.

Dans la préface de la *Confession d'un enfant du siècle*, Alfred de Musset reproduit la même pensée que George Sand, puisée sans doute à la même source, durant leur courte et orageuse intimité :

« O peuples des siècles futurs, lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues, dans les vertes campagnes de la patrie; lorsque, essuyant, sur vos fronts tranquilles, le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine d'hommes libres; quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous, qui n'y serons plus. »

M. Lenormant, dans les articles si curieux qu'il consacre à la description de la Basilicate dans la *Revue des Deux Mondes*, est aussi frappé de l'extrême dénuement des cultivateurs :

« J'ai parlé ailleurs (*la Grande Grèce*, t. I, p. 172-185), dit-il, avec détail de la misère agricole dans l'ancien royaume de Naples, que signalaient, en même temps, les voix autorisées de M. E. de Laveleye et de M. Adert, de Genève. J'ai tracé, des souffrances et de la condition du paysan dans les provinces que la nature a faites si fécondes et qui devraient être un véritable Eden, un tableau dont quelques personnes de ce côté-ci des Alpes ont pu croire les couleurs trop chargées. En Italie, on n'en a pas jugé ainsi ; personne n'a contesté les faits que j'avais articulés. Les journaux ont reproduit ce que j'en avais écrit; on l'a traduit en brochure, et le retentissement en a été suffisant pour qu'en certains endroits, dans le dernier voyage que je viens de faire, des délégations des sociétés ouvrières soient venues me remercier d'avoir mis la plaie à nu avec tant de franchise. » (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1883.)

Le marquis de Castania montre clairement comment cette situation engendre le socialisme agraire. Il cite de curieux

extraits d'écrits incendiaires adressés aux paysans. C'est toute une littérature spéciale. Voici un extrait que je lui emprunte : « Fils du paysan, tu as le droit et tu as aussi la force. Mais la pierre du sépulcre, scellée par des siècles d'esclavage, t'enferme vivant dans ton sépulcre. Bientôt la voix de la révolution te criera : Sors, Lazare ! Et alors, peuple des campagnes, tu sortiras de tes tanières, armé de fusils, de haches et de faux, et tu feras guerre à mort à tes maîtres qui t'écrasent. » (Cardias, *Uno comune socialista*, p. 25.) Gnocchi Viani, dans un écrit : *I nostri Contadini*, p. 15, indique en deux mots le but à atteindre par la révolution agraire : *Proprieta collettiva del suolo e Federazione dei comuni agricoli*. J'ai acheté un autre petit livre, écrit dans le même sens et qui a fait grande rumeur en Italie, me dit-on. Il est intitulé : *La Voce d'un contadino*. Verona, Civelta, 1882. L'auteur, S. di Collalto, se dit paysan et prétend ne raconter que ce qu'il voit, chaque jour, sous ses yeux. C'est navrant et effrayant pour l'avenir. En voici un passage :

« Quand le *contadino* s'approche du palais de son seigneur, en y voyant cette profusion de richesse, ces colonnes, ces marbres, ces dorures, toutes ces splendeurs, il se dit : « Ici tant de luxe, — et dans la casine que j'habite, les solives s'émiettent en pourriture. Ici tant d'argent prodigué, — et quand je demande qu'on mette des vitres à la fenêtre de la chambre où je couche, on me répond qu'on n'a pas de quoi satisfaire à mes fantaisies. Là des œuvres de peintres célèbres, et sur les lambris, de magnifiques décors, — et les murs de mon taudis sont noirs comme la gueule d'un four. Là le travail raffiné des sculpteurs, — et chez moi, une caverne. Là un pavement en mosaïques élégantes, — et chez moi, la terre pleine de trous où trébuchent mes petits enfants. Là un mobilier si coûteux, — et chez moi, ô Christ ! pas même une chaise pour m'asseoir. — Et qui suis-je, en effet? Dites, n'est-ce pas moi qui travaille la terre du seigneur du matin au soir, l'hiver et l'été? et souvent je n'ai pas de quoi apaiser ma faim. N'est-ce pas moi qui produis la richesse? et à moi, que me reste-t-il? L'estomac vide et des souffrances

sans nombre. Dites, ô Seigneur! est-ce pour cela que j'ai été créé? »

Le contadino montre ensuite, dans des chapitres séparés, les conséquences morales de la misère : *Carattere — religione — moralità*. — Les caractères s'aigrissent. La religion disparaît. L'incrédulité envahit les campagnes. La moralité baisse. Aux amours légitimes, le paysan commence à préférer le vice patenté par l'État. « *Là dove il pudore scappa via a tiro di ale e la sfacciataggine gavazza nel suo pantano; li dove tutto si adima, tutto s'imbestialisce, purtroppo anco il contadino principia a portare il suo obolo.* »

Comme le fait remarquer M. de Castania, le campagnard autrefois acceptait sa dure destinée comme une nécessité. Il y voyait la suite d'un décret de la Providence, qui tenait le ciel en réserve pour ceux qui acceptaient l'épreuve sans murmures. « Ils croyaient (les paysans) inévitable comme la pluie et la grêle la nécessité d'être opprimés par le plus fort, le plus riche, le plus habile, le plus accrédité. » (Montigny, *Mémoires de Mirabeau*.) « La croyance et l'obéissance étaient des héritages; un homme est chrétien et sujet parce qu'il est né chrétien et sujet. » (Taine, *l'Ancien Régime*, l. III, ch. 3.) Aujourd'hui, la soif de l'égalité,que le christianisme a fait naître, subsiste; mais elle tourne en amertume et en violence, parce que le sentiment de résignation religieuse, qu'il a répandu en même temps, s'évanouit. On ne peut, nulle part mieux qu'en Italie, étudier les aspirations de révolte et d'anarchie socialistes que produit le contraste entre l'idéal rêvé et la dure réalité, parce que le problème ici est une pure question de relations sociales. Il n'y a pas, comme en Irlande, oppression d'une race par une autre, rivalité de cultes, ou des traditions de lutte violente, comme en Espagne (voir la *Mano nera* en Andalousie). Le contadino italien est de sa nature doux, porté à l'obéissance, résigné au travail, respectueux envers ses maîtres, encore pénétré souvent des sentiments de l'ancien régime. Pour qu'il s'insurge, il faut que la faim le pousse. Les révoltes agraires locales, si fréquentes en Italie, n'ont pas d'autre cause.

Comme je prépare une seconde édition de mon *Socialisme contemporain*, j'ai pris avec moi un volume peu connu d'Helvetius (*De l'homme*, 1776), où se fait jour l'ordre d'idées d'où est sorti le socialisme inconscient des hommes de la Révolution française, le socialisme utopique de Babœuf, de Fourier, de Saint-Simon et d'Owen, et surtout le socialisme scientifique de nos jours. Je transcris ici quelques extraits qui se rapportent à la situation sociale en Italie. Le lecteur les goûtera plus que mes « propos interrompus ». Comme cette langue du XVIIIe siècle est rapide, claire, piquante, allant droit au but! Comme nous pataugeons lourdement, même ceux qui relèvent l'impropriété des termes et la lenteur de l'exposition par l'éclat des images et des mots à effet! Le secret de ce style à la Voltaire, c'est qu'il dit vite et net, et qu'il ose tout dire, sans s'empâter dans les adjectifs et dans les couleurs :

« Un lord anglais débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome et s'embarque brusquement pour l'Angleterre. — Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? — « Je n'y puis, répond-il, soutenir plus longtemps le « spectacle du malheur des paysans romains; leur misère « me déchire; ils n'ont plus la face humaine. » (Sect. IV, chap. 15.)

« Chaque citoyen possède-t-il quelque bien dans un État? le désir de la conservation est, sans contredit, le vœu général de la nation. Le grand nombre, au contraire, y vit-il sans propriété? le vol devient le vœu général de cette même nation. » (Sect. VI, chap. 7.)

« Un gouvernement accorde-t-il à ses sujets la propriété de leurs biens, de leur vie et de leur liberté; s'oppose-t-il à la trop inégale répartition de richesses; conserve-t-il enfin tous les citoyens dans un certain état d'aisance? Il leur a fourni à tous les moyens d'être à peu près aussi heureux qu'ils le peuvent être. » (Sect. VII, chap. 24.)

A propos de la recherche de la meilleure législation, je note un chapitre intitulé : « Si, par la subdivision des propriétés, les lois ne pourraient pas unir l'intérêt du plus grand

nombre des habitants à l'intérêt de la patrie. » J'y relève les passages suivants : « Pour conserver une certaine égalité dans le partage des biens, il faudrait, à mesure qu'une famille s'éteint, qu'une partie de sa propriété fût concédée à des familles voisines plus nombreuses. »

Et cette maxime pessimiste : « L'injustice de l'homme n'a d'autre limite que celle de sa puissance. »

Le riche financier Helvetius parle des maux de l'inégalité et des souffrances du peuple de la même façon que les socialistes de nos jours. Ainsi que le fait remarquer Tocqueville, ces hommes du XVIII[e] siècle pensaient ne pas être compris de ceux qui vivaient au-dessous d'eux. Et, en effet, ceux-ci semblaient appartenir à une autre race et parler une autre langue. Les lettrés s'exprimaient dans leurs livres comme ils le faisaient dans les salons. Ils s'imaginaient que les gens de leur classe pouvaient seuls les comprendre. Voici ce qu'Helvetius ose écrire :

« Le luxe excessif, qui presque partout accompagne le despotisme, suppose une nation déjà partagée en oppresseurs et en opprimés, en voleurs et en volés. Mais si les voleurs forment le plus petit nombre, pourquoi ne succombent-ils pas sous les efforts du plus grand? A quoi doivent-ils leur salut? A l'impossibilité où se trouvent les volés de se donner le mot et de se rassembler le même jour. D'ailleurs, l'oppresseur, avec l'argent déjà pillé, peut toujours soudoyer une armée pour combattre les opprimés et les vaincre en détail. » (VI, 9.)

« Le malheur presque universel des hommes et des peuples dépend de l'imperfection de leurs lois et du partage trop inégal des richesses. Il n'est, dans la plupart des États, que deux classes de citoyens : l'une qui manque du nécessaire, l'autre qui regorge de superflu.

« La première ne peut pourvoir à ses besoins que par un travail excessif. Ce travail est un mal physique pour tous. C'est un supplice pour quelques-uns.

« La seconde vit dans l'abondance, mais aussi dans les angoisses de l'ennui.

« La plupart des empires ne doivent donc être peuplés que d'infortunés. Que faire pour y rappeler le bonheur? Diminuer la richesse des uns ; augmenter celle des autres; mettre le pauvre en un tel état d'aisance qu'il puisse, par un travail de sept à huit heures, abondamment subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. C'est alors qu'il devient à peu près aussi heureux qu'il peut l'être. A combien de maux, outre ceux de l'ennui, les riches ne sont-ils pas sujets? Que d'inquiétudes et de soins pour conserver et accroître une grande fortune! Qu'est-ce qu'un riche? C'est l'intendant d'une grande maison chargé de nourrir et d'habiller les valets qui le déshabillent.

« Le bonheur d'un opulent est une machine compliquée à laquelle il y a toujours à refaire.

« Que les lois assignent quelque propriété à tous les citoyens, elles arracheront le pauvre à l'horreur de l'indigence, et le riche au malheur de l'ennui. Elles rendront l'un et l'autre plus heureux.

« Les hommes seraient heureux si, par la forme de gouvernement, ils pouvaient, à quelque aisance, joindre la propriété de leurs biens, de leur vie et de leur liberté. » (VIII, 4.)

« Peu de fortune suffit au bonheur de l'homme occupé. La plus grande ne suffit pas au bonheur d'un désœuvré.

« Il faut ruiner cent villages pour amuser un oisif.

« Ce n'est point au pauvre, c'est au riche oisif que se fait le plus vivement sentir le besoin d'immenses richesses. Aussi que de nations ruinées et surchargées d'impôts! Que de citoyens privés du nécessaire uniquement pour subvenir aux dépenses de quelques ennuyés! » (VIII, 5.)

A l'encontre de ce que pensent aujourd'hui les économistes, mais d'accord avec la plupart des penseurs du XVIII[e] siècle, comme Rousseau et Montesquieu, Helvetius attribue aux lois une grande influence sur le bonheur des hommes et sur la prospérité des nations.

« Qu'on fasse, dit-il souvent, de bonnes lois, rémunérant la vertu, punissant le mal : elles dirigeront les citoyens au bien général, en leur laissant suivre la pente irrésistible qui les porte à leur bien particulier.

« Ce qui fait le malheur des peuples, c'est l'imperfection de leurs lois et, par conséquent, leur stupidité. Les lois font tout.

« Une bonne législation est celle qui nécessite à la vertu. » (X, 6.)

Helvetius est, avec Diderot, le précurseur de Fourier. Il a l'idée de la Papillonne et veut faire du plaisir le ressort de l'activité sociale.

« S'il est vrai que le désir du changement soit aussi conforme qu'on le dit à la nature humaine, on pourrait proposer la possibilité du changement comme le prix du mérite. On pourrait donc essayer de rendre, par ce moyen, les guerriers plus braves, les magistrats plus justes, les artisans plus industrieux et les gens de génie plus studieux.

« Quelle espèce de plaisir ne devient point, entre les mains d'un législateur habile, un instrument de la félicité publique? » (VIII, 11.)

Je note encore quelques maximes pleines de sens :

« La vérité, toujours utile pour celui qui l'écoute, ne nuit qu'à celui qui la dit. » (IX, 5.)

« La seule religion intolérable est une religion intolérante. » (IX, 7.)

« Le proverbe dit : *Dieu seul devine les sots*. On ne peut jamais prévoir ce qu'ils feront. Les principes d'un esprit solide étant connus, on sait ce qu'ils lui dicteront. »

Je trouve aussi, dans ce livre *De l'homme*, la confirmation d'une remarque que j'ai essayé de démontrer ici même, à savoir que le protestantisme est plus favorable que le catholicisme au développement et à la liberté des peuples. Le matérialiste Helvetius est un témoin qu'on ne soupçonnera pas d'être aveuglé par des préférences dogmatiques :

« Quel est l'objet de la science de la morale? Ce ne peut être que le bonheur général. Si l'on exige des vertus dans les particuliers, c'est que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre, à la fois, les peuples éclairés, vertueux et fortunés, c'est d'assurer par de bonnes lois les propriétés des citoyens, c'est d'éveiller leur

industrie, de leur permettre de penser et de communiquer leurs pensées. Or, la religion papiste est-elle la plus favorable à de telles lois? Les hommes sont-ils, en Italie et en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie et de leurs biens? Y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser? Le gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs? Y est-il moins dur, par conséquent plus respectable?

« L'expérience ne prouve-t-elle pas, au contraire, que les luthériens et les calvinistes de l'Allemagne sont mieux gouvernés et plus heureux que les catholiques, et que les cantons protestants de la Suisse sont plus riches et plus puissants que les papistes? La religion réformée tend donc plus directement au bonheur public que la catholique; elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs, dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même du peuple. » (I, 12.)

— Nous visitons l'école communale primaire des filles de Ceprano. Elle est aussi aux mains des religieuses. Celles-ci ne se refusent donc pas à diriger les écoles officielles de ce royaume d'Italie, créé par le brigandage et anathématisé par le Pape, parce qu'il lui a ravi ses États. L'école est un vaste bâtiment à quatre étages, avec des classes à chaque étage et beaucoup de place; sa construction est encore due au Fonds-Canova. Les religieuses nous reçoivent bien. Elles enseignent aux élèves des ouvrages de mains et même le tissage des étoffes. Il y a là le germe d'une école industrielle; cela me paraît excellent. On fait chanter les enfants en chœur. On exerce aussi beaucoup la mémoire : on nous récite quelques jolies pièces de vers. L'intuition, le raisonnement semblent moins cultivés. En somme, à âge égal, les petites filles me paraissent plus avancées que les nôtres. Mais aussi, quelle race fine, intelligente, charmante! Que de jolis types! Que de profils classiques! Quels beaux yeux! Canova n'a eu qu'à regarder autour de lui pour trouver des modèles grecs. Chez nous, surtout dans la Flandre, où la race est abâtardie par la consommation excessive de la pomme de terre, la pâte humaine est bien moins dégrossie.

En Italie, comme dans tous les pays catholiques, on tient beaucoup à la séparation des sexes. Même système chez nous. On impose ainsi de lourdes charges aux communes et on oblige les instituteurs à mener de front les élèves de trois ou quatre divisions. Avec le système mixte, l'institutrice prendrait les deux classes inférieures; l'instituteur, les deux supérieures. En Hollande et aux États-Unis surtout, on attribue d'excellents effets à l'usage très général de réunir garçons et filles dans les mêmes écoles. Les filles alors sont tenues au niveau des garçons, et souvent elles l'emportent sur eux. Elles ne sont plus considérées comme des êtres doués d'une intelligence inférieure. Les garçons prennent de meilleures façons. Ils s'habituent à rencontrer les jeunes filles, et ainsi l'imagination s'excite moins en songeant à l'inconnu.

Un homme d'une grande expérience en fait d'enseignement primaire, l'ancien bourgmestre de Liège, M. Neuville, partisan décidé de l'école mixte, me disait à l'appui de son opinion que, d'après ses observations, dans les familles où il y a frères et sœurs, les premiers se livrent à moins d'écarts que dans celles où il n'y a que des garçons. Il voudrait aussi que l'enseignement fût public à tous les degrés. J'ai vu cela, ajoutait-il, à Carlsbad, et on m'a affirmé que cela existait ailleurs, en Bohême. Au fond de la classe se trouvait une place réservée pour le public, comme dans les tribunaux. Une natte étouffait le bruit des pas. Les parents venaient, de temps en temps, assister aux leçons. Les élèves et les maîtres, ainsi tenus en éveil, étaient plus attentifs, plus zélés. Cela vaut mieux que le meilleur système d'inspection. C'est un contrôle permanent. — Certes, l'idée a du bon ! En démocratie, il faut que le peuple suive de près la marche des institutions qui émanent de lui et qu'il paye. Dans le *Township* de la Nouvelle-Angleterre, ce sont les parents eux-mêmes qui dirigent et surveillent l'école. C'est leur œuvre et leur sang. Mais tout ceci, comme l'école mixte, est une émanation directe et spéciale de la civilisation protestante, et surtout puritaine. La même chose est-elle possible en pays

catholique? Quoi qu'en disent nos agnostiques, la religion pénètre encore tout : idées, mœurs, institutions. L'esprit du catholicisme, c'est le principe d'autorité et d'obéissance. L'esprit du protestantisme, c'est la liberté et le *self-government*. Voulez-vous qu'un pays se gouverne lui-même? s'il est protestant, ce régime est conforme à sa nature : voyez l'Angleterre et les États-Unis ; s'il est catholique, ce régime est contraire à sa nature : voyez le Mexique, le Pérou et ailleurs. Tant que le catholique obéit aveuglément à son curé, vous avez l'ordre et le calme : voyez le Tyrol et le Canada. Insurgez-le contre le curé, et vous avez la révolution : voyez l'Espagne.



IV

Crespano Veneto.

Luzzatti me parle longuement d'un type curieux de société coopérative, peu connu en Italie même, et qui cependant peut servir de modèle aux tentatives de ce genre : c'est la *Società artistico-vetraria d'Altare.*

Au mois d'août dernier (1882), elle fêtait le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Tous les ouvriers s'étaient réunis en un banquet fraternel, auquel assistaient quelques amis du mouvement coopératif; outre Luzzatti lui-même, Simonelli, secrétaire général au ministère de l'agriculture, les députés Boselli, Sanguinetti, Berti, Faldelli et le sénateur Saracco. De nombreuses députations d'associations ouvrières avaient envoyé des adresses de félicitation.

C'était vraiment la fête du travail. Altare est un bourg des environs de Savone, dans le Montferrat. Il paraît que l'art de la verrerie y a été introduit au xᵉ siècle par une colonie de Flamands.

Comment ces gens du Nord ont-ils rapporté au delà des Alpes un art qui leur était venu certainement des Romains? A enquérir.—Deux travaux ont été publiés sur cette question, *Industria del vetro in Italia e sull' arte Vetraria in Altare, nella sua origine,* par Enrico Boldoni, secrétaire de la Société des verriers, et l'*Università dell' arte vitrea di Altare, della sua origine a nostri giorni*, par Gaspare Buffa (1879). Les anciennes familles de vitriers ont conservé leurs armoiries depuis le moyen âge, car un diplôme de paléologue marquis de Montferrat, du 12 juin 1512, en approuvant les

statuts du métier, anoblit tous ceux qui l'exercent. Lorsque le noble art fut importé dans les provinces belges, les ouvriers étaient qualifiés de gentilshommes verriers.

En 1856, donnant un corps aux idées que quelques verriers d'Altare lui avaient soumises, le Dr Cesio parvint à réunir en une société coopérative les 84 artistes verriers. Ils constituèrent leur capital, qui ne s'élevait qu'à 14,585 francs. Le fonds de roulement était insuffisant. Pour l'augmenter, ils s'imposèrent une retenue hebdomadaire jusqu'en 1863, puis l'accrurent par des prélèvements sur les bénéfices. Leur capital dépasse aujourd'hui 400,000 francs. La société coopérative de production a fondé deux institutions annexes, une caisse de pension pour la vieillesse et une société de secours mutuel. A l'exposition de Milan de 1881, elle a obtenu la médaille d'or.

Voilà, dis-je à Luzzatti, comment pourrait se résoudre la question sociale. Le capital et le travail se trouvant réunis, la lutte cesse entre ces deux facteurs de la production. Mais pour que l'exemple d'Altare puisse être suivi, il faut aux ouvriers une forte culture morale et intellectuelle. Car ils doivent avoir d'abord assez de persévérance et, disons-le, de vertu pour acquérir le capital et, en second lieu, assez d'intelligence pour en bien diriger l'emploi au milieu des vicissitudes et des crises du monde économique actuel.

A défaut de ces deux qualités essentielles, toute tentative d'appliquer le régime socialiste ou collectiviste doit échouer. Donnez plein pouvoir à un Karl Marx ou à un Lassalle; qu'il puisse supprimer la propriété et les propriétaires, répartir les biens à son gré, manipuler l'ordre social à sa fantaisie : si les ouvriers sont incapables de conserver et de bien employer les moyens de production, il faudra bien en revenir au système actuel.

C'est comme en politique : un peuple qui n'est pas mûr pour se gouverner lui-même, retombera fatalement sous la main d'un régime d'autorité. Altare nous montre le port; mais combien sont capables d'y arriver?

—Nous causons aussi, avec Luzzatti, de la politique exté-

rieure de l'Italie. En ma qualité d'affilié de toutes les sociétés de la paix, je reviens à mon thème habituel, avec autant de conviction, mais sans plus d'illusion qu'autrefois. L'Europe, lui dis-je, abuse par trop de l'adage : *Si vis pacem, para bellum.* Les préparatifs de guerre, poussés au point où ils le sont maintenant, doivent fatalement conduire à un conflit. A l'intérieur, ils ruinent les populations; ils sèment des germes de mécontentement et de révolution qui peuvent devenir des causes ou des occasions de luttes à l'extérieur. Les grands États, armés jusqu'aux dents, ressemblent à des bêtes féroces aiguisant leurs griffes et leurs crocs, se surveillant, se guettant, toujours prêtes à se jeter sur l'ennemi au moment opportun. Ce qui rend la situation affreuse, c'est que chacun, étant convaincu qu'il sera attaqué dès qu'il sera le plus faible, croit de son intérêt évident et absolu de prendre les devants aussitôt qu'il aura chance de vaincre. Pour cela, il ne se contente pas de porter ses armements aux dernières limites, il cherche des alliés pour le jour de la bataille, et ainsi on arrive à un état de contention universelle et d'hostilités permanentes et sourdes, qui n'est pas beaucoup moins pénible que la guerre même. L'Italie, assure-t-on, est entrée dans une de ces combinaisons en vue de la lutte finale à laquelle tout le monde se prépare. Or, l'Italie, séparée du reste du continent par une frontière géographique admirablement délimitée, l'Italie, à qui aucun de ses voisins ne songe à enlever une province ou le moindre lambeau de territoire, car le principe des nationalités, généralement reconnu, s'y oppose, l'Italie, que toutes les nations chérissent comme la seconde mère de notre civilisation, l'Italie n'aurait rien à craindre de personne si elle se contentait d'une position semblable à celle de la Suisse ou de la Belgique, laquelle est la plus favorable à la sécurité et à la prospérité des populations. Pourquoi se laisse-t-elle entraîner dans ces alliances compromettantes et périlleuses, qui peuvent un jour lui coûter si cher?

— Sans doute, me répond Luzzatti, comme économiste je ne puis que désirer pour mon pays une situation semblable

à celle du vôtre. Mais il y a pour nous un danger permanent qui ne vous menace pas: ce sont les revendications du pape. Pour le moment, elles ne nous inquiètent guère. Mais supposez une restauration en France : pour s'assurer le concours dévoué du clergé, elle prendra en mains les intérêts de la papauté. L'Autriche reste, au fond, un État acquis au cléricalisme : elle peut donc aussi devenir notre ennemi. Voilà les périls qu'il s'agit de prévenir. C'est pour cela que l'Italie s'arme et qu'elle cherche des alliances.

—Je ne veux pas nier, repris-je, les incertitudes de l'avenir, et pour votre pays, et pour le mien, et pour l'Europe tout entière; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'une politique d'alliance et d'offensive est plus dangereuse pour l'Italie que ne le serait une politique de neutralité complète et de défensive exclusive. Admettons que la monarchie soit restaurée en France. Certes, elle aura besoin de s'appuyer sur le clergé. Mais cet appui lui viendra naturellement et, pour l'obtenir, elle n'aurait pas besoin de faire la guerre à l'Italie et de rétablir le pouvoir temporel. Ce serait là une tentative insensée; car il ne suffirait pas de rendre au pape Rome et ses anciennes provinces, il faudrait les lui assurer et, pour cela, les contenir par des garnisons étrangères. Dans ces conditions, l'œuvre ne serait pas durable, et à ce prix, le souverain pontife en voudrait-il? Les principautés ecclésiastiques sont choses du passé. Il est impossible de les faire revivre. Tout gouvernement étranger, quel qu'il soit, comprendra cela. Si vous restez neutres, si vous ne menacez personne, nul ne viendra vous attaquer. Mais par votre alliance avec l'Allemagne, vous devenez éventuellement l'ennemi de la France et, dès lors, elle doit, de son côté, s'efforcer de vous détruire si elle le peut. Il me semble donc que, pour conjurer le danger, vous le faites naître.

Actuellement, la triple alliance dont vous faites partie vous donne une grande force. Mais...

Les destins et les flots sont changeants.

Quelle sera sa durée? Survivra-t-elle à celui qui l'a fondée? C'est un des coups de maître de sa politique d'avoir forcé

l'Autriche, la vaincue de Sadowa, à rechercher l'appui de l'Allemagne afin de pouvoir s'avancer dans la péninsule des Balkans. Tant que le grand chancelier vivra, on n'osera s'insurger ni se dérober à son alliance, parce qu'on craindra l'une ou l'autre de ces combinaisons qu'il tient toujours prêtes dans son arsenal. Mais quand sa main puissante ne fera plus mouvoir les ressorts de l'équilibre européen, de nouvelles alliances pourront se conclure. Nous verrons peut-être se reconstituer celles de la guerre de sept ans, la Russie, la France et l'Autriche coalisées contre la Prusse pour lui faire expier ses trop complètes victoires. Se retrouvera-t-il alors un Frédéric II ou un Moltke pour tenir tête à toute l'Europe? Et, dans ce cas, si vous êtes fidèles à votre allié, quel sera votre sort? et si vous l'abandonnez, à l'heure du péril, que dire de votre conduite?... M. de Bismarck voudra sans doute éclaircir la situation et provoquer une solution définitive avant de disparaître. Mais pourra-t-il, à son gré, précipiter les événements? L'empereur actuel, et surtout son successeur, ne refuseront-ils pas de faire la guerre? Le chancelier trouvera-t-il moyen de la faire naître, malgré les vœux contraires de presque toute l'Europe? En tous cas, vous vous êtes engagés, dit-on, à vous battre pour autrui : je vois clairement le mal qui peut en résulter pour vous; je n'aperçois pas aussi bien l'avantage que vous pouvez en recueillir. Vous ne devez, affirme-t-on, porter secours à vos alliés que s'ils sont attaqués, non s'ils attaquent; mais n'y a-t-il pas toujours moyen de se faire attaquer? La neutralité, — neutralité armée et attentive si vous voulez, mais toujours la neutralité, — voilà mon dernier mot pour vous comme pour nous.

— Luzzatti doit se rendre à Bassano pour y rencontrer une députation de ses électeurs. La nouvelle loi électorale a fusionné son collège d'Oderzo avec les deux collèges voisins, qui élisent, l'un Bonghi, l'autre Visconti-Venosta. Nous partons en calessine après le premier déjeuner. Très jolie route, en excellent état, étroite, bordée d'arbres, peupliers et ormes, et de champs cultivés, encore en partie couverts de maïs; bonnes habitations de contadini; grandes églises monu-

mentales dans les villages. En approchant de la ville, des villas bien entretenues et blanchies à la chaux, occupées par des patriciens de Venise.

Pendant la conférence avec les délégués, je visite le musée, qui se trouve dans un ancien couvent, à côté de l'église principale. Le lycée y est également établi. Ici encore règne Canova et, à côté de lui le peintre aux couleurs violentes et aux scènes populaires, qui porte le nom de sa ville natale, Bassano. Canova est représenté ici, comme dans la glyptothèque de Possagno, par un grand nombre de reproductions en plâtre et par quelques marbres originaux. Ce qui est du plus haut intérêt, ce sont des armoires entièrement remplies de volumes où sont réunis ses croquis, ses dessins, ses écrits et les lettres qu'il a reçues. Canova est là tout entier, dans sa vie d'homme et surtout dans sa vie d'artiste. Il est étrange qu'on ne lui ait pas encore élevé de monument à Bassano, qui est comme sa seconde patrie. Il est vrai que ce n'est pas son lieu de naissance. Tous ces souvenirs ont été légués par son frère, l'évêque.

Dans tous les musées d'Italie, on rencontre des tableaux de Jacopo da Ponte, connu sous le nom de Bassano du nom de sa ville natale : ce sont, d'ordinaire, des scènes de la vie populaire, surtout des marchés, qui doivent représenter des épisodes de l'histoire sainte. Il la comprenait d'une façon réaliste et démocratique, comme Rembrandt. Mais ici il y a quelques tableaux d'une tout autre valeur et d'une merveilleuse facture, qui font penser à l'*Assomption de la Vierge*, de Titien, au musée de Venise. La cathédrale en possède aussi quelques-uns qui sont excellents.

Je note une esquisse de Tiepolo qui est une merveille. Cela représente une scène difficile à définir : ce sont des Maures par un effet de soleil couchant. En quelques coups de pinceau, ce sont les irradiations mystérieuses et fulgurantes et l'or fondu de Rembrandt. Réalisme et poésie. J'y reviens sans cesse. Je ne puis m'en détacher. Un beau Mantegna. Il y a ici au moins une quarantaine de toiles qui ont de la valeur; mais qui visite Bassano?

Dans l'entretien de Luzzatti avec les délégués de son collège électoral, composé maintenant de la réunion de trois anciens collèges uninominaux, le grand point à résoudre est de savoir s'il faut, oui ou non, appuyer la candidature de Bonghi. Pour Luzzatti, nulle difficulté : il aura presque l'unanimité des voix. Visconti-Venosta, en raison des brillants souvenirs de son passage au ministère des affaires étrangères, est aussi accepté sans protestation par les électeurs de la droite, qui dominent généralement en Vénétie. Mais le nom de Bonghi soulève de graves objections. Il est Napolitain ; il ne vient presque jamais visiter ses commettants et il se tient dans une région sereine, très au-dessus des importunités des solliciteurs, qui ne le lui pardonnent pas. Sa franchise, l'âpreté de ses attaques contre ses adversaires lui ont fait beaucoup d'ennemis. Les délégués hésitent à mettre son nom sur la liste. Non seulement, prétendent-ils, il ne passera pas, mais il fera perdre beaucoup de voix à ses deux cocandidats et entraînera peut-être Visconti dans sa chute. Luzzatti n'admet pas ces calculs de la peur. Bonghi, dit-il, est un des premiers hommes d'État de l'Italie, un de ses érudits les plus savants, de ses écrivains les plus fins et de ses orateurs les plus écoutés. Tout collège doit s'estimer trop heureux de l'avoir pour représentant. Il ne faut donc pas reculer : on doit considérer comme un devoir d'honneur de n'abandonner aucun des trois députés sortants.

« J'y jouerai ma popularité, ajoute Luzzatti. Je demande formellement qu'il soit porté sur la liste. Nous triompherons ou nous succomberons ensemble. »

En effet, tous trois, Bonghi, Visconti et Luzzatti, ont été portés ensemble, et tous trois ont été élus, Luzzatti à la presque unanimité des votants. C'est un grand privilège pour le collège de Vittorio-Oderzo d'avoir ainsi pour députés trois des parlementaires les plus éminents de l'Italie et de réputation européenne.

Pendant qu'on prépare le calessine, nous visitons la ville. Le pont sur la Brenta a été brûlé pendant les premières campagnes de Napoléon (1796), et les boulets sont encore fixés

dans les murs, où on les a maintenus avec la date. Dans les rues désertes de la ville haute, quelques palais avec des armoiries frustes et des fresques effacées du xve siècle. Dans toutes les villes italiennes, même les plus écartées, il s'est trouvé, vers la fin du moyen âge, des familles riches aimant les arts et les employant à orner leurs demeures. De là l'intérêt puissant d'un voyage en Italie en dehors des routes battues. On fait chaque jour des découvertes.

De vieux murs entrecoupés de hautes tours entourent la petite ville. Par une brèche, on arrive à une promenade, à l'extérieur de ces murs, sur le sommet de la colline à pente abrupte au bas de laquelle coule la Brenta. George Sand parle aussi de ce point de vue dans ses *Lettres d'un voyageur*. De fait, il est ravissant. La vallée est encaissée entre deux lignes parallèles de gracieuses collines boisées et cultivées, au delà desquelles se profilent les premiers éperons des Alpes. Des maisons blanches, à toits débordant de tuiles rouges et s'enlevant en tons crus sur le vert foncé des vignes. La fertilité du sol est grande. Le chanvre et le maïs élèvent leurs hampes à deux mètres de hauteur. Les habitations, éparpillées dans la campagne, sont très rapprochées; mais la terre se couvre de tant de produits divers, qu'elle semble devoir apporter l'aisance à tous. Beaucoup de cultivateurs sont propriétaires. Malheureusement, l'impôt, l'hypothèque et la rente emportent le plus clair du revenu. C'est, là-bas, le refrain que l'on entend sans cesse.

— A Crespano, je visite des maisons d'ouvriers et des fermes. Les maisons d'ouvriers sont rarement, comme chez nous, sans étage. Les chambres à coucher sont au premier. Au rez-de-chaussée, deux chambres; autant à l'étage, plus un grenier. Il y a plus de place que dans nos chaumières flamandes. L'ameublement aussi est autre : un très grand lit; de solides armoires et le grand coffre de noces, avec moulures et peintures, ayant évidemment appartenu à des gens riches; mais le tout endommagé et recouvert d'une couche épaisse de crasse et de poussière. Même une bassinoire en cuivre. Ce qui me frappe surtout, habitué que je suis à

l'extrême propreté des intérieurs, même les plus pauvres, dans nos Flandres, c'est le défaut de soins en tout. Les murs, au lieu d'être, comme en pays flamand, plafonnés, unis et blanchis presque tous les ans, sont grossièrement récrépis. L'appareil de la maçonnerie se montre à nu ou est recouvert d'un plafonnage irrégulier noirci de fumée, de suie et de saletés de toutes sortes. Cela donne à ces chambres, éclairées seulement par de petites fenêtres, l'aspect de cavernes. On blanchit assez souvent le dehors, mais non le dedans des habitations rurales. On ne peut songer à orner ces murs repoussants de petits cadres ou de faïences, ainsi que le font tous nos ouvriers. Dans cet intérieur sombre et malpropre, on ne pensera guère à soigner le vêtement, à le brosser, à l'entretenir. Tout se tient et se met à l'unisson. Il est vrai que les habits du dimanche sont conservés dans de grandes armoires. Ils sont élégants et solides; mais, quand ils s'usent, on ne les répare pas. L'ouvrier agricole gagne sans la nourriture 1 fr. 25 c. l'été, 1 franc l'hiver et 2 fr. 50 c. pendant la moisson. La femme, 80 centimes, quand elle trouve de l'ouvrage.

— Grande ferme où demeure une famille patriarcale de trois frères, dont deux mariés. Beaucoup de bœufs de labour, peu de vaches à lait, des moutons dans la montagne. Immenses et solides bâtiments, granges colossales : toujours la tradition du bâtisseur romain et l'habitude d'entasser des pierres en façon de monuments. C'est d'une solidité à défier les siècles, mais presque jamais de réparations; de sorte que tout a l'air délabré et à la veille de tomber en ruines. De là le pittoresque des villages italiens, qui plaît aux artistes. L'intérieur de la grande ferme est aussi noir que la maison de l'ouvrier; cependant, ce sont ici des gens très à l'aise. Ils mangent eux-mêmes leurs poulets et leurs dindons et boivent leur vin sans compter. Leurs vêtements sont mal tenus et sales, très au delà de ce que comportent les travaux agricoles qu'ils font. Mais, le dimanche, ils sont habillés comme vous et moi et ils roulent en calessine.

— Nous visitons un propriétaire de Crespano qui a le goût

des chevaux de course, *racers* anglais et trotteurs russes. Il en a une trentaine, dont plus de moitié sont dans la montagne, où il a un haras. Ses trotteurs sont célèbres. Ce sont de belles bêtes à poil noir, achetées en Russie même. Ils remportent tous les prix en Italie et même en Autriche. Chaque victoire lui a valu, outre des prix en argent, un petit drapeau tricolore où se trouvent inscrits le lieu et la date. Il a ainsi une chambre toute remplie de ces trophées, des selleries et des remises très grandes renfermant des harnais et des véhicules de course de toute espèce. Tout cela représente un très gros capital. Et cependant, ce propriétaire vit très simplement dans ce village de Crespano et se contente d'une maison modeste, à la façon d'un *gentleman-farmer* anglais.

En Angleterre, il faut être très riche pour faire courir. Ici, cela devient un goût répandu dans les campagnes, comme en Frise, et l'amélioration de « l'espèce chevaline » en profitera.

— J'apprends que l'île de Sainte-Hélène, qui surgit de la lagune, à Venise, entre les jardins publics et le Lido, est convertie en une usine où l'on construit des locomotives. Pour établir les machines, il a fallu démolir les ruines d'une église qui remontait aux premiers siècles du christianisme. Les cheminées, vomissant leurs odieuses fumées, vont couvrir de suie les marbres blancs de Saint-Marc et les marbres roses du palais des Doges. Les mosaïques, les statues, les belles façades des vieux palais seront sillonnées par ces coulées gluantes et noirâtres qui contaminent tous les monuments de Londres. Venise sera transformée en une annexe du *Black Country*. Les bateaux mouches naviguant sur le Grand Canal achèveront l'œuvre de dégradation. Hélas! la cité merveilleuse chantée par les poètes, cet ensemble d'architecture le plus parfait qu'ait créé la main de l'homme, les *Stones of Venice* décrits par Ruskin, la perle de l'Adriatique, salie par l'industrie, voilà, dis-je à Luzzatti, l'un des plus atroces crimes de votre système protecteur. Les esthéticiens anglais ont poussé un cri d'alarme et de désespoir. Ne sera-t-il pas entendu en Europe, et surtout en Italie? Si au

moins la municipalité imposait l'emploi d'un charbon propre et à fumée légère?

— Mais, dit Luzzatti, ne faut-il donc pas que nos ouvriers travaillent pour vivre? Prétendez-vous les condamner pour toujours à demander leur misérable subsistance à la charité publique?

—Passe encore, lui dis-je, pour l'industrie du verre à Murano et celle de la dentelle à Burano. Ajoutez-y toutes les industries artistiques, qui trouveraient ici partout les modèles les plus parfaits. Mais la grande industrie métallurgique à Venise, avec le charbon qui coûte 40 francs la tonne, est tout artificielle et contre nature. Vous ne la soutenez qu'en imposant une taxe considérable à vos chemins de fer par la majoration des prix résultant des droits protecteurs. C'est bien le cas de rappeler ici la petite brochure de Bastiat : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*. Ce qu'on voit, ce sont quelques milliers d'ouvriers occupés, il est vrai, mais faisant une très sale besogne. Ce qu'on ne voit pas, c'est que les millions payés en plus par les contribuables pour les voies ferrées auraient donné le moyen de subsister à bien plus de travailleurs qu'il n'y en a dans vos usines ultra-protégées. N'est-il pas évident qu'en augmentant inutilement les dépenses que fait la nation pour tous les produits de la métallurgie, vous empêchez de vivre plus d'ouvriers que vous n'en faites employer; sans compter tous les faux frais, les fictions, les entraves de toute nature résultant du système protecteur. Triste politique économique : toujours sacrifier les campagnes qui sont muettes et la nation qui se laisse saigner à blanc, pour enrichir quelques industriels qui crient dans la presse et dans les Chambres.

— L'empereur Julien et Thémistius, dont nous aimons à parler le soir, quand nous philosophons, au clair de lune, nous amènent à parler de Marc-Aurèle et du dernier volume de Renan qui lui est consacré.

Renan apprécie admirablement Marc-Aurèle et ses *Pensées*. Mais quand il semble le placer à côté et même au-dessus de l'Évangile, je ne puis être de son avis.

« Véritable Évangile éternel, dit-il, le livre des *Pensées* ne vieillira jamais, car il n'affirme aucun dogme. La religion de Marc-Aurèle, comme le fut par moments celle de Jésus, est la religion absolue, celle qui résulte du simple fait d'une haute conscience morale placée en face de l'univers. Elle n'est ni d'une race, ni d'un pays. Aucune révolution, aucun progrès, aucune découverte ne pourront la changer. » (*Marc-Aurèle*, p. 272.)

L'une des grandes supériorités de l'Évangile, d'après moi, c'est qu'il s'insurge contre le monde et contre le fait, au nom de l'idéal et de la justice. La protestation, la révolte contre les lois naturelles, contre l'ordre existant, voilà, comme l'a montré Renan ailleurs, notamment dans la préface de l'*Ecclésiaste*, la grandeur des prophètes, depuis Job jusqu'à Jésus. Le christianisme est tout entier dans cette aspiration sublime vers le « royaume de Dieu », dont l'Évangile est « la bonne nouvelle » Συ-αγγέλιον. C'est de là que sont venus, dans les temps modernes, la haine de l'iniquité, la soif du mieux et, par suite, le progrès.

Marc-Aurèle et son stoïcisme, dont on ne peut assez admirer l'élévation, la pureté, l'austérité, en un mot la vertu antique dans sa forme la plus parfaite, aboutissent à la résignation et souvent à la déification de l'ordre établi. Tout ce qui arrive, tout ce qui existe est la conséquence de lois nécessaires, qu'il faut accepter, expliquer s'il se peut et toujours vénérer. Le Cosmos, c'est la manifestation de la volonté divine. Le monde, tel qu'il est, est Dieu lui-même.

« Tout ce qui t'arrange, ô Cosmos, m'arrange. Rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui, pour toi, vient à l'heure. Je fais mon fruit de ce que portent tes saisons, ô Nature! De toi vient tout. En toi est tout. Vers toi va tout...

« Si les dieux sont souverainement bons et souverainement justes, ils n'ont rien laissé passer, dans l'ordonnance du monde, qui soit contraire à la justice et à la raison. »

Cette pensée revient sans cesse dans *Marc-Aurèle*. Ainsi, tandis que le stoïcien accepte les lois naturelles comme l'expression de l'ordre divin, le chrétien considère le monde

comme si complètement infecté de mal qu'il espère un cataclysme prochain qui le réduira en poudre, afin de faire place à « une autre terre et à d'autres cieux ». Le premier de ces sentiments aboutit à l'inertie et à l'immobilité, le second aux réformes et au progrès. Notre société sort donc de l'Évangile, et non du stoïcisme.

— Luzzatti me reproche d'avoir écrit, dans mon petit volume *Éléments d'économie politique*, que, dans notre science, il n'y a pas de lois naturelles.

— J'avoue, lui dis-je, que mon expression est très absolue; mais, au fond, je crois avoir raison. Il y a, sans doute, quelques faits où l'on peut trouver ces nécessités physiques qui méritent le nom de lois de la nature. Ainsi, l'homme cherche le plaisir et fuit la douleur; — l'intérêt et le besoin le poussent à l'action; la quantité des subsistances règle le chiffre de la population; — quand beaucoup de personnes veulent avoir le même objet, il sera recherché, cher, etc.; au contraire délaissé et à vil prix, si personne n'en veut. Mais tout cela est un *substratum* fourni par l'anthropologie. Si ces truismes étaient vraiment les lois économiques, on ne les discuterait pas, car ils sont évidents, et, comme ils s'imposent, ainsi que toutes les nécessités physiques, il serait superflu de les enseigner. Les vraies lois économiques, qui sont les lois sociales, donnent lieu aux plus ardents débats, parce qu'elles émanent du libre arbitre de l'homme, lequel peut les modifier à son gré. Il y a là un ordre rationnel, un idéal conforme à la raison, que le savant doit découvrir. Si le législateur s'y conforme, il fait de bonnes lois, qui assurent la prospérité des peuples. S'il s'en éloigne, il fait de mauvaises lois, qui nuisent aux peuples, comme, par exemple, quand vous créez, en Italie, des industries factices aux dépens des contribuables.

Tout cela a été déjà bien vu par Mably, au siècle dernier. J'ai pris hier, dans votre bibliothèque, un petit volume qui m'a fort intéressé. Il est intitulé : *Doutes proposés aux philosophes économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques,* par M. l'abbé de Mably; La Haye, 1768. Dans

ses premières remarques, l'abbé se montre le précurseur des collectivistes actuels. Les physiocrates montraient la nécessité de trois sortes de propriétés : la propriété « personnelle », qui n'est autre chose que la liberté individuelle ; la propriété mobilière, comme stimulant au travail quotidien ; la propriété foncière, comme indispensable à l'amélioration du sol. Mably admet les deux premières ; mais il conteste qu'il soit nécessaire de soumettre le sol au régime de la propriété individuelle pour en assurer la bonne exploitation. Il cite Sparte, les couvents et le Paraguay, et il recommande la possession collective de la terre. Cette partie est faible. Il refait l'utopie de Platon ; il ne tient pas assez compte des motifs qui déterminent les actions de l'homme. Mais où il me paraît raisonner juste, c'est quand il réfute la théorie des lois nécessaires des économistes, ainsi formulée : « L'ordre naturel, dont l'ordre social fait partie, n'est et ne peut être autre chose que l'ordre physique. Si quelqu'un faisait difficulté de reconnaître l'ordre naturel et essentiel des sociétés pour une branche de l'ordre physique, je le regarderais comme un aveugle volontaire. Nous trouvons en nous deux mobiles qui sont les premiers principes de tous nos mouvements : l'un est l'appétit des plaisirs, l'autre l'aversion de la douleur. » Mably répond, comme le fait aujourd'hui l'école économique éthique. Il emprunte le langage des physiocrates pour les réfuter. Ils admettent, en effet, « des affections sociales comme la compassion, la pitié, l'amitié, la bienfaisance, l'émulation, l'amour de la gloire. C'est à ces affections sociales que nous obéissons lorsque nous paraissons renoncer à nous-mêmes pour ne plus vivre que dans les autres, pour ne plus jouir que de leurs jouissances, pour ne plus connaître le plaisir qu'autant qu'il passe par eux pour arriver jusqu'à nous. Nous leur obéissons encore lorsque nous nous élevons jusqu'au mépris des richesses et de la vie et que nous préférons la douleur physique, la mort même, au déshonneur ou à quelque autre chagrin qui naît de nos rapports avec la société ».

Plus loin, Mably ajoute : « On me dit que la société se

forme par un concours de causes physiques ; mais pourquoi passer sous silence les causes morales, puisqu'elles ont tant de force pour unir les hommes? La société est composée d'êtres physiques. Mais ces êtres physiques ont des qualités morales. Elle agit et se maintient par des moyens physiques ; mais elle agit et se maintient aussi par des moyens moraux. J'ai beau étudier l'homme, je vois partout le mélange du physique et du moral. » Le côté éthique de l'économe politique est ici parfaitement mis en relief. La société, les hommes et tous leurs actes existent au sein de la nature. En un certain sens, tout est donc soumis aux lois naturelles. Mais il n'en est pas moins évident que les lois politiques et civiles, étant établies par la volonté de l'homme, sont d'un autre ordre que les lois physiques, que l'homme ne peut modifier en aucune façon. Celles-ci sont nécessaires ; les autres appartiennent au domaine de ce que nous appelons la liberté.

— Je lis, à la quatrième page d'un journal, une annonce qui me fait saisir la différence qui existe entre la manière de vivre en Italie et chez nous. Il s'agit d'un concours ouvert par la municipalité de la Spezzia pour des places de professeur au lycée. Je transcris l'annonce, qui indique le traitement attaché à chaque place :

AVVISO D'ATTUALITA.

E aperto fino al 15 settembre publico concorso per titoli ai posti seguenti :

Un professore di lettere italiane per il Liceo	2,400	lire.
Un professore di lettere grecche e latine	2,400	—
Un professore di philosophia	1,920	—
Un professore di storia e geografia per el Liceo et l'Istituto technico.	1,920	—
Presidenza dei due Istituti sudditti come del ginnasio.	2,000	—

Spezzia.

Il sindaco,
A. BRUSCHI.

Ainsi, on obtient à la Spezzia, qui n'est pas une petite localité bon marché, mais un port militaire, un professeur de philosophie ou de grec et de latin pour 1,920 francs, et ils doivent avoir des connaissances, car ils ne sont nommés

qu'à la suite d'un « concours par titres ». Il leur faut donc des titres, c'est-à-dire des publications, des services rendus, un passé scientifique. En Belgique, le traitement est, au moins, double et le prix de la vie est à peine plus cher. Comment ces professeurs peuvent-ils subsister s'ils ont une famille? Un ouvrier mécanicien gagne davantage. Le mystère s'explique ainsi : le genre de vie est beaucoup plus simple. Les dépenses accessoires sont supprimées ou réduites à peu ; on s'amuse à bon marché. Le théâtre ne coûte presque rien. Au café, on prend un verre d'eau. La nature est douce à l'homme : ni feux, ni tapis. Les besoins sont moins exigeants. Le philosophe antique, en Grèce et en Italie, vivait aussi presque de rien. Bonne condition pour réfléchir et philosopher que de ne pas avoir à satisfaire à des besoins multiples et dispendieux.

— L'usage des cadrans solaires est encore très général en Italie. On les fixe aux parois des églises, des bâtiments publics, des villas, même des grandes fermes. Cela est poétique et fait penser aux mouvements des corps célestes en même temps qu'aux premières observations astronomiques qu'ont faites les hommes. En Flandre, le carillon accompagnait la sonnerie des heures de ses airs familiers. Relire la jolie pièce de vers que le carillon de Bruges a inspirée à Longfellow. Sur les cadrans solaires, on lit souvent des inscriptions d'un sens profond et mélancolique. En voici deux que je note :

LABUNTUR ET IMPUTANTUR.

Les heures s'écoulent et on vous en demandera compte. C'est la vie qui vous échappe : quel usage en avez vous fait? *Effluis amens*, nous dit Perse ; tu t'écoules, insensé.

La seconde, que je lis ici aux environs de Crespano, je me rappelle l'avoir trouvée aussi en Zélande, sur la tour de l'hôtel de ville de Middelbourg, je crois :

VULNERANT OMNES, ULTIMA NECAT.

Il s'agit toujours des heures. *Toutes nous blessent et la dernière nous tue.*

L'art, autrefois, nous parlait de notre destinée : de nos joies, de nos douleurs, de nos espérances. Il le faisait par le symbole, mais il ne dédaignait pas l'inscription, qui était aussi un motif d'ornementation. Il en mettait sur les grandes cheminées, dans les vitraux, sur les poutres, dans les banderoles sculptées des corniches, partout où l'œil pouvait s'arrêter. Les maisons dans l'Oberland bernois, et plus encore chez les Allemands de la Transylvanie, sont couvertes d'inscriptions qui rappellent à l'homme ses devoirs et la gravité de l'existence. Et ainsi, les églises, les édifices publics, les habitations particulières enseignaient la morale et la religion. Au fond, c'est là le but de l'art, et l'art sans but n'a pas de raison d'être. Améliorer l'homme tout entier, corps, cœur et âme, telle doit être la fin suprême de nos efforts en tout genre. L'art pour l'art est une théorie de décadence ; jamais un peuple viril ne la comprendra. C'est tout simplement une variété de la gastronomie ou, si l'on veut, de la gastrosophie.

— On ignore à l'étranger tout ce qu'on fait en Italie pour la bienfaisance. En voici un exemple dont on me parle. Grâce au legs du vicomte de Grimberghe, nous allons avoir en Belgique, aux bords de la mer, un *sanitarium* pour les enfants malingres et scrofuleux, et une autre personne, qui cherche tous les moyens d'être utile aux classes peu aisées, se propose, dit-on, d'en établir un autre, non loin de Liége, sur les premières hauteurs de la région schisteuse. Mais l'Italie possède déjà 21 de ces hospices maritimes, donc bien plus qu'aucun autre grand pays. On peut en voir un exemple au Lido. Il en existe 13 sur la Méditerranée et 8 sur l'Adriatique.

Le promoteur de ce genre d'établissements a été Joseph Barellai, qui les préconisait dès 1853, au sein de la Société médicale de Florence. Le docteur Martin en a donné la description avec une carte indiquant leur situation.



V

Crespano-Veneto.

Je m'étais trompé en disant que, dans cette région-ci, le salaire de l'ouvrier agricole est de 1 fr. 25 c. C'est celui des ouvriers d'élite. Le salaire habituel est de 1 franc, et quand on emploie un manœuvre toute l'année, on peut l'avoir à moins encore, à 90 centimes, dans beaucoup de villages. Pour contrôler les renseignements que j'obtiens sur place, je lis le rapport fait par le député Emilio Morpurgo, à l'*Inchiesta agraria*. C'est un travail considérable, en deux parties. La première est intitulée : *Le condizioni dei contadini nel Veneto;* la seconde : *Le condizioni della proprieta rurale e della economia rurale nel Veneto.*

Je consulte en même temps une autre série de monographies sur la même région, faisant aussi partie de l'enquête agraire, par MM. Giovanni Carraro, Luigi Alpago-Novello, Luigi Trevisi, Antonio Zava et Carlo Bisinotto. Ces travaux sont remarquables. On n'a rien fait nulle part de plus complet que l'*Inchiesta*, ni même rien qui y ressemble. M. Morpurgo, qui est un économiste distingué et un écrivain de talent, a réuni des milliers de témoignages pour faire sa relation. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas assez passé toutes ces réponses et ces appréciations au tamis d'une critique personnelle. L'impression qu'on reçoit d'abord est un peu confuse, par suite des affirmations contradictoires, qui sont nombreuses. Toutefois, le lecteur, qui sait d'où émane le témoignage, peut, en certaine mesure, les contrôler

et n'accepter un fait comme bien démontré que quand les dépositions concordent. C'est ce qui a lieu pour la condition des cultivateurs. Il y a unanimité pour dire qu'elle est extrêmement affligeante.

M. Morpurgo constate (t. I, p. 38) la disparition de ces familles patriarcales qui, dans les campagnes, réunissaient sous le même toit les fils mariés et leurs enfants, comme les *Hauscommunionen* slaves. Il le regrette, et avec raison. Elles cultivaient bien la terre; elles avaient des mœurs et du bien-être. Ce qui les détruit, c'est d'abord la misère, qui engendre les querelles, et ensuite les besoins nouveaux, le goût de l'indépendance, qui se développent partout.

Cependant, malgré cette gêne, qui est générale dans la région des collines et des montagnes de la Vénétie, dont Asolo et Crespano font partie, la propriété se trouve répartie entre un grand nombre de mains. Les vols champêtres sont extrêmement rares, et les naissances illégitimes également. Au contraire, dans la plaine, où la propriété est concentrée en *latifundia*, les vols sont très fréquents et presque tout le monde s'en plaint. Partout, dit M. Morpurgo, sauf dans les régions où il y a beaucoup de petits propriétaires, le sentiment d'hostilité contre l'inégalité va croissant.

Grave question : la condition des classes rurales s'est-elle améliorée depuis vingt ou trente ans? M. Morpurgo résume une quantité innombrable de témoignages dans les termes suivants : « Les lamentations qui arrivent de presque tous les districts sont si affligeantes qu'il faut bien admettre cette conclusion : la condition des habitants de la campagne a empiré. Ni les différents degrés de fertilité du sol, ni les avantages des petites occupations, ni la communauté d'intérêts établie entre propriétaires et locataires par le *mezzadria* (métayage), ni l'amélioration ininterrompue des voies de communication, ni même les efforts faits par certains propriétaires pour conjurer le mal, rien n'arrête la décadence, que tous s'accordent à constater. »

Le prix des denrées a beaucoup augmenté, et les impôts encore plus; et, d'autre part, le salaire est insuffisant et le

travail rare. De là, gêne et misère générales. Citons quelques témoignages recueillis par M. Morpurgo. Dans le Frioule : « Pauvres gens, écrit-on de Ravignano di Latisana (t. I, p. 15), trop heureux s'ils peuvent échapper à la faim et à la pellagra! » A Camino : « Les cultivateurs sont plongés dans un abîme de misère. Sans la charité municipale, ils mourraient de faim. » « Le *Sindaco* de Lamon, écrit-on, se demande si bientôt la population, désespérée, ne cessera pas de cultiver, laissant la terre en friche et déserte » (p. 19). Province de Vicence, à Asiago : « Les ouvriers reçoivent un salaire de 50 centimes, et parfois la nourriture seulement. On voit des troupeaux de pauvres. *Si veggono i poveri a torme* » (p. 24). — Province de Vérone : « La condition des cultivateurs est des plus fâcheuses à Rovereto di Guà; extrêmement malheureuse à Pressana; pauvreté extrême qui pousse aux délits à Somma Campagna; ignorance et pauvreté à Pescantina ; très misérable à Peschiera, et ainsi de suite » (p. 28). — Province de Rovigo : « En résumé, les conditions économiques sont déplorables et la moralité baisse » (p. 29). — Le prêteur de Serravalle écrit : « Les idées socialistes se répandent. — A Oderzo, les cultivateurs disent : « Le propriétaire est l'ennemi. *Il proprietario si reputi un nemico* » (p. 49). « L'inégalité provoque de plus en plus la haine dans les campagnes » — (p. 51). « A Citadella, les paysans abandonnent la terre, ne pouvant payer le loyer » (p. 69). — « Là où le sol n'est pas fertile, la nourriture des classes rurales inspire la plus profonde commisération » (sénateur Jacini, p. 147). — Mirano : « La condition des paysans est digne de pitié » (comte de Götzen, p. 159). — Dans la Lombardie et la Vénétie, la race, si belle jadis, s'abâtardit, faute de nourriture suffisante. « La population rurale doit satisfaire à sa faim chronique au moyen d'aliments exclusivement végétaux, de la qualité la plus infime » (Dott. G. Sormani, *Geografia nosologica dell' Italia*. Rapport Morpurgo, t. I, p. 165). Je m'arrête sur ces deux mots, qui font frémir : « Faim chronique », *Cronica fame*, et dégénérescence de la race. On a accusé M. Morpurgo d'avoir fait un tableau poussé au noir. Mais ce que l'on ne peut révoquer

en doute, ce sont les innombrables témoignages des principales autorités : syndics, magistrats, médecins, inspecteurs d'écoles, etc.

Cependant, M. Morpurgo fait une objection : Si la misère avait augmenté, les populations consommeraient moins de sel et de tabac. Or, il n'en est rien. La consommation de ces deux articles se maintient ou s'accroît. On peut répondre que la consommation du sel est déjà si réduite qu'elle ne peut guère l'être davantage et, quant au tabac, il en est comme de l'alcool, c'est un besoin factice qui parfois augmente avec le dénuement.

En résumé, M. Morpurgo ne peut cacher que le mécontentement et les plaintes sont générales et qu'il en résulte une dangereuse hostilité des classes laborieuses contre les classes aisées et aussi contre les représentants du pouvoir. C'est une situation qui, avec des couleurs moins sombres, fait cependant penser à celle d'où, en Andalousie, est sortie cette association communiste la *Mano negra*.

Quelle est la cause principale de cette déplorable situation? M. Morpurgo l'avoue, c'est l'énormité des taxes : taxes au profit de l'État, des provinces et des communes, venant s'ajouter à des fermages trop élevés. D'une part, l'impôt enlève les ressources aux campagnes et, par suite, y réduit les moyens d'employer les ouvriers et de les rétribuer, et, d'autre part, il attire les denrées dans les villes et ainsi augmente leur prix : double cause de paupérisation. Comment les hommes d'État persistent-ils dans leur « grande politique », qui ruine le pays? Chose étrange, tous les partis sont d'accord pour pousser l'État aux grands armements et aux grandes dépenses. N'est-il pas affreux que, même dans les montagnes de la province de Bellune, où chaque famille possède une maison, des prairies et quelques lopins de terre arable, la misère soit telle, que ces braves montagnards abandonnent leur beau pays et émigrent? Quel contraste avec la situation des régions semblables en Suisse! Cette comparaison peut devenir la source d'une hostilité sourde contre les institutions établies. Les paysans seront amenés à se dire :

Si nous étions en république, comme nos voisins du Tessin, nous payerions moins d'impôts et nous serions plus heureux.

De Crespano-Veneto à Bologne, septembre.

Minghetti m'engage à aller le voir à Bologne. Je n'ai qu'un jour de libre; car je dois aussi visiter, avant notre conférence de Turin, Sella et l'exposition industrielle de Biella. Mais je partirai de Bassano à trois heures; je serai à minuit à Bologne, et demain soir, en partant à minuit, je rejoindrai Luzzati à Milan, le lendemain matin. Ce seront deux nuits un peu dures à passer en chemin de fer; mais qu'importe? Pour jouir de la conversation d'un homme comme Minghetti, on se résignerait volontiers à de bien plus grandes fatigues.

De Bassano à Padoue, campagnes admirablement cultivées. La vigne, suspendue en festons aux ormeaux, dans les champs, est couverte de raisins presque mûrs. La récolte sera abondante. Le blé est coupé; mais on voit encore, jaunissant au soleil de l'automne, le maïs tardif et une sorte de grand millet, qui est, je crois, le sorgho, que j'ai vu deux fois plus grand aux bords du Nil. Les canaux sont bordés de peupliers du Canada, qui prennent ici la forme fastigiée des peupliers d'Italie.

A la coupure du chemin de fer Vicence-Trevise et de la ligne Bassano-Padoue, que je parcours, s'élève Cittadella, petite ville bien nommée, car elle est toute ceinte de hauts murs crénelés, entrecoupés de tours puissantes de l'aspect le plus sévère.

Je suis très frappé de voir plusieurs maisons de campagne, avec des pelouses et des groupes d'arbres, et posées au milieu de ce que nous appelons un jardin anglais. On y plante beaucoup d'épiceas, qui poussent encore plus vigoureusement que sur leurs Alpes natales. Que cela est différent de l'ancienne villa italienne, isolée au milieu des vignes ou des champs, avec des colonnes et des statues remplaçant les arbres! Si, dans le midi de l'Italie, on imitait ce qui se fait

dans le nord, c'est-à-dire si on créait des massifs de verdure et si on plantait des arbres aux bords des routes et près des habitations, comme le pays changerait d'aspect! Et alors les propriétaires consentiraient à y résider. Ce serait toute une révolution économique et sociale.

Puisque vous aimez les inscriptions, en voici encore quelques-unes. Celles qui suivent ont été copiées, l'an dernier, près de Santa-Maria, dans les Grisons et en descendant le Val-Bregaglia.

Sur une vieille maison de Santa-Maria, se trouvent sculptés les blasons des trois Ligues : l'un portant une croix, l'autre un bouquetin, le troisième un chevalier. Au-dessous, un nom : *Peter-Peter Pingera;* au-dessus, les vers suivants en romanche :

QUAIST AIS ILG WAPEN DALS GRISUNS.
LOS FORTEZAS SUM ALS MUNTS.
DIEU HADUVRA BUNTA
A CONSERVAR LOR LIBERTA.

Ceci sont les armoiries des Grisons.
Leurs forteresses sont aux montagnes.
Dieu aura la bonté
De conserver leur liberté.

Ne dirait-on pas la langue du fameux serment de Charles le Chauve en 842?

Autre inscription en romanche, sur le pignon de l'église de Sierfs, petit village avant d'arriver à Santa-Maria, par le Buffalora-Pass :

AQUI SAIS PEREGRIN,
NUN S'HA LÖNG DA RESTAR.
MA DAL CEL CITADIN,
CUR CHIA DIEU VENGANS CLAMAR,
PERCHE MUNDAUNA CITA
AIS SOLUM VANITA.
MA IN CEL NOBLA HAVADANZA
AIS IN ÆTERNITA.

Ici-bas tu es pèlerin
Et tu n'as pas longtemps à y rester.
Mais du ciel citoyen,
Dès que Dieu viendra t'appeler;
Car la cité de ce monde
Est seulement vanité,
Mais dans le ciel, noble résidence,
Il y a pour l'éternité.

En voici une autre, en italien, copiée à Vico-Soprano, à la descente de la Maloja, en allant de l'Engadine au lac de Côme :

LASCIA CHE PENSA AI CASI SUOI CIASCUNO,
SAGACE SCULTRO, E CHIUSO IL CUOR CONSERVA.
NON SCRIVER; PARLA POCO; IL LUTTO OBSERVA
CREDI IN DIO SOLO; NE TI FIDAR A ALCUNO
E CHI NON FA COSE NON PUO VIVER AL TEMPO D'OGGIDI.
AGOSTINO VASSALLI, 1769.

Laisse chacun s'occuper de ce qui le concerne.
Observateur prudent garde ton cœur fermé.
N'écris pas; parle peu; observe le deuil.
Crois en Dieu et ne te fie à personne.
Celui qui ne fait rien ne peut vivre aujourd'hui!

Ce Vassalli était un sage à la façon de l'Ecclésiaste, très désabusé, aimant l'argent, respectant fort les convenances et craignant à la fois Dieu et les hommes. *N'écris rien et parle peu* est superbe. Cela me rappelle un mot que me dit, quand j'arrivai à l'Université, un de mes collègues, mort à présent :

« Est-ce vous qui écrivez dans les journaux ou les revues ? — Non, collègue. — J'en suis fort aise. N'écrivez jamais. Cela ne sert à rien et vous fait des ennemis ou des jaloux. » Je n'osai avouer qu'il était trop tard pour suivre son judicieux conseil, et depuis lors, hélas! je ne me suis pas corrigé ; l'indulgent lecteur ne s'en aperçoit que trop.

Le train s'arrête une heure à Padoue, et j'en profite pour y faire une rapide promenade. A l'entrée de la ville, dans les eaux troubles du Bacchiglione, tournent de gigantesques roues de moulin très pittoresques. A droite de la grand'rue,

une tour du moyen âge, morose et formidable; on y a mis une inscription en caractères énormes :

MESTO AVANZO DI NEFANDA TIRRANIDE
EZZELINO ERESSE.
1250.

Moyen lapidaire d'inspirer la haine des tyrans et l'amour de la liberté.

La *Piazza dei Signori* et celle *delle Erbe*, avec le palais de la *Ragione*, forment un ensemble admirable. A côté du mont-de-piété — beau bâtiment de la Renaissance — on a construit une école primaire très grande et d'un style excellent, — briques avec encadrements de marbre, — qui ne dépare pas les belles constructions qui l'entourent de toutes parts. Mais sous la Loggia, d'une Renaissance si pure et d'une distinction si exquise, on a placé une statue de Victor-Emmanuel affreuse : on dirait un matamore de foire.

Le lion de Saint-Marc, au haut de sa colonne, et le socle en marbre blanc qui supporte le mât-étendard, avec ses profils élégants et ses fines sculptures, rappellent la place et la piazzetta de Venise. Ce sont là de charmants motifs d'ornement pour une place publique. D'où vient qu'on ne les ait jamais imités au delà des Alpes? Il est vrai que ces choses n'ont de saveur que là où elles ont été conçues et où l'histoire les encadre et les explique. Ce coin de Padoue me rappelle la place principale de Capo d'Istria, que domine encore le lion de Saint-Marc.

Giotto et Dante avaient déjà leur statue ici. Sur la place de l'église Santa-Maria degli Carmini, on en a élevé une à Boccace. A défaut d'autre religion, l'Italie a du moins le culte de ses grands hommes. En face du fameux café Pedrocchi, on travaille à agrandir l'Université. Elle en a besoin. Les façades des principales églises ne sont pas terminées : elles sont restées à l'état de fours à briques, attendant le revêtement de marbre qui devait y être appliqué. Il en est ainsi pour la cathédrale de Bologne, pour celle de Florence — qu'on achève aujourd'hui — et pour beaucoup d'autres édifices en

Italie. Pourquoi? La foi s'est-elle subitement refroidie ici vers la fin du moyen âge; l'influence du clergé — obtenant de l'argent des mourants et des célibataires — a-t-elle disparu sous le souffle d'incrédulité païenne de la Renaissance, ou les invasions étrangères ont-elles ruiné le pays? Toutes ces causes auront sans doute agi en même temps.

Dans la *Strada Maggiore,* quelques palais anciens sont très beaux, entre autres, celui occupé par la *Banca mutua popolare.* A l'entrée de la ville, un palais de proportions colossales a appartenu à la famille Maldura, aujourd'hui éteinte, me dit-on. Ceci m'attriste : mes amis Portaels et Reintjens m'ont tant parlé de la charmante comtesse Maldura, avec laquelle ils avaient fait le voyage de la Palestine! Elle est morte, et bientôt son souvenir même s'évanouira.

Où est Flora, la belle Romaine?
Où sont les neiges d'antan?

Ces évanouissements que le temps amène sont chose banale, inévitable; et cependant la mélancolie nous prend, et, si nous tenons une plume, nous ne pouvons pas ne pas dire que nous sommes tristes quand viennent ces sombres pensées et que nous songeons aux morts qu'on pleure et aux deuils qu'on prévoit. Je contemple, sur mon bureau, la coquille silicifiée d'un céphalopode de l'époque de la craie, qui me sert de presse-papier, et je me dis : Que sont nos jours, que sont les jours de l'humanité tout entière, depuis son origine, auprès des siècles innombrables qui nous séparent des temps où ce fossile a vécu? Et ces siècles innombrables ne sont qu'une minute, auprès des lointains insondables de l'époque où s'est formé notre globe, et cela même n'est rien auprès de l'éternité qui précède et de l'éternité qui suivra. Cette réflexion écrase et porte à la résignation, et ainsi la vue de mon ourson me fait l'effet d'une page de Pascal ou de Marc-Aurèle.

En revenant à la gare, je remarque à droite, en sortant de la ville, des pépinières d'arbres fruitiers, d'arbustes d'ornement et de fleurs de toute espèce : preuve qu'on songe à embellir les jardins à la campagne et que, par conséquent, on

s'y fixe davantage. La résidence du propriétaire sur ses terres est aussi favorable à l'agriculture que l'absentéisme lui est funeste.

Nous traversons le Pô à Ponte-Lagoscuro, quand la nuit est déjà noire, et cependant on voit les eaux gonflées du grand fleuve dominer les campagnes basses, protégées seulement par les hautes digues; on se croirait en Hollande.

A Ferrare, de nombreuses cheminées de fabriques s'élèvent dans les faubourgs. En revenant d'Égypte, en janvier 1870, après l'ouverture du canal de Suez, j'arrivai à Ferrare également le soir, et je m'y arrêtai. Il gelait fort. Chacun restait chez soi, et la pleine lune projetait des ombres très noires dans les rues vivement éclairées et absolument désertes. Je me promenai jusqu'à minuit, visitant toute la ville. Les monuments avaient un aspect fantastique. L'ancien château féodal des ducs, hanté par les souvenirs de Lucrèce Borgia, du Tasse et de Parisina Malatesta, chantée par Byron, profilait sur le ciel clair sa silhouette farouche. Sur la belle façade lombarde de la cathédrale, tous les détails des sculptures étaient visibles comme en plein jour, et les lions byzantins qui gardent le porche avaient une forme étrange de bêtes apocalyptiques. Mais ce qui me fit une impression ineffaçable, c'est le Palazzo de Diamanti. Bien plus que le fameux palais de Schifa noia (Évite-Ennui ou Sans-Souci), d'ailleurs plus récent, cette construction donne l'idée de la force du génie italien vers la fin du moyen âge. Elle a plus de puissance encore que la *Porta Nigra* de Trèves, si « romaine » pourtant. L'appareil consiste en blocs de marbre, de proportions cyclopéennes, plus grands même que ceux du soubassement du palais Pitti, de Florence. Ces pierres colossales sont taillées en tête de diamant. Les facettes supérieures, fortement éclairées par la lune, et les facettes inférieures, plongées dans l'ombre noire, exagéraient encore le relief formidable des assises et donnaient l'impression d'un défi aux attaques des hommes et du temps. Cela semble fait pour l'éternité, comme les Pyramides. Insolent orgueil du maître qui a ordonné, prodigieuse hardiesse de l'architecte qui a conçu ! Rien de

semblable au nord des Alpes. Ce prodigieux palais a été construit entre 1493 et 1567. Le musée y est établi aujourd'hui.

— De Ferrare à Bologne, je reste seul dans mon compartiment avec un monsieur âgé, qui revient des bains de Recoara, situés dans les montagnes, au nord de Vicence. Un tram à vapeur y mène jusqu'au pied des hauteurs, qui sont, dit-il, très pittoresques et couvertes de beaux bois de sapins et de châtaigniers. Il y avait eu foule. Il en est ainsi partout, maintenant. On s'entasse en masses toujours croissantes, l'été, dans les stations des bords de la mer ou dans les montagnes, l'hiver, sur les rivages de la Méditerranée. Le *home* est abandonné; les familles deviennent nomades; elles recherchent à tout prix les plaisirs faciles qu'offrent les réunions des désœuvrés et aussi la douceur du climat, en fuyant tantôt la chaleur, tantôt le froid. Dans nos pays, les maisons de campagne sont abandonnées; leur entretien coûte cher et la solitude y engendre l'ennui qui naît de l'uniformité. En Belgique, ce genre de propriétés a perdu plus de la moitié de sa valeur; on ne trouve plus à les louer. En Hollande, au siècle dernier, un genre spécial de poésies, les *Arcadias*, chantaient les délices de la vie à la campagne. Aujourd'hui, dans ce même pays, beaucoup de ces demeures, qui faisaient les délices des pères, sont par les fils converties en fermes, ou même démolies, pour n'avoir pas à les entretenir. Détachement du sol, poursuite des distractions frivoles, abandon de la vie concentrée, tout cela est la suite de la facilité des voyages et de la mobilisation des fortunes. Est-ce un bien? Ajoutez à cela les romans, les cafés et les petits journaux : et ainsi la vie se compose d'une série de petites sensations, toutes à la surface, se succédant rapidement et tuant toute réflexion suivie et intime.

Bologne. Villa Mezzarata.

J'arrive à Bologne à minuit. Le vieux serviteur de Minghetti, qui m'avait vu souvent à Rome, me reconnaît et me met en voiture; mais, au pied de la colline de Mezzarata, où se trouve la villa de Minghetti, il m'installe dans une petite

calessine attelée de deux ânes; la montée est trop raide et le pavé de cailloux trop glissant pour les chevaux. Je suis heureux de retrouver l'éminent homme d'État, toujours jeune et actif, avec son teint rose clair sous ses cheveux blancs. Il vient de passer quelques jours avec le prince impérial d'Allemagne, aux bords du lac de Côme. Il me parle avec admiration des sentiments humanitaires du prince et de l'esprit élevé, indépendant et étonnamment cultivé de la princesse. « Un pareil souverain, dit-il, ayant à ses côtés une compagne aussi pleinement acquise aux idées modernes, sera un bonheur pour l'Allemagne et, par conséquent, pour l'Europe tout entière. »

A mon grand regret, Mme Minghetti n'est pas encore revenue de la cure qu'elle fait en Suisse. Elle manque bien dans cette ravissante demeure, où tout la rappelle. Mais il est une heure du matin et il est temps de se retirer.

Mon appartement est d'un goût exquis : tendu de soie de Chine vert brisé, encadré de bambous et de nattes du Japon. La porte du cabinet de toilette donne accès à une autre série de chambres : je m'y engage, pour voir jusqu'où s'étend mon domaine. J'arrive ainsi à une salle énorme, si haute et si vaste, que ma bougie ne peut pas en éclairer les profondeurs, qui se perdent dans l'ombre. Où suis-je? Ce n'est pas l'ancien réfectoire du couvent, aujourd'hui transformé en salon, avec sa ravissante cretone semée de fleurs à couleurs vives sur fond crème. Tout ici est sombre. Quand mes yeux sont un peu habitués à l'obscurité, j'aperçois sur les murs des fragments de fresques, puis des autels avec des tableaux anciens, des meubles d'église, dont les dorures passées accrochent encore quelques reflets de lumière sur leurs arêtes et leurs reliefs. La faible clarté des étoiles dessine en noir les détails d'une rosace et d'une fenêtre gothiques. Je suis dans l'ancienne chapelle du couvent, qui a son histoire, ainsi que je l'ai appris le lendemain. Elle a été peinte par deux générations successives d'élèves de Giotto. En enlevant le badigeon, on a mis au jour quelques parties assez bien conservées et du plus beau style archaïque; mais comme elle a

été transformée en écurie, puis en magasin de fourrage, plus de la moitié de ces précieuses peintures ont disparu.

Dans ce merveilleux pays, on ne peut faire un pas sans rencontrer des monuments et des traces admirables de l'art des différentes époques. Mme Minghetti réunit des meubles anciens, des bois sculptés, des objets d'église de toute espèce, pour faire de sa chapelle un musée, où son mari pourrait travailler à l'aise, séparé des petitesses de la vie quotidienne par cette atmosphère des anciens jours, et ainsi transporté, par la magie de l'art, à l'époque héroïque des grandes communes italiennes.

Le lendemain matin, je trouve, pour me rafraîchir, le *Tub* anglais. Dans toutes les maisons anglaises, le domestique vient, le matin, arranger dans un coin de la chambre, sur un tapis imperméable, un grand bassin rempli d'eau. Autour sont disposés un peignoir et des serviettes turques. Puis il vous demande : *Cold or warm, sir?* Si vous dites *cold*, il laisse l'eau froide; si vous préférez *warm*, il y ajoute de l'eau chaude pour l'attiédir. Le *Tub* est une admirable institution. C'est le retour aux bains froids que les Germains prenaient dans les rivières, et où les mères plongeaient même les petits enfants. Rien n'est plus salutaire : endurcissement, propreté, rajeunissement; le sang, attiré vivement à la peau, circule plus généreusement et donne un sentiment de jeunesse et de bien-être indescriptibles.

Les Anglais aisés, hommes et femmes, prennent le bain du *Tub* complètement froid, et ils ont raison. La réaction est ainsi plus complète. Elle préserve des refroidissements, des rhumes et des rhumatismes, à condition qu'on se frictionne fortement avec une serviette très rude et qu'on fasse immédiatement quelque exercice violent : une promenade rapide ou de la gymnastique de chambre. Il faudrait faire du *Tub* un rite obligatoire du culte d'Hygée, ainsi que le sont les ablutions pour les Musulmans. Imitons en ceci, comme en bien d'autres choses, nos bons voisins d'outre-Manche, qui sont à coup sûr la race la plus vigoureuse et la moins amollie par les raffinements de la civilisation moderne. Prêchons le culte

du *Tub*. Si l'on me permet ce détail intime, j'ajouterai que je m'administre tous les matins une douche qui, en hiver, est à zéro, car elle vient d'un réservoir qui a la température extérieure, et, depuis que je le fais, je n'ai plus de lourdeurs ou de maux de tête, ou bien je les chasse. Plus l'eau est froide, plus le résultat est infaillible.

Matinée splendide. Le grand salon se termine par une logia toute en glaces, d'où l'on voit à ses pieds Bologne, avec ses tours penchées et ses nombreuses églises. Après le déjeuner, promenade au jardin, qui descend en pente rapide la colline de Mezzarata. Il est planté d'arbres verts, pins, lauriers et déodoras pleins de sève, dont les branches retombent les unes sur les autres, comme les nappes d'eau des fontaines jaillissantes, sur la place devant Saint-Pierre de Rome. Nous causons de la situation financière de l'Italie et de l'abolition du cours forcé. Minghetti félicite, et de tout cœur, le ministre des finances Magliani. Seulement, il craint que les spéculateurs en métaux précieux n'enlèvent l'or à l'Italie pour y substituer l'argent.

Cela n'est pas à redouter, lui dis-je, tant que la frappe de l'argent est suspendue. Un écu de cinq francs en argent a même valeur à Paris qu'une pièce d'or de cinq francs. Le spéculateur devrait donc acheter de l'argent avec de l'or, valeur contre valeur, et il perdrait exactement les frais de transport de Paris à Rome ou à Turin, et le retour de l'or. Ce serait différent si l'on pouvait frapper des écus avec l'argent, actuellement déprécié.

L'inconvénient dont peut souffrir l'Italie est celui qui menace l'Europe entière : c'est le *struggle for gold*. Si l'or continue à se raréfier et à partir pour l'Amérique, nos pays auront à se le disputer à coups de hausse d'escompte, ce qui produira des baisses de prix d'abord intermittentes, puis permanentes. Voici la question monétaire en deux mots : *In a nutshell*, dans une « coquille de noisette », comme disent les Anglais. On peut opérer les échanges avec peu de monnaie aussi bien, sinon mieux, qu'avec beaucoup de monnaie. L'emploi d'un seul métal comme instrument de la

circulation paraît aussi plus simple. Mais l'emploi simultané de l'or et de l'argent donne aux prix une base plus stable, — chose essentielle; — de même que les balanciers compensés, formés de verges de deux métaux, sont moins sujets à variation. En outre, et ceci est le côté pratique du problème, en proscrivant l'argent, vous diminuez de moitié environ les moyens d'achat et vous amenez ainsi, avec le temps, une grande baisse de tous les prix : ce qui accablera tous les débiteurs à long terme, les propriétaires grevés d'hypothèques, et surtout les nations, qui, toutes ensemble, ont plus de cent milliards de dettes. Vous ajoutez donc une nouvelle cause de souffrances et de mécontentement à toutes celles qui engendrent déjà partout un ferment si inquiétant de révolution et de « nihilisme ». Ceci est particulièrement grave pour l'Italie, où vos populations sont plus qu'ailleurs écrasées par la rente et par l'impôt. La situation monétaire est grave, en Europe. Voyez nos hôtels des monnaies, si actifs autrefois : ils chôment partout, sauf chez vous momentanément, grâce à votre emprunt. L'Amérique et l'Australie gardent leur or. Si la Russie en fait autant, d'où l'Europe occidentale obtiendra-t-elle de quoi entretenir l'instrument métallique de la circulation, diminué chaque année par les 250 à 300 millions de francs que l'industrie lui enlève ? L'or fait prime : il y a donc perte à en faire frapper. Si cela continue, une baisse notable des prix s'ensuivra. Vous avez lu, sans doute, les travaux de Goschen, de Giffen et de Gibbs à ce sujet : ils montrent que la baisse a déjà atteint des proportions inquiétantes. Du reste, ce qui le prouve, ce sont les faillites qu'on signale de tous côtés, non par suite de spéculations hasardeuses, mais comme conséquence de la baisse lente et continue de toutes les marchandises et de toutes les valeurs. Je n'hésite pas à dire que ceux qui préconisent le monométallisme-or sont, qu'ils le sachent ou non, les ennemis du peuple.

Minghetti est très préoccupé du résultat des élections, qui vont avoir lieu avec le droit de vote obtenu à la condition de deux années d'école primaire ou sur la réclamation

par écrit, devant notaire, de celui qui veut devenir électeur. Cela renforcera, dit-il, certainement la gauche radicale et, comme nous n'avons pas, dans la Chambre italienne, de véritable droite, de torys, tous ceux qui veulent la conservation des institutions actuelles devront s'unir, sous peine d'être emportés par le torrent républicain ou socialiste.

A propos de son livre *I partiti politici*, nous causons longuement de la crise que traverse le régime parlementaire en ce moment. Minghetti rappelle que le prince Albert disait souvent, vers la fin de sa vie : *Now the parliamentary system is on its trial*, et les faits actuels, ajoute-t-il, lui donnent bien raison. « Voyez chez nous et autour de nous, en Espagne, en Grèce, en France, en Hollande et même en Angleterre : chacun se plaint de ce que ce régime si désiré ne donne pas les résultats qu'on en attendait. L'instabilité des ministères et des ministres, les rivalités personnelles ôtent tout esprit de suite et conduisent à l'impuissance. Il n'y a guère que chez vous, en Belgique, que le système marche tout à fait correctement.

« — C'est vrai, lui dis-je ; mais cela tient à ce qu'il y a dans mon pays deux partis très distincts, très disciplinés et qui imposent chacun leur programme à tous leurs adhérents. Il s'ensuit que le ministère au pouvoir jouit d'une très grande autorité, mais on la lui reproche en criant au despotisme. Cette accusation n'est pas fondée; car c'est seulement à cette condition que le régime parlementaire peut fonctionner régulièrement. D'après moi, le véritable inconvénient de cette discipline est que cela diminue l'originalité individuelle, l'ouverture aux choses nouvelles et la largeur des vues. Tout se ramène à la lutte du libéral et du clérical, et, en fin de compte, aux moyens d'obtenir et de conserver une majorité dans les Chambres, c'est-à-dire aux procédés à mettre en œuvre pour triompher dans les élections. Ce n'est pas moi qui songerai à rabaisser l'importance de la lutte politique engagée chez nous. C'est le grand combat, qui date du moyen âge, entre le spirituel et le temporel, entre l'Empire et la Papauté. Cette lutte, loin de s'apaiser, se généralise et devient chaque jour plus ardente

dans tous les pays catholiques; et chez vous, en Italie, elle n'en est qu'à son début. Mais il est très fâcheux qu'elle absorbe absolument, en Belgique, toutes les forces vives de la nation et qu'elle empêche ainsi d'aborder pratiquement d'autres problèmes.

— « Ne vous plaignez pas, reprend Minghetti, vous êtes parmi les plus heureux. Tout en ce monde est un mélange de bien et de mal. Dans un État constitutionnel, il faut des partis. Tous les maîtres de la science politique, Burke, Tocqueville, Bluntschli, Balbo, l'ont constaté. Mais, d'un autre côté, par leur ingérence dans l'administration, les partis en faussent tous les rouages. Que ne fait pas un ministre pour conquérir un collège électoral ! Que ne peut obtenir un député qui menace de faire scission ! L'emploi des deniers publics, la distribution des places, la direction des chemins de fer, les travaux publics surtout, et même, chose plus déplorable, la justice, tout, absolument tout est soumis aux influences des hommes de parti et de l'esprit de parti. Pour avoir constaté ce fait évident, — qu'on voit, d'ailleurs, dans tous les pays constitutionnels, — on a proposé, au sein de la Chambre, de me mettre en accusation pour avoir manqué de respect à la dignité du Parlement. J'ai eu beau citer vos *Lettres d'Italie*, où vous rapportiez ce que vous aviez entendu dire d'un bout à l'autre de la Péninsule et par des personnes de toutes les opinions : j'étais un calomniateur de mon pays ; je méritais, sinon la corde, au moins un blâme solennel. Je plaidai *non guilty*, et la Chambre passa à l'ordre du jour.

« Un autre mal est celui-ci. Les difficultés et les complications du gouvernement augmentent sans cesse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il faudrait donc, pour occuper les différents ministères, des hommes spécialement capables, et en même temps, par suite de la nécessité de donner des portefeuilles aux représentants des différents groupes et des différentes régions géographiques, il est impossible de choisir ceux qui sont désignés par la spécialité de leurs études, de leurs aptitudes ou de leur carrière antérieure. La

Constitution des États-Unis, en apparence si démocratique, donne, en réalité, plus de force au pouvoir exécutif et de plus grandes chances d'avoir des ministres capables, qui gardent au moins leurs portefeuilles pendant quatre ans.

« — La conclusion de tout cela, dis-je, est que dans les États à régime parlementaire, il faut considérablement réduire les attributions du pouvoir central et surtout s'abstenir de faire de la politique étrangère. Permettez-moi, sur ce point, de vous présenter les mêmes observations que j'ai soumises à Luzzatti. Vous aussi, vous désirez que l'Italie s'occupe des affaires de l'Europe ; qu'elle prenne part aux combinaisons diplomatiques et aux alliances. Mais ne voyez-vous pas que tout cela est en opposition avec l'opinion que vous avez de la façon dont fonctionne le mécanisme constitutionnel? Comment voulez-vous que ces ministres, choisis presque au hasard, imposés par l'une ou l'autre coterie, arrivant au pouvoir sans aucune préparation, puissent tenir tête aux ministres permanents des États autocratiques? Toutes les chances sont contre eux, car ils ne connaissent pas les cartes du jeu européen. M'opposerez-vous l'exemple de l'Angleterre? Mais vous savez mieux que moi combien la situation y est différente ; car, en définitive, jusqu'à présent, le gouvernement a été, comme autrefois à Venise, aux mains d'une aristocratie éclairée, voyageuse, et admirablement préparée au maniement des affaires étrangères. Mais attendez-y l'avènement des nouvelles couches sociales! Les démocraties modernes n'ont qu'une chose à faire : imiter les États-Unis, qui ne s'occupent que de leurs affaires intérieures. C'est déjà très suffisant. Dans cette sphère, des hommes même médiocres peuvent suffire, et leurs fautes ne mettent pas l'État en péril.

« — Mais, me répond Minghetti, un grand pays ne peut pas concentrer ainsi son activité en lui-même. Le besoin d'expansion de la jeunesse, si on ne lui ouvre pas quelques grandes perspectives, s'aigrira, tournera en corruption et en mécontentement. Un membre distingué du Parlement anglais, Courtney, disait dernièrement qu'il fallait laisser les

Egyptiens « cuire dans leur jus ». J'avoue qu'un avenir semblable ne me sourit pas pour mon pays. Le ragoût pourrait sentir le brûlé.

« — Mais, repris-je, il y a pour la jeunesse italienne deux tâches admirables à remplir dans l'ordre économique, dont l'une est le complément de l'autre : cultiver et embellir les parties de la Péninsule où manquent le capital, les routes, les bonnes habitations, les parcs et les bois, et améliorer le sort du plus grand nombre. La seule raison que je conçoive de faire de la politique extérieure dans un régime démocratique, est qu'il faut occuper ou satisfaire l'armée quand celle-ci est malheureusement très nombreuse et qu'elle tient en mains le sort du pays. Gambetta me semble avoir compris que c'est de ce côté que la République peut être mise en danger, et c'est pourquoi il a toujours cherché à se concilier l'armée. Mais ceci nous mène dans un cercle vicieux bien périlleux et tout exposé à de cruelles aventures.

« — Je ne crois pas, dit Minghetti, que pour l'Italie l'ère des pronunciamientos soit arrivée, pas plus que celle des coups d'État. »

— Je reçois de plusieurs députés et sénateurs italiens des lettres où sont exprimées des appréhensions au sujet des conséquences éloignées de la nouvelle réforme électorale. Parmi ces lettres, j'en publie une avec le consentement de celui qui l'a écrite, le docteur Pantaleoni, *Senatore del Regno*. J'ai déjà eu l'occasion de parler précédemment de ce médecin éminent, penseur profond et savant érudit, causeur charmant et ami dévoué. Depuis lors, il a publié la première partie d'une histoire de la Rome antique, où les origines et les premiers siècles de ses annales apparaissent sous un aspect nouveau. Cette œuvre importante est le résultat de toute une vie de travaux, de recherches et de méditations. Voici la lettre du sénateur Pantaleoni : elle ne se borne pas à ce qui touche à l'Italie ; elle traite d'une main hardie, armée d'un bistouri impitoyable, le grand problème de la démocratie moderne :

« Je viens de lire votre article sur le régime parlemen-

taire dans la *Revue des Deux Mondes*. Vous y faites des remarques très fondées, mais certains de vos aperçus ont failli me mettre la plume à la main pour vous répondre dans l'*Antologia*. A défaut d'article, j'ai adressé, dans notre Sénat, une interpellation à M. Depretis, notre président du conseil, pour montrer que le régime parlementaire avec le suffrage universel ou avec le scrutin trop largement ouvert aux masses, est la perte de la liberté, de l'ordre, de la vraie civilisation.

« Oui, la société moderne marche vers des institutions démocratiques, dans ce sens que tout privilège de classe est devenu impossible; que le gouvernement doit avoir pour premier devoir de veiller au bien-être de tous et surtout des plus pauvres; que le chemin est ouvert à tous ceux qui sont capables d'avancer et de monter. Vous avez parfaitement montré les forces irrésistibles qui poussent les sociétés modernes dans le sens de l'égalité. Mais il y a d'autres faits non moins généraux, non moins puissants, qui entraîneront l'ordre social dans une direction au bout de laquelle j'aperçois, non pas la domination des masses, mais la sélection dans le sens profond du mot, c'est-à-dire le triomphe de l'aristocratie véritable, comprise comme l'entendaient les Grecs : je veux dire la prééminence des « meilleurs ».

« Jamais nous n'avons eu plus besoin que maintenant d'hommes éminents pour gouverner les États, au milieu des dangers de toute sorte qui les assiègent. Vous avez décrit les difficultés qui résultent de l'innombrable multiplicité des attributions de nos gouvernements centralisés. Mais ce n'est là qu'un côté. Il faut ajouter les complications incessantes qui résultent des relations des grands pays entre eux, par suite de ces communications fréquentes et faciles qui préparent peut-être l'unité de l'espèce dans l'avenir, mais qui, en attendant, peuvent devenir des occasions de conflit. Tout est en mouvement et en transformation. La science renverse ou renouvelle tout l'édifice de vérités bâti par les siècles passés; le libre examen met tout en doute. Chacun veut des changements, des améliorations, en un mot, le progrès. L'idée que l'on



puisse s'arrêter soulève des protestations et des colères. Il est donc très évident que, pour diriger les affaires publiques à notre époque, il faut bien plus de connaissances et de supériorité qu'autrefois. Il ne suffit pas à l'homme d'État d'apercevoir clairement le chemin à suivre sur cet océan agité et parsemé de tant d'écueils. Il lui faut encore assez de volonté, d'autorité et d'habileté pour imposer sa manière de voir à ses amis et au Parlement, toujours prêt à se dérober et à le renverser. Connaissez-vous beaucoup d'hommes en qui se trouve l'étoffe d'un grand ou même seulement d'un bon ministre? Et la démocratie se figure qu'en appliquant son niveau égalitaire, elle fera surgir des gouvernants capables des rangs du peuple ou des hasards du scrutin. Quelle erreur! C'est à peine si l'élite et la fine fleur de l'humanité, triée sur le volet, sera en mesure de nous faire éviter les fautes et les catastrophes.

« Oui, tout doit être refait en vue du plus grand nombre, mais par le plus petit nombre. Parlez-moi de cette dangereuse sottise, le suffrage universel!

« Comment est-il possible que des gens éclairés et qui se croient sensés veuillent remettre la direction de cette machine si délicate et si prodigieusement compliquée, le gouvernement d'un État moderne, aux décisions de la foule, c'est-à-dire aux égarements de l'ignorance et de l'imprévoyance? A choisir entre deux absurdités, j'aime encore mieux l'infaillibilité du pape que celle du peuple. Les partisans du nouveau dogme n'invoquent pas la raison : ils croient au surnaturel; mais les partisans de la souveraineté des masses ne peuvent invoquer le mystère. Ils affirment un non-sens visible, palpable. En ce moment, est-ce que le peuple, dont la moitié ne sait ni lire ni écrire, et dont certes plus des trois quarts ne lisent pas, est capable d'émettre un jugement réfléchi sur les graves problèmes que doit trancher la législation?

« Les deux grands moteurs du progrès humain sont l'accumulation des capitaux et l'accumulation de la science. Comment est-il possible que les partisans du progrès veuillent remettre la direction de notre civilisation à ceux qui n'ont ni

capitaux, ni science? A la rigueur, une masse d'individus ayant chacun un petit avoir peuvent, en s'associant, constituer un gros capital. Mais réunissez des millions d'électeurs bornés, ignorants, superstitieux : vous n'en ferez jamais sortir l'équivalent d'un seul esprit d'élite.

« Notre siècle, qui prétend pratiquer le culte de la science, livre partout le pouvoir aux classes qui sont aux antipodes de la science et de la connaissance. Quelle étrange contradiction !

« Supposez, s'adressant aux masses, d'un côté, un vrai savant, un homme supérieur, appréciant tout ce que renferment de difficultés les questions politiques et sociales actuelles et les exposant clairement, et, de l'autre côté, un orateur de bas étage, ignorant le premier mot de ces questions, mais flattant les instincts et les appétits de la foule : lequel des deux sera écouté et élu?... Ainsi, à mesure que gouverner devient un art plus difficile, vous confiez le gouvernement à des gens de plus en plus médiocres et incapables. N'est-ce pas préparer la décadence de vos propres mains ?

« Quand je vois nos hommes d'État se faire les apôtres du suffrage universel et jeter les trésors de civilisation accumulés par de longs siècles de travaux, dus à l'élite de notre espèce, en pâture à ce troupeau de bipèdes encore plongés dans les ténèbres des époques de la pierre brute du miocène, et certainement hors d'état de discerner même ce qui est leur véritable intérêt, je m'étonne de ces abîmes d'aveuglement de la part d'esprits très distingués sous certains rapports. Je l'explique par l'influence d'une épidémie particulière à notre temps, le *morbus democraticus*.

« Comment sortir de cette voie funeste, qui nous conduit aux catastrophes et à l'abêtissement ? Oui, la démocratie s'impose. Je l'admets. Mais le gouvernement des démocraties doit être confié à l'aristocratie intellectuelle. On a dit avec raison, en France : « Tout pour le peuple, rien par le peuple. » Cicéron a dit de même : « *Tenuit igitur hoc... ut in populo libero pauca per populum, pleraque senatus auctoritate... gererentur.* »

« Concluons. Je ne vois qu'un moyen de sauver les démocraties modernes, c'est d'attribuer un pouvoir prédominant à un Sénat qui renfermerait les hommes représentatifs des grandes forces sociales : l'agriculture, l'industrie, le commerce, la science surtout en toutes ses formes. Le progrès résulte, ai-je dit, de l'accumulation du capital et des connaissances. A eux seuls doit revenir la direction suprême. C'est le Sénat romain qui a procuré à la République italique trois siècles et demi d'une grandeur incomparable. C'est à son Sénat que Venise a dû sa richesse, sa grandeur et même sa longue existence, parmi tant d'ennemis dont elle était entourée. C'est l'aristocratie anglaise qui a conduit l'Angleterre à cette apogée de prospérité et de puissance, dont elle est menacée aujourd'hui de déchoir. Bien entendu, au-dessous du Sénat, renfermant toutes les supériorités et toutes les spécialités, il faut une Chambre, représentant le peuple et faisant entendre aux gouvernants les hurlements de la bête, c'est-à-dire l'expression des besoins des classes inférieures. Il ne faut, d'ailleurs, aucun privilège de caste ou de personne. Le Sénat doit être libéralement ouvert aux plus dignes d'y siéger. Vous voyez que j'applique au gouvernement de la société le principe de la sélection, d'où est sorti le progrès des espèces.

« Le suffrage universel et le règne du nombre mènent fatalement à une situation où la société demandera son salut au césarisme et à l'armée. La raison est le vrai souverain. Je veux qu'elle soit concentrée dans le Sénat et que celui-ci ait en tout le dernier mot à dire. Si ce n'est pas la raison qui gouverne, ce sera la force, seul remède à la démence et à la folie furieuse. Je vois poindre partout, à l'horizon, un très grand sabre dont l'ombre est déjà sur nous.

« Le régime parlementaire, basé sur l'opposition de deux partis, se tenant en échec et se succédant au pouvoir, comme vous l'avez en Belgique, est un rêve des anglomanes, emprunté aux circonstances particulières où s'est trouvée l'Angleterre. C'est un expédient transitoire; ce n'est pas une solution. Permettez-moi de vous dire que quand j'ai trouvé

votre théorie à ce sujet dans votre article, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Je me suis toujours moqué de cette doctrine, même quand elle était prêchée par cet homme supérieur, par cet ami incomparable, Cesare Balbo. Elle est fausse en histoire, erronée en science, immorale en pratique et, en tout cas, impossible de nos jours. Ce n'est pas dans une période de libre examen et de transformation universelle, quand les questions ont tant d'aspects différents, que vous pouvez espérer embrigader les opinions dans deux armées strictement disciplinées et se combattant toujours sans s'anéantir jamais, comme les Romains et les Carthaginois au théâtre.

« Pardonnez-moi, cher ami, si, par des mots trop vifs, j'ai blessé vos convictions. J'ai laissé parler mon cœur, ému par les douleurs et les appréhensions de mon patriotisme. Je crains que le fanatisme de quelques sectaires et la faiblesse d'hommes éclairés et dévoués à leur pays, mais qui n'ont pas eu le courage de résister, ne préparent à l'Italie des jours d'épreuve où il faudra souhaiter, à ceux qui nous gouverneront alors, beaucoup de sagesse, de prudence et de fermeté. »

Voici le résumé de ce que j'ai répondu au savant sénateur italien : « La maxime que vous faites remonter à Cicéron : *Tout pour le peuple, rien par le peuple*, serait excellente si, en pratique, elle ne se traduisait point trop souvent par celle-ci : *Rien par le peuple, rien pour le peuple.* Les classes sans droits ont toujours été des classes sacrifiées. Aujourd'hui, le sentiment du devoir social que le christianisme impose pousse les classes aisées à s'occuper de l'instruction et du bien-être des masses ; mais il n'en est pas moins certain que chacun défend mieux ses intérêts que nul autre. C'est là, vous ne l'ignorez pas, le principe fondamental de l'économie politique orthodoxe. Il s'ensuit que le suffrage universel est désirable dès que les électeurs ont assez de lumière pour discerner leur véritable intérêt et celui du pays. La Suisse, les États-Unis et la Norvège, pays de démocratie absolue, sont, j'estime, ceux où le peuple est le

plus heureux. Certes, le régime parlementaire, tel qu'il est pratiqué maintenant, est absolument incapable de s'acquitter convenablement des innombrables tâches qu'on lui impose. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans l'article que vous avez soumis, cher et illustre docteur, à votre scalpel si affilé et si brillant. Sur ce point, nous sommes d'accord. Je réclame aussi un Sénat comme vous l'entendez. Voyez mon livre : *Études sur les formes de gouvernement*. Mais ce mouvement démocratique, que vous considérez comme une cause de décadence, me paraît être, au contraire, le but et le couronnement de tout progrès. Seulement, il faut accepter les conséquences qui en résultent et adopter des institutions politiques en rapport avec l'égalité des conditions; c'est-à-dire qu'il faut imiter la Suisse et les États-Unis : s'abstenir de toute grande politique, décentraliser, fortifier la commune, faire de l'État une réunion des *Townships* autonomes, comme dans la fédération américaine et helvétique ; en un mot, réduire les attributions du ministère central à tel point que, pour y faire face, il ne faille plus de grands ministres, mais simplement des citoyens ordinaires, doués de bon sens. Garantissez, en outre, aux ministres une certaine durée, toujours comme aux États-Unis, et la plupart de vos objections, actuellement très fondées, n'auront plus d'objet. Le suffrage universel, le parlementarisme, la centralisation et la grande politique conduisent au gâchis, sinon aux catastrophes; c'est vrai. Mais une démocratie rurale, ne visant qu'à bien administrer ses affaires communales, sans rechercher ni alliances, ni conquêtes, ni colonies, est encore, semble-t-il, le moins mauvais des gouvernements. »

J'admire comme en Italie toutes les questions qui se rapportent aux formes de gouvernement sont étudiées, discutées, approfondies avec une complète indépendance d'esprit et une grande originalité de vues. Ainsi, outre le livre de Minghetti, *I partiti politici*, j'ai emporté avec moi un livre du professeur Starbaro, l'*Ideale della Democrazia*, et les discours du marquis Alfieri, qui m'ont fait beaucoup réfléchir. J'y reviendrai.



VI

Bologne, villa Mezzarato.

Après un déjeuner exquis, où je reconnais l'art du cuisinier dont j'avais apprécié les talents à Rome, nous descendons de la colline de Mezzarata, pour visiter à Bologne le nouveau musée ombrien, qui s'agrandit chaque jour. J'espérais retrouver le député Ferdinando Berti, qui m'avait servi de guide ici dans ma visite aux écoles; mais il était absent et il est mort depuis. C'était un ami dévoué des travailleurs et de leurs associations. Un ouvrier maçon, Enrico Zironi, que j'avais rencontré dans une réunion d'une société coopérative, a bien voulu m'envoyer une biographie très touchante de Berti qu'il a écrite et qui a été publiée aux frais des associations ouvrières. J'y vois qu'aux funérailles de cet homme de bien soixante de ces sociétés étaient représentées. Un souvenir, adressé à la mémoire du défunt, est signé par six membres de ces associations, dont trois femmes, Elisa Avati, Rita Federici et Pia Tibaldi. Cette touchante reconnaissance fait honneur aux ouvriers italiens. Ailleurs, les services rendus sont trop souvent méconnus. Dans une ville où l'on publie un journal spécial pour les femmes, *La Donna*, il n'est pas étonnant que les ouvrières prennent leur part dans les manifestations du sentiment public.

J'apprends que Bologne veut aussi avoir son école des sciences politiques, à l'imitation de celle que le marquis Alfieri a fondée à Florence. Elle formera le complément des études universitaires. On y enseignera la science politique, celle des finances, de l'administration, de la comptabilité publique, la sociologie, l'ethnographie, le droit public, ecclésiastique et commercial, la législation économique, l'histoire des traités et de la diplomatie, etc. Le professeur Mantovani

Orsetti est nommé directeur. Mon ami A. Zorli, un des jeunes économistes les plus distingués de ce pays, m'écrit qu'il occupera l'une de ces chaires.

Bientôt l'Italie aura quatre de ces institutions, alors que la France n'en a qu'une, — très brillante, il est vrai, — celle que dirige M. Boutmy, et chez nous, en Belgique : *Nihil*. On a préféré dépenser cinquante millions de francs pour un palais de justice.

Dans un discours à vues très élevées sur la fonction sociale de l'art : *La Fuuzione siciale dell' arte*, M. A. Zorli montre bien le rôle important de l'art à Athènes. Dans les *Grenouilles*, Aristophane dit que les Athéniens vivent de trois olives, d'une gousse d'ail et d'une tête de sardine — mais pour les Tragédies d'Euripide ils dépensent plus que pour les guerres contre les Perses. Le roi Attala offre au peintre Picias 270,000 drachmes pour un tableau représentant Ulysse évoquant les ombres. Platon rapporte que les fêtes à Athènes coûtaient plus que la flotte.

Nous passons devant une école de filles. — « N'est-il pas étrange, dis-je à Minghetti, que la loi sur l'instruction primaire, qui est la même en Italie et en Belgique, provoque chez nous, de la part du clergé, une condamnation absolue, des protestations indignées, des anathèmes sans merci, jusqu'au refus des sacrements, tandis qu'elle est appliquée chez vous sans nulle difficulté, souvent même par des prêtres et des religieuses?

— « Le mot de Pascal sera toujours vrai, répond Minghetti : Vérité au delà, erreur en deçà des Pyrénées. Voyez quelle différence aussi dans la façon dont s'est accomplie récemment l'incamération des biens de certaines communautés religieuses en France et en Italie. En France, il y a eu des drames, des scènes épiques, d'autres tragi-comiques, mais les passions étaient véritablement très excitées. Le clergé était profondément remué. Beaucoup de ces fidèles, qui se rangeaient autour des religieux expulsés, étaient prêts à marcher au martyre. Rappelez-vous que dans le Midi il a fallu, en plusieurs endroits, faire un véritable siège. Ailleurs, on

a dû affamer la pieuse garnison. L'émotion provoquée en France par cette résistance n'est pas encore calmée. Chez nous, à Rome même, dans la capitale de la catholicité, rien de pareil. Voici comment cela s'est passé, quand l'État a pris possession des couvents et des biens que la loi lui attribuait. Le représentant de l'autorité se présentait devant la porte du couvent. Il la trouvait fermée. Il frappait. Une voix de l'intérieur répondait : — Qui est là?

— Le délégué du gouvernement, qui vient prendre possession de vos biens.

— Il m'est interdit de vous ouvrir.

— *Benè;* mais à moi il est commandé d'entrer.

— Êtes-vous décidé à employer la force?

— Certainement; car je viens ici au nom de la loi.

— Êtes-vous prêt à déclarer dans un procès-verbal que vous êtes autorisé et décidé à entrer de force?

— Parfaitement, puisque c'est la vérité.

Alors, la porte s'ouvrait. Le commissaire civil entrait. Il était reçu avec tous les égards dus à sa qualité. Il était introduit dans la salle de réception. On rédigeait le procès-verbal de commun accord et en prenant ensemble des rafraîchissements. La scène se passait sans nulle aigreur et avec le décorum qui convient à des gens bien élevés et de goût, qui détestent les gros mots et les violences inutiles.

— « J'ai toujours admiré, dis-je, le tact parfait du clergé italien. Il ignore absolument ce qu'est le fanatisme. Ne peut-on pas en conclure que la foi est peu ardente et l'indifférence en matière de religion, comme disait Lamennais, très grande? C'est évidemment une grande facilité pour régler les questions politico-religieuses. Mais si je considère la trempe des caractères, est-ce une véritable supériorité? Sans doute, vous pouvez vous féliciter de rencontrer de la tiédeur chez ceux que vous devez combattre, mais n'admirez-vous pas le sens profond de ce mot de l'Écriture : « Je vomirai ceux qui ne sont ni chauds ni froids! » On m'affirme que dans vos séminaires on insuffle maintenant plus d'ardeur dans l'âme des jeunes lévites. On leur met « du feu au

ventre ». Pourvu que ce soit un feu de charité et qu'il ne serve pas un jour à flamber les hérétiques et les incrédules !

Le musée ombrien est devenu l'une des collections les plus curieuses de l'Italie. Il le doit à des rues nouvelles qui ont été faites dans un quartier où existait un cimetière de ce peuple inconnu, antérieur aux Étrusques, auquel on a donné ici le nom d'ombrien. On a reconstitué plusieurs tombeaux avec une scrupuleuse exactitude. Ce sont des fosses peu profondes, entourées de murs en moellons. Des dalles les recouvrent. On y trouve des armes de bronze, des bijoux d'or et des vases à dessins archaïques beaucoup plus anciens que les vases dits étrusques. L'une des trouvailles les plus curieuses est celle d'une immense olla contenant plus de 9,000 objets de bronze brisés ou détériorés, haches, mors, pointes de javelots, fibules, couteaux, faucilles, etc. Le tout pèse 1,433 kilogrammes. Le directeur, qui nous accompagne, M. L. Frati, a écrit une dissertation pour prouver que tous ces objets étaient destinés à servir de monnaie, à une époque où le moyen d'échange était encore l'*æs rude*. Au Ponte de la Badia, près de Vulci, et à Narni, on avait déjà trouvé des trésors de bronze semblables, et De Rossi les a considérés aussi comme de l'*æs rude*. A l'université ancienne, qui est à côté du musée municipal, je vais saluer la chaire où la belle Anna Manzolini donnait ses leçons au XVIIe siècle. Au plafond, on me montre les crochets où était fixé le rideau que l'on faisait descendre devant la chaire, quand elle était occupée par Anna, afin de dérober sa merveilleuse beauté aux regards des étudiants, qui, perdus dans la contemplation de ses charmes, auraient eu par trop de distractions. Minghetti prétend que c'est une légende empruntée à l'histoire de la belle Hypatie d'Alexandrie, qui faisait ses leçons de philosophie la tête cachée sous un voile. Dans la revue *Rousskaia Mysl* (la Pensée russe), Mlle Nikitenlko a fait un article très intéressant sur les femmes professeurs à l'université de Bologne. Elle y cite, outre Novella d'Andrea et Dorothea Bacchi, toutes deux du XVIe siècle, deux contemporaines de la savante philologue Laura Bassi (XVIIIe et

XIXe siècles) : d'abord Gaetana Agnesi, « ce phénomène plus étrange que la cathédrale de Milan », qui, à l'âge de neuf ans, défend en latin le droit de son sexe à l'éducation supérieure; et Anna Morandi, qui étudie à fond l'anatomie et les sciences naturelles, pour aider son mari. Ce fait rappelle l'admirable et touchant récit de Diderot, intitulé : *Ceci n'est pas un conte.*

Les murs de la grande salle de cérémonie et ceux des corridors sont couverts des noms, avec armoiries, de tous ceux qui ont conquis le titre, si envié jadis, de docteur de l'université de Bologne. J'y vois ceux d'un assez grand nombre de Flamands. Seulement, il faut remarquer que la renommée de la Flandre était si grande jusqu'au XVIe siècle, que les autres provinces belges étaient, à l'étranger, comprises sous cette désignation, de même qu'on a dit « Hollande » pour les Pays-Bas. Tout Belge était un *Fiamingho.*

La salle où se donnait autrefois le cours d'anatomie a des lambris de chêne et un plafond admirables; le tableau derrière la chaire est soutenu par deux figures anatomiques, sculptées en bois, d'un effet saisissant. Tout autour, se trouvent les bustes des principaux anatomistes. L'art a créé à la science un théâtre digne d'elle. Noble association : L'art embellissant tout. *Non de solo pane vivit homo.*

Ce que je ne puis assez recommander à ceux qui président à la reconstruction de nos universités, c'est d'y placer des bustes ou des plaques de marbre rappelant les professeurs éminents, comme on le fait en Italie. Chez nous, on relègue les statues et les monuments dans les cimetières, où l'on ne va guère. C'est au milieu des vivants qu'il faut les mettre, afin de leur servir d'exemple.

En passant devant la cathédrale, dont la façade en briques crues n'a pas reçu ses revêtements de marbre, je demande à Minghetti d'où vient que tant de monuments sont restés ainsi inachevés à partir du XVIe siècle.

— « C'est, me répond-il, l'effet des guerres et des invasions étrangères. Au moyen âge, communes autonomes et petits princes se battaient; mais cela ne ruinait pas le pays, dont la prospérité était merveilleuse.

— « En Angleterre, en Belgique, en France, repris-je, ces derniers siècles du moyen âge ont aussi apporté beaucoup de bien-être, comme le prouve l'accroissement de la population. Voici dans mon carnet quelques chiffres bien curieux que j'ai empruntés à une communication faite à notre Académie par mon savant collègue M. Alphonse Wauters. Le canton de Glabbeek comptait, en 1374, 10,368 habitants. En 1492, il n'y en avait plus que 4,584, et, en 1526, 4,830. C'est après 1830 seulement que la population est redevenue aussi dense qu'au moyen âge. Autre fait : A Landen, en 1374, il y avait 315 ménages; en 1496, il en restait 23, et, en 1856, il n'y en avait encore que 233. Quel argument en faveur des autonomies locales ! La centralisation et les grandes guerres qui commencent avec l'ère moderne ont été d'effroyables fléaux : ruine, dépopulation, misères sans nombre, et en Espagne, et en France, et en Allemagne, et dans les Pays-Bas. Ce côté si instructif de l'histoire économique n'a jamais été clairement exposé.

Tandis que nous remontons à Mezzarata, Minghetti me parle de la Sicile, qu'il connaît bien, parce qu'il y va chaque année visiter le domaine de son beau-fils, le prince Camporeale. — « Les Siciliens, me dit-il, se plaignent toujours beaucoup, surtout des Napolitains. Mais, en somme, le pays devient prospère. Malgré les ardeurs du sang méridional, il n'y a point de foyers de républicanisme ou de socialisme, comme il y en a tant dans les Romagnes et dans le nord de la Péninsule. Seulement, la *mafia* existe toujours et elle s'applique maintenant aux élections. En voici un cas qui ne manque pas de couleur locale : Mon beau-fils Camporeale était candidat; il n'est pas élu, faute de quelques voix. Son agent remarque que dans un village, il y a autant de bulletins pour son adversaire qu'il y a d'électeurs. On s'informe. Les partisans de Camporeale racontent que le syndic a réuni chez lui tous les électeurs et leur a dit : « Nous sommes tous d'accord. Nous votons pour X. » et qu'il a mis dans l'urne autant de bulletins qu'il y a d'électeurs. Quand on veut constater le fait dans l'enquête, tous les informants rétractent devant notaire

ce qu'ils avaient affirmé. « Pourquoi n'avez-vous pas osé maintenir votre première déposition ? leur demande-t-on. — Voici : Le syndic nous a fait savoir que si nous ne rétractions pas ce que nous avions dit, nous ne verrions pas la Noël. On était en octobre : nous n'aurions eu qu'à faire notre testament. C'était dur : chacun tient à la vie. » Voilà un exemple de la *mafia* électorale. Le système belge de votation serait un remède à tenter pour y mettre fin.

Nous touchons à la question du divorce, qui est posée aussi en Italie. — « Je n'ai pas de parti pris, dit Minghetti. Suivant moi, ce qu'il faudrait élucider par une comparaison scientifique des faits, c'est ceci : Le divorce ébranle-t-il, oui ou non, la famille? Si oui, je n'en veux à aucun prix. — « Comparez, lui dis-je, les pays protestants où le divorce est en vigueur, et les pays catholiques où il n'existe pas. Dans lesquels le sentiment de la famille est-il le plus fort et ses devoirs le mieux respectés? En Belgique, le divorce, établi par le Code civil français, a été maintenu, et il donne lieu à si peu d'abus que le clergé, qui a entrepris une campagne en règle contre le mariage civil, n'a pas attaqué les dispositions du code qui autorisent le divorce. — « N'oublions jamais, répond Minghetti, que les mêmes lois peuvent produire des effets très différents en pays protestant et en pays catholique, différents aussi en Belgique et en Italie. Les faits sociaux sont extrêmement complexes. C'est surtout en ce qui touche les mœurs qu'il est difficile de conclure d'un peuple à un autre.

— Avant le dîner, nous nous asseyons au jardin. Le soleil couchant teint en rouge vif les monuments de briques sombres de Bologne. L'aspect est fantastique. Au dîner, nous avons, parmi les convives, M. Ernesto Masi, qui a publié plusieurs études très intéressantes sur les partisans de la Réforme en Italie, au XVIe siècle, et sur la société italienne à la fin du siècle dernier. On parle de l'organisation des universités italiennes. Minghetti dit qu'on veut y introduire des changements qu'il ne peut entièrement approuver. Depuis lors, j'ai eu connaissance du projet ministériel qu'on discute à la Chambre italienne au moment où j'écris ces lignes. Cette loi nouvelle

m'a frappé, parce que j'y ai retrouvé les idées qui ont été adoptées par les conseils académiques des universités de l'État en Belgique, en même temps que celle du *Staats examen* que M. Frère-Orban préconise depuis bien longtemps. Pour me rendre compte du projet préparé par le ministre Baccelli, je parcours l'important rapport du député Borio, qui, suivant le louable usage du Parlement italien, a rédigé toute une monographie sur la matière. Il y donne de nombreux et intéressants détails sur l'histoire des universités italiennes et étrangères, sur leurs institutions et sur les résultats de leur développement scientifique.

Le savant rapporteur recherche d'abord les origines de l'enseignement supérieur en Italie, lorsque des maîtres privés enseignaient en même temps dans les cloîtres et dans les écoles ecclésiastiques annexées aux évêchés, la grammaire, la philosophie, la poésie et la didactique. A partir du xe et du xie siècle où florissaient Pietro Damiani, Anselmo, Lanfranco Papia et Burgondio, il suit graduellement le progrès des écoles italiennes jusqu'à la création des universités.

Il retrace leurs premières épreuves; il analyse leurs constitutions et leurs privilèges, en faisant remarquer le rapide développement qui accompagne la renaissance des études et, enfin, il décrit leur décadence graduelle, jusqu'à nos jours, et en indique les causes.

De l'ensemble des conclusions que lui fournit la critique historique, il déduit la nécessité de restituer aux établissements d'instruction supérieure leur ancienne autonomie, et il reconnaît que le projet ministériel a eu surtout ce résultat en vue.

Les trois points principaux de la réforme universitaire proposée sont les suivants :

1° Complète autonomie de chaque université;

2° Liberté absolue de l'enseignement et des études;

3° Décentralisation et entière indépendance de chaque faculté.

Pour réaliser le premier de ces points, le projet accorde

la personnalité juridique aux instituts d'instruction supérieure, et leur autonomie didactique, administrative et disciplinaire, sous la surveillance de l'État.

Tous les biens, meubles et immeubles, le matériel scientifique, les bibliothèques, les musées, etc., que chaque université possède actuellement, deviendraient sa propriété exclusive, comme cela existe en Angleterre, à Oxford et à Cambridge, pour chaque collège universitaire.

Chaque université recevra une dotation fixe du trésor de l'État, et ce subside pourra s'augmenter des dons des communes et des particuliers, et de la taxe d'inscription des élèves pour chaque cours en particulier. Les examens spéciaux de fin d'année sont supprimés. Le doctorat sera exclusivement réservé pour ceux qui aspirent à l'enseignement supérieur. Au lieu des anciens examens spéciaux, on établira un seul « èxamen d'État » pour tous ceux qui se destinent à la carrière de la magistrature ou aux professions d'avocat, de médecin, d'ingénieur et de pharmacien.

La décentralisation des universités et leur indépendance seront garanties par la création, pour chacune d'elles, d'un conseil administratif composé des doyens des facultés et présidé par le recteur. En outre, le rectorat sera conféré par le suffrage des professeurs de chaque université ou institut.

Le conseil administratif sera chargé de la gestion financière et économique des universités ; c'est pourquoi la commission parlementaire a proposé d'adjoindre à ce conseil deux représentants de la province et de la commune où se trouve une université qui possède toutes les facultés.

Dans chaque université, les professeurs, tant ordinaires qu'extraordinaires, seront nommés par leurs propres collègues et seront inamovibles.

La plupart de ces réformes me paraissent excellentes, sauf celle qui concerne la nomination des professeurs.

Le système actuellement en vigueur, qui fait désigner le candidat au choix du ministre par une commission de spécialistes, me paraît très supérieur. Je fais au choix abandonné complètement aux facultés, trois reproches : première-

ment, danger de népotisme en faveur des fils et parents des professeurs : la casse pour le séné ; — deuxièmement, la faculté où domine un certain esprit, une certaine école, peut refuser de s'ouvrir aux idées nouvelles ou différentes des siennes ; — troisièmement, — et ceci est le défaut le plus grave, — dans la faculté où une chaire est vacante, le spécialiste qui pourrait le mieux juger les candidats est précisément celui qui manque et qu'il faut remplacer. Exemple : Il s'agit de nommer un professeur d'économie politique : qui fera le meilleur choix, ou la faculté au sein de laquelle il ne reste plus d'économistes, ou une commission spéciale composée des trois ou cinq économistes les plus capables du pays? La supériorité du système italien actuel est indiscutable.

Je note dans la *Rivista italiana*, de Palerme, un article très bien fait sur la réforme universitaire, par le comte A. di Monale.

En prenant le café, je remarque dans le salon de Mme Minghetti un coffre de mariage du XVIe siècle. Ces coffres étaient d'un usage général au moyen âge, et je les ai retrouvés, mais très simples, parmi les Slaves du Danube. La fiancée l'emporte avec elle et y met les vêtements, les étoffes, le linge qu'elle reçoit ou qu'elle se fait pour elle-même. Ceux qu'on voit en Italie sont presque aussi grands que des sarcophages romains, dont ils ont à peu près la forme. Leur ornementation et leurs moulures sont extrêmement variées. J'en ai vu des exemplaires admirables chez le marquis de Bath, dans sa résidence royale de Longleat; il y en avait plusieurs qui venaient de Venise. Ils étaient tout couverts de peintures représentant des sujets de l'histoire sainte. Les moulures étaient polychromées, façon mosaïque. Le coffre chez Minghetti est en noyer, avec très peu d'ornements et de sculptures, mais d'une sobriété, d'une finesse, d'un goût absolument adorables. Je me rappelle en avoir vu deux dans le même genre au Bargello, à Florence, et un chez notre ministre à Rome, M. Van Loo. M. Terme, à Liége, possède un petit clavecin du même style, mais qui paraît de la Renaissance française. Les moulures sont d'une distinction

supérieure à tout ce qu'ont fait les Romains. C'est aussi beau que l'art grec de la meilleure époque.

Ce que les artistes de l'Attique ont si admirablement compris, c'est l'effet que produit l'ornement quand il se détache sur des parties nues, comme, par exemple, la frise et les métopes du Parthénon, couronnant un mur de marbre blanc tout uni. Dans l'art comme dans la littérature il y a «le style attique», c'est-à-dire la finesse, la sobriété, la simplicité. Ce sentiment a complètement manqué à nos sculpteurs de la Renaissance flamande et, en général, il fait encore défaut à nos architectes aujourd'hui. Ils obtiennent sans doute un certain effet, parfois très réel, par l'abondance et l'opulence de l'ornementation, comme dans les temples hindous. Mais la suprême distinction de l'Atticisme, ils ne l'ont jamais goûtée. Certains architectes français y arrivent, comme chez nous, l'architecte Guimard, au siècle dernier. Nos musées devraient à tout prix se procurer quelques-uns de ces coffres de mariage de la bonne époque.

Minghetti me parle de la caisse d'épargne de Bologne, qui a commencé avec rien, mais dont les directeurs inspiraient une confiance absolue. Ils ont fait et font encore toute la besogne de la direction gratuitement. Cela se voit souvent en Italie. Les bénéfices de la caisse sont employés à des œuvres d'utilité publique. Ainsi, deux millions sont mis, sans intérêt, à la disposition du crédit agricole; un million a été employé récemment à doter une caisse de retraite pour les ouvriers. C'est l'idée de Bismarck, mais réalisée sans l'intervention de l'État. Le progrès de l'épargne en Italie est vraiment extraordinaire. En 1825, il y avait dans la Péninsule 25 caisses d'épargne, et le capital déposé s'élevait à 2,691,182 francs. En 1881, il y en avait 355, et le total des dépôts montait à 714 millions. Les caisses d'épargne postales sont créées en 1875. En 1876, on compte 1,989 bureaux ouverts, et le capital déposé est de 2,443,000 francs. En 1881, le nombre des bureaux de poste-caisses d'épargne est de 3,406, et le capital s'élève à 65,059,000 francs. Le total des dépôts à titre d'épargne dans les diverses institutions

était en 1881 de 973 millions, dont 376 millions pour la Lombardie seule. Un milliard dans la tire-lire des petites gens et des ouvriers, c'est un joli denier pour une nation que l'impôt rançonne cruellement. L'esprit de prévoyance doit être très développé en « ce pays des lazarones » !

Je reste seul avec Minghetti jusque vers onze heures. Le train pour Milan ne part qu'à minuit. Il m'entretient de l'ancienne littérature italienne, qu'il connaît si bien et qu'il aime tant. Il sait son Dante tout entier par cœur. — « Ce qui prouve, dit-il, le développement précoce de la littérature italienne, c'est que notre langue a été la première qui se soit définitivement formée. Voyez combien le français du XV[e] et du XVI[e] siècle diffère de celui d'aujourd'hui. L'italien du XVI[e] siècle est encore celui que nous parlons maintenant. Et il se met à me lire des passages d'un volume des œuvres inédites de Guicciardini : *Ricordi politici e civili*. En voici deux passages extrêmement curieux. J'en reproduis en note le texte original, pour faire apprécier la beauté de cette langue tout empreinte d'une latinité antique.

XXVIII

« Je ne sais personne à qui déplaisent plus qu'à moi l'ambition, l'avarice et la mollesse des prêtres ; d'abord parce que chacun de ces vices est odieux, ensuite parce que tous ensemble conviennent peu à qui fait profession de vie soumise à Dieu, et encore parce que ce sont des vices si opposés, qu'ils ne peuvent se rencontrer réunis que dans une personne très étrange. Néanmoins, les relations que j'ai eues avec plusieurs pontifes m'ont obligé à m'attacher à leur grandeur, à cause de ma position. Sans cette considération, j'aurais aimé Martin Luther autant que moi-même, non pour m'affranchir des lois et des obligations de la religion chrétienne telle qu'elle est comprise communément, mais pour voir réduire cette troupe de scélérats dans des bornes convenables, c'est-à-dire pour qu'ils soient ou sans vices, ou sans autorité [1]. »

[1] Io non so a chi dispiaccia più che a me la ambizione, la avarizia e la mollizie dei preti : si perchè ognuno di questi vizii in sè è odioso, si

CCXXXVI

« Je voudrais voir trois choses avant de mourir ; mais je doute, dussé-je même vivre longtemps, que j'en voie une seule : d'abord, une république bien ordonnée dans notre cité ; ensuite, l'Italie affranchie de tous les Barbares, et, enfin, le monde délivré de la tyrannie de ces scélérats de prêtres. »

CCCXLVI

« J'ai toujours désiré naturellement la ruine de l'État ecclésiastique ; mais la fortune a voulu qu'il y eût deux pontifes (Léon X et Clément VII) tels que j'ai été forcé de désirer leur grandeur et de m'y dévouer. Sans cette circonstance, j'aurais aimé Martin Luther plus que moi-même, parce que j'aurais espéré que sa secte aurait ruiné cette scélérate tyrannie des prêtres, ou que du moins elle leur aurait coupé les ailes [1]. »

— « Voilà bien, dis-je à Minghetti, vos Italiens du XVIe siècle, esprits supérieurs, politiques de premier ordre, mais sceptiques et indifférents en matière de religion.

perchè ciascuno e tutti inzieme si convengono poco a chi fa professione di vita dipendente da Dio ; e ancora perchè sono vizii si contrarii che non possono stare insieme se non in uno subbietto molto strano. Nondimeno il grado che no avuto con più pontefici, mi ha necessitato a amare, per il particolare mio, la grandezza loro ; e se non fussi questo rispetto, avrei amato Martino Lutero quanto me medesimo, non per liberar mi dalle leggi indotte dalla religione cristiana nel modo che è interpretata e intesa communemente, ma per vedere ridurre questa caterva di scelerati à termini debiti, cioè a restare o senza vizii, o senza autorità.

[1] Tre cose desidero vedere innanzi alla mia morte ; ma dubito, ancora che io vivessi molto, non ne vedere alcuna : uno vivere di republica bene ordinata nella città nostra ; Italia liberata da tutti i Barbari, e liberato il mondo dalla tirannido di questi scelerati preti.

Io ho sempre desiderato naturalmente la ruina dello stato ecclesiastico, e la fortuna ha voluto che sono stati, due pontefici tali, che sono stato sforzato desiderare e affaticarmi per la grandezza loro : se non fussi questo rispetto, amerei più Martino Lutero che me medesimo, perchè spererei che la sua setta potessi ruinare, o almanco tarpare le ale a questa scelerata tirannide dei preti.

Tandis que la guerre régnait en Flandre et que les huguenots en France se faisaient brûler et égorger, vos libéraux, à la façon de Guichardin, se contentaient de crier contre « les scélérats de prêtres ». Ainsi font encore les « gueux » de nos jours. Comme dit Voltaire, « ils dansent avec leurs chaînes »; ils les maudissent, mais ils les conservent. »

— M. Minghetti est toujours partisan de la représentation proportionnelle. Il regrette que ce principe n'ait pas été plus largement appliqué dans la nouvelle loi électorale. — « C'est une expérience que nous allons faire, » dit-il.

Les élections faites depuis lors ont prouvé qu'il avait raison. Dans trente-cinq des nouveaux collèges, où cinq députés étaient à élire, les électeurs ne pouvaient inscrire que quatre noms. C'est le système du vote limité. Partout où les minorités formaient un groupe important et bien organisé, ils ont obtenu le siège qui leur était dévolu. Cela a eu lieu dans seize collèges. Ces sièges de la minorité ont été presque tous conquis par des députés éminents. C'est grâce à cette clause que Minghetti a été réélu à Bologne et Correnti à Milan. Là où elle n'était pas appliquée, des hommes estimés par l'Italie tout entière, comme De Sanctis, de la gauche, et Maurogonato, ancien vice-président de la Chambre, ont succombé. C'est ainsi qu'en Belgique nous avons subi cette honte de voir le plus éminent de nos parlementaires, Paul Devaux, exclu de la Chambre, dont il était l'orgueil et la gloire.

A propos du canal de Panama, nous parlons de Gœthe, qui avait annoncé le percement des deux isthmes. Les grands poètes sont des prophètes. Le 21 février 1826, Gœthe dit à Eckermann qu'il a été très frappé des idées de Humboldt relativement au percement de l'isthme de Panama. Il ajoute : — « C'est une nécessité pour les États-Unis que leurs navires puissent passer directement du golfe du Mexique dans le Pacifique. Je suis certain qu'ils y arriveront. Je souhaite aussi vivement que le Danube soit réuni au Rhin. En troisième lieu, je voudrais voir un canal à travers l'isthme de Suez possédé par les Anglais. Afin de vivre assez longtemps

pour voir réaliser ces trois grands événements, cela vaudrait la peine de prolonger l'existence encore durant cinquante ans. » La date même est annoncée.

Minghetti ne cache pas ses sympathies pour le chef de la gauche. — « Vous savez, me dit-il, combien j'attache d'importance à l'étude des questions sociales. Ç'a été la préoccupation de toute ma vie. Dans chacun de mes discours-programmes, je n'hésite pas à affirmer que c'est le devoir des classes dirigeantes et de la législature de s'en occuper. Je sais que Depretis pense de même, et bientôt il le dira nettement. » En effet, peu de temps après (8 octobre 1882), Depretis prononçait son fameux discours de Stradella, où il proclame qu'il est temps d'aborder sérieusement le problème social et de diminuer, par de sages mesures de réparation, les souffrances des classes déshéritées. Les anti-interventionistes lui ont vivement reproché d'avoir arboré la bannière du socialisme d'État, à la suite de Bismarck. Mais bien longtemps avant que le chancelier eût été séduit par Lassalle, Minghetti, dans un livre bien connu, avait montré que l'économie politique doit être soumise aux prescriptions de la morale et du droit.

A Bologne, une jeune fille suit les cours du Lycée, cinq, ceux de la médecine, à l'université, et plusieurs, ceux de philosophie et lettres. Deux ont passé des examens extrêmement brillants. L'une d'elles était la deuxième de sa promotion. Elle s'est distinguée surtout en grec et en latin.



VII

Biella.

Parti de Bologne à minuit, j'arrive le matin à Milan, et de là je continue, sur la ligne de Turin, jusqu'à Santhia, d'où part l'embranchement qui doit me mener à Biella, chez Sella. Luzzatti doit m'y rejoindre avec un de ses amis, Ettore Gentili.

— J'avais espéré que la *malaria* aurait préservé Rome de devenir une de ces grandes capitales modernes où se concentrent les capitaux et la population, têtes énormes et apoplectiques sur un corps exsangue, comme disait Mirabeau, l'*ami des hommes*, théâtres du désolant contraste entre les scandaleuses prodigalités du divitisme et les cruelles souffrances du paupérisme, dont la fameuse brochure à un sou, *Bitter cry of outcast London*, vient de nous faire la déchirante peinture. Je pensais que l'Italie aurait pu, comme les États-Unis, avoir sa capitale dans une ville grande par les souvenirs, mais peu peuplée et ne menaçant pas le gouvernement, aux moments de fermentation populaire, du danger d'une insurrection anarchique, comme c'est le cas à Paris, depuis qu'on a fait la sottise de rappeler les deux Chambres de Versailles, où la vue des folies de Louis XIV pouvait si bien leur inspirer le goût de l'économie. Les Italiens travaillent à détruire ces avantages que la nature leur avait assurés.

La Chambre de Monte-Citorio vient de voter une nouvelle loi pour le *bonificamento dell' Agro romano*, c'est-à-dire pour l'assainissement de la Campagne romaine. En même temps, l'État, sortant évidemment de son rôle et violant tous les principes de justice distributive, a garanti l'emprunt que va contracter le municipe de Rome pour achever les travaux de la Via nazionale et de l'Esquilin, favorisant ainsi le crime

de lèse-antiquité qui consiste à transformer la vieille cité des Césars en une ville moderne, avec des rues uniformes et des rangées de maisons bêtes, entremêlées par-ci par-là de quelques monuments très laids et très coûteux, qui font tache au milieu des glorieux édifices de l'antiquité et de la Renaissance. Mes amis sont tout fiers de l'accroissement rapide de leur capitale. D'après les recherches de Sella, on a construit en moyenne, par an, depuis l'occupation de Rome en 1870 jusqu'à la fin de 1882, 3,953 chambres d'habitation (*stanze d'abitazioni*). Ainsi, en douze ans, plus de 51,000 chambres ont été mises à la disposition des habitants. M. Simonelli calcule que si le municipe a dépensé, pendant ce temps, environ 150 millions, les particuliers en ont employé plus de 300 en constructions nouvelles. A ce demi-milliard on ajoutera des milliards entiers, et un beau jour, à la place de la Rome ancienne, entourée de son portique désert, où, à côté des arceaux ruinés des gigantesques aqueducs, erraient les troupeaux de buffles, le voyageur trouvera une ville toute neuve, et de la plus admirable banalité, au milieu de jardins de choux et de cardes. Je sais bien que les ruines antiques et le souvenir des morts doivent faire place à l'activité des vivants. Mais ce n'est pas au nom de l'archéologie, c'est au nom de la science politique que je proteste. Rome, comme Versailles, était la meilleure capitale que l'on pût imaginer pour un gouvernement parlementaire. Elle mettait les députés en fuite, une grande partie de l'année.

— L'académie des *Lincei* a de la chance. Ils siégeront désormais au palais Corsini. La noble académie était glorieusement perchée au dernier étage de la tour de droite du Capitole. La vue était admirable dans toutes les directions, surtout du côté du Forum, où l'on dominait les ruines de la Rome primitive et de la Rome impériale, depuis le temple de Romulus jusqu'à la colonne de Phocas. Mais l'endroit était inabordable pour les académiciens goutteux ou courts d'haleine. La dernière fois que j'y siégeai, Mancini, qui avait un pied très endolori, eut la plus grande peine à y arriver.

Le prince qui représente la famille Corsini, don Tom-

maso, s'est montré d'une générosité patriotique qui mérite d'être signalée. Il a vendu à l'État le magnifique palais qui porte son nom, dans le Trastevere, via Lungara, pour 2,235,000 francs, c'est-à-dire pour le tiers de sa valeur, et en outre il fait don, à condition que le public puisse en jouir, de la fameuse bibliothèque Corsiniana et de la galerie de tableaux que tout le monde connaît, ainsi que des curiosités que le palais contient, afin que « ces objets précieux, réunis par ses ancêtres, restent à jamais affectés à un but d'utilité générale ». Les tableaux deviendront propriété de l'État, et les livres appartiendront à l'académie des *Lincei.* Tout cela est admirable et fait le plus grand honneur à la haute aristocratie italienne, car le prince don Tommaso a un fils mineur, don Andrea, qui est aussi intervenu, par mandataire, dans l'acte de donation, en vertu d'une loi spéciale. Désormais, les *Lincei* occuperont l'un des plus beaux palais de Rome, avec ses ravissants jardins qui s'étendent jusqu'au Janicule, arrosés par l'Aqua Paola et tout pleins d'orangers.

— Dans l'église de Santhia, comme plus tard à Biella, je trouve des tableaux excellents de Gaudenzio Ferrari. Ils rappellent ceux de Van Eyck. Le coloris en est merveilleusement fort et lumineux.

Aux environs de la gare, je remarque des acacias, et cela me rappelle que c'est à Manzoni qu'on en doit la multiplication dans l'Italie septentrionale. Il en était fanatique. Il recommandait à tous ses amis d'en planter. Dans ses lettres à Fauriel, il en parle avec amour. « Encore un de réussi, » écrit-il. Arbre précieux en effet. Il pousse très vite, même dans un sol léger et sablonneux ; son bois, très dur, jaune comme du citronnier, prend bien le poli et convient pour faire des meubles. Il est élégant de port et de feuillage. Ses fleurs parfument l'air comme celles de l'oranger. Il a transformé l'aspect de la Hongrie. Oh! si on pouvait en orner les espaces nus de la Sicile et de l'Italie méridionale! Quelle transformation! Adorons les arbres! Plantons des arbres!

Luzzatti me rejoint. Il est appelé à Biella pour faire

partie du jury de l'exposition locale qui y est organisée. La vallée que nous parcourons ressemble à celle de la Vesdre. Biella, où l'industrie lainière s'est considérablement développée, est le Verviers de l'Italie, comme Schio, aussi au pied des Alpes, mais au delà du lac de Garde, en est l'Elbeuf. Sella vient nous prendre à la gare. Il a été malade, mais il est complètement rétabli. Quoique sa barbe ait un peu blanchi, il a conservé son aspect robuste de montagnard. Arrivent avec nous plusieurs jeunes ingénieurs des mines. Sur quarante-deux qui existent en Italie, vingt-quatre ont pu se rendre à l'appel que Sella leur a adressé, pour venir fonder une association dans le genre de celle qui groupe les anciens élèves des écoles spéciales de Liége. Je suis heureux d'en rencontrer parmi eux plusieurs qui avaient suivi mon cours.

Peu de temps auparavant, Sella avait présidé aussi la réunion annuelle du *Club alpin* italien, qui avait eu lieu non loin d'ici, à Piè di Cavallo, aux abords de la vallée de la Dora Baltea et du versant méridional des Alpes Pennines. Le club alpin italien compte plus de 4,000 membres; n'est-ce pas admirable! On voit par là quelles sympathies rencontre en Italie cette association, qui encourage les recherches scientifiques combinées avec les exercices du corps. Les fils de Sella sont comptés parmi les alpinistes les plus intrépides de l'Europe. Ils ont escaladé récemment l'aiguille du Géant, qui passait pour absolument inaccessible. Il leur a fallu huit jours d'efforts persévérants, recommencés chaque matin avec une énergie nouvelle. Quintinio Sella lui-même est digne d'être leur père! Avec deux de ses fils, il a gravi le Cervin du côté du Breuil pour en redescendre sur Zermatt. Il est grand partisan des stations élevées. Une cure d'air dans les hauts sommets lui paraît chose excellente. Il dit beaucoup de bien d'un hôtel récemment ouvert au col d'Olen, entre le val Greissoney et celui d'Alagna; il domine le glacier du Lys, qui descend entre le Lyskam et le Mont-Rose.

Nous sommes reçus, par Mme Sella, avec la plus charmante cordialité et comme des membres de la famille. Chaque jour, un banquet patriarcal réunit les jeunes ingénieurs et

les membres du jury ; nous échangeons force toasts en l'honneur de l'Italie et de la Belgique. L'habitation de Sella est annexée à sa fabrique de drap. Le torrent qui la longe lui fournissait jadis la seule force motrice. Aujourd'hui celle-ci est empruntée à la vapeur ; le charbon vient d'Angleterre par Gênes. Près de la porte d'entrée, est encastrée dans le mur une grande plaque en marbre noir qui rappelle l'origine de la fabrique et les journées qu'y est venu passer Victor-Emmanuel. Le roi avait conservé la plus vive affection pour son ancien ministre.

Nous visitons l'exposition. Elle ne comprend, exclusivement, que les industries de la vallée. Je suis stupéfait de ce que je vois. D'abord, la laine travaillée sous toutes les formes : les draps, les mérinos, les couvertures, les tricots, qui sont merveilleux, les châles, les tissus mêlés ; rien de ce que l'on peut faire avec la toison du mouton ne manque ici ; puis la sculpture sur bois, les meubles, le papier, le savon, les feutres, les terres cuites, les poteries et des vins de toute sorte et de tout âge. Il est vraiment merveilleux que tant d'industries diverses se soient développées dans cette petite vallée subalpine. Nous parcourons ensuite le musée d'art industriel fondé sous les auspices de Sella. C'est une chose excellente et dont les bons effets se manifestent déjà dans les divers objets que nous avons vus à l'exposition. Puisqu'on fait beaucoup de poteries dans les environs, je recommande l'étude de celles de Thun. Il y en a d'un goût exquis. On pourrait reproduire aussi les types des faïences de Rhodes, très grossières et cependant d'un effet si décoratif. Comme l'a si bien montré le comte de Laborde, nul n'a compris comme les Orientaux l'art de la décoration.

A ce musée d'art industriel est attachée une école professionnelle qui est un modèle et qui a obtenu la médaille d'or à l'exposition de Milan de 1881. Le savant économiste Alberto Errera la décrit dans son rapport intitulé : *Scuole professionali governative*. L'école de Biella reçoit en subsides 12,000 francs du gouvernement, 3,500 de la chambre de commerce, 5,500 de la province de Novare

et 5,000 de la commune, outre la jouissance du local et de la bibliothèque. M. Errera parle aussi avec éloge de l'école Aldini-Valeriani, de Bologne, qui est professionnelle, artistique et mécanique; de l'école d'art appliqué à l'industrie, de Venise, qui a pris pour devise cette sentence de Leonardo da Vinci : « Toujours la pratique doit s'appuyer sur une bonne théorie, sinon rien ne se fait bien, tant en peinture qu'en toute autre profession. » (*Semprè la pratica dev'essere edificata sopra le buona teorica, e senza quella niente si fa bene, cosi di pittura come in ogni altra professione.*) Il cite l'école de dentelles de Burano, fondée par *la dotta contessa Andriana Marcello* et par le député Fambri. Les autres écoles artistico-industrielles sont celles de Savone, d'Altare, de Chiavari, de Florence, de Murano, de Milan (deux), de Padoue, de Rome (cinq), de Sesto Fiorentino, de Naples, de Nove di Bassano (céramique), de Foggia, de Foligno, d'Auronzo (créée par une société ouvrière), de Belluno, de Bitonto, de Carrare, de Casalpusterlengo, de Catania (trois, dont une fondée par les ouvriers), de Colle di Val d'Elsa, de Florence, de Torre del Greco et de Trapani (pour le corail), d'Udine, de Lissone (créée par les ouvriers et les agriculteurs), de Luino (créée par les ouvriers), de Monza, de Soncino, de Suzzara, de Viggiu, de Pise, de Ferrare, d'Imola, de Macerata, de Feltre, de Gênes, de Fano, de Chiavenna et d'autres. Tant d'écoles d'arts et métiers dont plusieurs fondées par les ouvriers eux-mêmes, ce n'est pas mal, semble-t-il, pour « le pays des lazarones » !

Le fils aîné de Sella me fait voir Biella Vecchia, la vieille ville perchée sur une hauteur, avec son château fort et son ancienne église. Dans les constructions du moyen âge et de la Renaissance, je remarque des moulures, des corniches, des cordons, des clefs de voûte en terre cuite d'un goût très pur et qu'on pourrait reproduire. C'est dimanche, à l'heure des vêpres. J'entre à l'église : beaucoup de femmes, presque pas d'hommes. Dans la rue passent deux noces, l'une en voiture, l'autre à pied. Chose étrange, on se marie volontiers le dimanche, ici, violant ainsi le repos dominical du

curé, du maire, des cuisinières et des conjoints. Combien cette conception du sabbat est éloignée de celle des Anglais et des Écossais!

Après le souper chez Sella, nous causons alpinisme. Sella en est encore plus féru que moi. Ses fils m'expliquent leurs ascensions et me montrent les annuaires du *Club alpin* italien. Un de leurs amis, J. Corona, qui est chargé d'entretenir les huttes, et entre autres celle du Cervin, a gravi avec eux le redoutable pic en hiver. Il a raconté ses prouesses dans un charmant volume : *Aria di Monte*. Ces escalades hivernales sont un tic de la famille, paraît-il, car un de leurs cousins vient de monter au Mont-Rose en plein mois de janvier.

Le temps manque pour aborder la politique. Sella est d'ailleurs très réservé. Tout le monde était, en ce moment-là, avide de savoir ce qu'il pensait du rapprochement de la droite et de la gauche modérée. Il avait été tenu éloigné du Parlement, non par une indisposition sérieuse, mais uniquement par une série de clous. Néanmoins, comme il avait vécu isolé, dans sa vallée, il n'avait pas eu l'occasion d'exprimer son opinion. Il me parut d'ailleurs qu'il aimait mieux n'en pas parler; sa position était difficile. Il n'était pas aussi disposé que Minghetti à oublier ses anciennes dissidences avec la gauche. Il n'approuvait pas les plans financiers du ministère et les réductions d'impôt, d'après lui, intempestives. D'autre part, plus spécialement anticlérical que Minghetti, il se rapprochait plus que lui de la gauche sous ce rapport. Son attitude m'a paru signifier ceci : Je ne veux pas m'opposer à votre tentative d'entente, mais je préfère ne pas en être. Sa réélection était vivement combattue par un journal socialiste de Biella, qui ameutait les ouvriers contre lui. Quoique le nombre des électeurs eût été quintuplé dans sa circonscription électorale, il a été néanmoins réélu.

Je quitte avec le plus grand regret cette famille hospitalière et si unie. Quoiqu'il me faille partir à six heures du matin, Sella veut me conduire à la gare. Il se lève tous les jours à cinq heures, me dit-il, et c'est alors qu'il travaille le mieux. Il en est de même de notre prodigieux travailleur

Laurent, qui a déjà écrit un chapitre d'un de ses savants ouvrages avant son déjeuner. A cette heure matinale, les ouvriers se rendent en foule dans les fabriques, qui emplissent déjà de leur noire fumée le paysage alpestre. A côté de la rue, le torrent bondit sur des rochers. Vers le nord, la vallée est fermée par des sommets élevés. C'est bien Verviers, mais dans un cadre plus grand et plus pittoresque.

Sella m'a fait une grande impression. C'est un homme antique. Noble caractère, simplicité de la vie, élevation des vues, rectitude du jugement, désintéressement absolu, nulle ambition que celle de servir son pays. Savant distingué, il est président de l'Académie des *Lyncei*.

Turin.

J'arrive à Turin, où s'ouvre la session de notre Institut de droit international. Le ministre des affaires étrangères d'Italie, M. Mancini, qui en est l'un des fondateurs, ne peut accepter que la présidence d'honneur ; mais, au nom du Roi et avec le prince de Carignan, il préside le banquet qui nous est offert au palais de Turin. Cette ancienne résidence de la maison de Savoie est très belle. Elle contient d'anciens vases de Chine qui sont des merveilles. Nos séances ont lieu au palais où siégeait la Chambre, quand Turin était capitale. La place occupée par Cavour porte son nom. On s'incline avec émotion et respect. Turin est fier de son grand citoyen. Devant le palais s'élève sa statue. Cavour est en costume de ville, tel qu'il se rendait à la Chambre. Sur une autre place, son image apothéosée couronne un très grand monument de marbre blanc représentant l'Italie affranchie. Ces trois noms, Cavour, Victor-Emmanuel, Garibaldi, ont été donnés dans toutes les villes et bourgades de la Péninsule à la *Piazza*, au *Corso* et à la *Via* ou à la *Strada* principale. C'est un symbole visible de l'unité de l'Italie, qu'ils ont créée. L'Italie peut se féliciter, et aussi s'enorgueillir, d'avoir rencontré, au moment opportun, ces trois hommes, grands et puissants chacun dans son rôle.

Je ne parlerai ici ni des séances de l'Institut, ni du banquet qui nous est offert par la municipalité, ni de la visite de la Superga, le Saint-Denis du Piémont, où un charmant déjeuner nous est servi dans la grande bibliothèque du couvent, toujours au nom de la ville et sous la présidence du syndic et de l'ancien aumônier de Victor-Emmanuel, un prêtre patriote absolument dévoué à l'Italie unifiée. Je ne ferais que reproduire les annales de notre Institut. Je ne puis pas cependant ne pas dire combien tous nos membres ont été touchés et reconnaissants de l'accueil à la fois si magnifique et si cordial que nous avons reçu et de la ville de Turin, représentée par son syndic, le comte Ferraris, et du gouvernement, et de l'éminent ministre Mancini, et de la Société d'horticulture, qui ouvrait en ce moment même une splendide exposition, et dont le président, le comte Sanbuy, nous a fait les honneurs.

Je rencontre chez notre ministre de l'intérieur, M. Rolin-Jaequemyns, qui était venu lire à l'Institut une touchante notice sur notre regretté collègue Bluntschli, un des frères Rolin, qui dirige la fabrique de machines de Savigliano, non loin de Turin. Il fait le plus grand éloge de ses ouvriers piémontais, très travailleurs et très sobres. Les ouvriers belges qu'il fait venir se tuent à boire. Les Piémontais sont les meilleurs mineurs du monde, surtout pour attaquer la roche. Les maçons et les plafonneurs de l'Italie septentrionale sont aussi excellents et ils se contentent d'un salaire très minime. Ce sont les manœuvres et les maçons italiens qui font presque exclusivement, en ce moment, les chemins dans la péninsule des Balkans. « Peuple de lazarones ! »

— Soirée chez le professeur Lombroso : penseur original et profond, rude travailleur, médecin qui a pris pour spécialité le droit criminel. — « Les criminalistes ont fait fausse route, me dit-il. Ils ont fait des lois pour punir les crimes, sans étudier les criminels. N'est-il pas absurde de légiférer sur un objet qu'on ne connaît pas? J'ai voulu, moi, ajoute-t-il, savoir ce que c'était qu'un vrai criminel. Je me suis donné la peine de les étudier de près. J'ai examiné leur physique et leur moral

avec la plus scrupuleuse attention. J'ai mesuré leur crâne; j'ai noté leur physionomie, leurs goûts, leurs passions, leurs idées, leurs superstitions, leurs croyances religieuses, leur écriture. Je passe des journées entières avec eux. Je les fais causer, chanter et boire. C'est quand ils sont surexcités par le vin que leur vrai fond se révèle. J'ai fait un volume sur le régicide Passanante. Si je le pouvais, j'en ferais deux sur les frères Peltzer; c'est le cas de criminalité le plus extraordinaire que je connaisse, parce que les motifs du crime échappent.

Lombroso a publié un livre des plus curieux, l'*Uomo delinquente*, que tous les magistrats préposés à la répression pénale devraient lire. D'après l'éminent savant, il y a deux sortes de criminels, le criminel d'occasion, et tous nous pouvons le devenir, et le criminel d'instinct, qui est une variété de bête féroce.

J'objecte que ce système radicalement « fataliste » ôte la responsabilité et ne permet plus de punir.

— « Nullement, répond Lombroso; je suis partisan de la peine de mort. Un tigre obéit à son instinct en dévorant des hommes. Est-il coupable? je ne m'en inquiète guère, mais je le tue.

Il me montre son album d'assassins fameux avec des spécimens de leur écriture, de leurs dessins et de leur style. Cela épouvante et soulève les plus redoutables problèmes.

Je suis heureux de retrouver à Turin mes bons amis Pierantoni, l'éloquent député que l'Institut a appelé à le présider, et sa femme, qui a écrit de si jolis vers et de si touchantes nouvelles, Grazia Mancini, la fille du ministre. Malheureusement pour moi, Pierantoni est absorbé par ses fonctions de président, de sorte que nous ne pouvons guère causer ensemble.

Château de San Martino.

Le général Menabrea, ambassadeur d'Italie à Londres, maintenant à Paris, est logé à l'hôtel Faider, où nous sommes

descendus. Il m'apporte un mot du sénateur Carlo Alfieri, qui nous engage à aller passer quelques jours avec sa famille au château de San Martino, près d'Asti. Le général Menabrea est attendu à Rome, et je pars seul. Je voyage en compagnie de quelques jeunes gens de Turin qui parlent entre eux exclusivement le patois piémontais. Ils appartiennent cependant aux classes aristocratiques, car des laquais en livrée les attendent, avec des voitures armoriées, à l'une des gares voisines. Preuve bien frappante de la persistance du « particularisme ». Dans les salons du Piémont, on continue, me dit-on, à parler ainsi le patois. L'express de Gênes, via Alexandrie, me met à Asti en moins d'une heure et demie. Reste une heure de voiture, mais par un très joli pays de collines. C'est, me semble-t-il, un caractère particulier de l'orographie italienne, que ces petites collines enchevêtrées et sans direction générale apparente. La route est couverte de contadini, hommes et femmes, revenant du marché. Nul costume caractéristique. Les femmes portent des jupes et des jaquettes en cotonnade violette; les hommes, du moleton brun verdâtre. Les grosses voitures sont traînées par des bœufs, les petites, par des ânes. Peu de chevaux. Encore moins de chiens. Rareté des chiens dans toute l'Italie. La récolte est faite, mais les champs sont encore occupés par du maïs et de la luzerne. Quelques-uns sont plantés de rangées de mûriers, comme en Lombardie. Les collines sont couvertes de vignes chargées de raisins bleus.

Au château de San Martino, je trouve toute la famille réunie : outre le sénateur Alfieri, la marquise et sa fille, ainsi que l'ancien ministre des affaires étrangères Visconti-Venosta, qui a épousé la fille aînée, et leurs enfants. Le château est un spécimen très caractéristique des résidences seigneuriales de cette région-ci, où la pierre et le marbre n'existent pas. Il a les grandes proportions et le cachet majestueux des palais de Venise époque de la Renaissance. Seulement, il est tout entier en grandes briques rouges non rejointoyées, même la corniche et les encadrements des

fenêtres, et les briques ne sont pas, comme ailleurs, revêtues de ciment : on dirait un édifice romain. Au rez-de-chaussée, un grand vestibule où des plantes rares se mêlent aux vases de marbre et de Chine; à droite, la salle à manger; au fond, le billard, deux bibliothèques et les salons de conversation très remplis d'objets de toute espèce, pianos, meubles anciens, œuvres d'art, tapis et fauteuils confortables, toutes les élégances de la vie moderne. Des livres en quantité et partout, comme dans les châteaux anglais, où, indépendamment de la vraie *library* aussi fournie qu'un dépôt public, de petites bibliothèques se rencontrent dans les salons, dans les boudoirs, dans les galeries, dans les chambres à coucher. Noble luxe qui explique l'influence qu'exerce encore l'aristocratie en Angleterre et en Italie. Ma chambre est aussi au rez-de-chaussée. Rideaux et tentures en une charmante étoffe de Chine, représentant la culture et la cueillette du thé. Comme ici encore se révèle le sentiment de la décoration qui distingue l'Orient! Dans un meuble fermé par des glaces sans tain, je contemple avec respect une collection d'objets intimes ayant appartenu au grand poète Alfieri. Dans la chambre à coucher de la marquise sont conservés les reliques de son oncle Cavour et un buste admirable du créateur de l'Italie unifiée. Mon hôte, Carlo Alfieri, a épousé la dernière des Cavour, et ainsi se trouvent réunis dans ce château les souvenirs de ces deux grands noms. Les lettres intimes, la plume, le cachet, tous ces menus objets dont se sont servis Alfieri et Cavour les font revivre à mes yeux. En les voyant, je ne puis me défendre d'une émotion religieuse. Des fenêtres de cet appartement, la vue est splendide. D'un côté, au-dessus des collines du Piémont, se profile la haute silhouette des Alpes Pennines et du Mont-Rose; de l'autre, le Tanaro trace des méandres entre des collines rougeâtres, à moitié couvertes de vignes. Le château est bâti sur une colline abrupte, dont le parc occupe tout le sommet. Malgré les étés très secs ici, les résineux y poussent bien, et j'en remarque d'exotiques qui sont très beaux. Mais pourquoi y manque-t-il le pin parasol des environs de Rome, qui caractérise si bien l'Italie?

De même que, quand je visite un bateau à vapeur, j'aime à voir la chambre des machines, ainsi, dans une grande résidence, je trouve intéressant de parcourir l'état domestique et la cuisine. Le marquis comprend ma manie « d'économiste domestique »; il me conduit dans le sous-sol. J'y retrouve ce goût des gros murs et des voûtes puissantes que les Romains ont laissé à leurs descendants. Je me crois transporté dans la *piscina mirabilis* de Misène, où se conservait l'eau pour les galères du golfe de Baia, que Pline commandait quand le Vésuve ensevelit Pompéi. Caves sans nombre, celliers à perte de vue, glacières, cuisine monumentale, dont le cuisinier me fait les honneurs avec la politesse correcte d'un chambellan, salle à manger des gens de service, tout est taillé en grand, parce que jadis, quand le principal plaisir de la villégiature consistait à festoyer, il fallait pouvoir nourrir des centaines de personnes. Au premier, c'est-à-dire au « bel étage », se trouve encore la salle des fêtes, énorme comme celle des banquets peints par Véronèse, haute de dix mètres et longue de vingt. Ceci marque bien la différence de la façon de vivre. Cette salle d'apparat, avec ses pilastres et ses arcades imités des bains de Caracalla, son pavement de mosaïque, sa double rangée de fenêtres superposées, est devenue inhabitable aujourd'hui. C'est trop écrasant. Cela peut servir de manège à vélocipède pour les enfants de Visconti, en temps de pluie.

Au dîner, nous goûtons les vins des environs. Les crus d'Asti sont célèbres. J'apprécie beaucoup un vieux barolo qui tient à la fois du bordeaux et du bourgogne. Cependant, ces vins ont trop le goût du fruit. Cela tient, je pense, à ce qu'on ne laisse pas arriver le raisin à pleine mâturité. Le lendemain, en visitant ces vignobles, les vignerons me disent que bientôt commencera la vendange. « Mais, leur répondis-je, votre raisin n'est pas également mûr. Dans quinze jours, il sera bien meilleur. — Sans doute, mais si, d'ici là, vient une grêle, nous perdons tout. » Les orages de grêle sont fréquents dans l'Italie du Nord. C'est une crainte constante pour le cultivateur. Le *vino spumante* est très agréable.

Nous sommes à la saison des truffes blanches. Elles ont moins de parfum que les noires ; mais en salade elles ont du charme. Longues conversations avec le marquis sur la situation intérieure de son pays. Il est, me semble-t-il, un démocrate conservateur. Il croit au progrès inévitable de la démocratie ; il le trouve légitime ; mais il cherche les formes de gouvernement qui peuvent assurer en même temps le bonheur des populations et la puissance des États. Ses adversaires l'appellent le « marquis démocrate ». Un jour, dans un discours prononcé à Turin, au sein de la Société philotechnique (6 janvier 1882), il fit allusion à cette désignation : — « Oui, marquis je suis, je ne puis pas dire non, puisque mon père et mon grand-père l'étaient. Démocrate je suis, et je ne veux pas le nier, puisque telle est ma conviction. Mais jamais je n'ai *fait* ni le marquis, ni le démocrate. Je n'oublie pas mon père Cesare Alfieri, qui, en 1848, a signé le Statut, en qualité de l'un des premiers ministres constitutionnels du Piémont.

— « Je crois avec Tocqueville, me dit-il, que toutes les sociétés civilisées sont entraînées par une force irrésistible vers un état de plus en plus démocratique. Ce mouvement est même plus rapide en Italie, parce qu'il n'y a pas chez nous de force de résistance. Vous avez fait l'éloge de l'aristocratie italienne, et je ne veux pas en dire du mal; mais quels que soient ses mérites, elle n'est plus une force politique. Elle n'a pas la foi dans le passé, comme les légitimistes français, et elle ne peut s'appuyer sur le clergé, dont son patriotisme la sépare ; elle n'a pas le caractère féodal et militaire de la noblesse allemande, ni l'habitude du gouvernement et l'autorité des grandes familles anglaises. Notre monarchie elle-même, dont le royaume, l'Italie unifiée, s'est constitué par la volonté nationale, est démocratique. C'est là, du reste, à mes yeux, un privilège pour elle et une garantie de force et de durée.—La maison de Savoie, disais-je récemment à un légitimiste français, n'a gardé la couronne, et la monarchie piémontaise n'est devenue la monarchie italienne qu'en suivant une marche opposée à celle des

Bourbons. Elle a séparé sa cause, non seulement du cléricalisme, mais de tout le système de privilèges et de classifications politiques et sociales qui vous est si cher. Elle s'est faite complètement démocratique et, s'il est trop paradoxal de dire qu'elle s'est faite républicaine, il est vrai du moins qu'elle s'est accommodée autant que possible de l'esprit et des mœurs républicaines des sociétés modernes.

— « L'éminent professeur de droit public à l'université de Vienne, dis-je à mon hôte, un conservateur de votre trempe, chevalier seulement et non marquis, l'auteur du meilleur livre qui ait été écrit sur les origines du socialisme contemporain, Lorenz von Stein, a exprimé la même idée que vous. La royauté, prétend-il, ne durera qu'à condition de se faire socialiste. Ce que fait en ce moment Bismarck donne à croire que telle est aussi l'opinion du grand chancelier.

— « J'accepte la démocratie, reprend Alfieri, non seulement parce qu'elle est inévitable, mais aussi parce qu'elle peut apporter de grands avantages au peuple, à condition qu'elle parvienne à se donner des institutions qui la disciplinent et la modèrent. Voilà le problème politique qui me préoccupe sans cesse et sur lequel je ne cesse d'appeler l'attention de mes collègues du Sénat et des professeurs de notre École des sciences politiques de Florence. La démocratie est la réalisation du christianisme. Le « royaume de Dieu » annoncé par le Christ est le règne des pauvres, non celui des riches. Les démocraties antiques ont péri parce qu'elles avaient l'iniquité pour base. Les démocraties modernes vivront si elles empruntent l'idée de justice au vrai christianisme. La démocratie doit avoir pour but le bien-être du plus grand nombre. Son sentiment dominant doit être l'humanité, *umanità*. L'humanité ou, comme dit le chrétien, la charité, n'est pas la première des vertus; suivant l'Évangile, elle est tout : *secondo la parola evangelica, è tutto*. La fin suprême de l'État est la justice distributive; sa préoccupation constante et toujours active, *sollecitudine constante*, *operosissima*, doit être de donner satisfaction aux besoins intellectuels, moraux et économiques des masses. Le gouvernement démocratique

sera peu propre, je le sais, à s'occuper de politique extérieure, à diriger des combinaisons diplomatiques, et cela peut ne pas plaire à mon gendre Visconti, qui nous écoute. Mais la chose principale, c'est le bien-être des populations. Or, il me semble qu'elle se rencontre en Suisse et aux États-Unis plus qu'ailleurs.

« Ne nous y trompons pas, la principale question de notre temps est la question sociale. Nul ne l'a mieux compris que Cavour. Que de fois il l'a dit à sa nièce, Mme Alfieri! Jeune encore, entre 24 et 28 ans, il s'est beaucoup occupé d'un grand ouvrage sur la condition des classes ouvrières. *Sulle condizion delle classe operaje*, tel devait en être le titre. Quand il fit son premier voyage en Angleterre, il admira beaucoup cette patrie de la liberté et du régime parlementaire; mais ce qu'il étudia de préférence, avec la sagacité de l'économiste et les prédilections du philanthrope, ce fut la triste situation de l'Irlande et les moyens de l'améliorer. Il a écrit, à ce sujet, des pages que l'on cite encore souvent en Angleterre. Dans un carnet de pensées et de souvenirs, qui date de sa première jeunesse, il avait inscrit cette belle maxime : « Dans quelque pays du monde et dans quelque condition sociale que tu sois placé, c'est avec les opprimés qu'il faut vivre, *è cogli oppressi qu'è d'uopo vivere*. La moitié des sentiments et des idées manque à ceux qui ne vivent qu'avec les heureux et les puissants. »

« Cavour, continue le marquis, avait le plus grand respect de la dignité humaine chez tous les hommes. L'amour du prochain, la préoccupation de ses besoins, la compassion de ses souffrances remplissaient son âme d'une ardeur charitable qui ne s'est jamais refroidie. Ses connaissances économiques le préservaient des utopies, mais ne l'aveuglaient pas, cependant, sur ses devoirs. S'il en avait eu le temps, il aurait inauguré cette politique sociale nouvelle, qui dominera dans tous les États civilisés, s'inspirant à la fois de l'amour de l'humanité et des prescriptions de la science. Le 11 et le 17 mars 1848, à la veille de promulguer le Statut et au milieu des terribles luttes politiques du moment, il traita,

dans son journal le *Risorgimento*, la question des obligations de l'État envers les ouvriers; n'est-ce pas la preuve la plus évidente que telle était sa grande préoccupation? Dans les admirables pages qu'il a écrites, en 1844, à propos de la vie rurale, et que vous trouverez dans un livre qui vient de paraître : *Lettere edite ed inedite del conte di Cavour, per Luigi Chiala*, il insiste sur tout le bien qu'un propriétaire résidant peut faire aux pauvres ouvriers de la campagne. Vous voyez que si je suis démocrate et même socialiste comme on m'accuse de l'être, c'est à la façon de Cavour, hier, et aujourd'hui, de notre premier ministre Depretis. Notre roi répéterait volontiers le mot de Frédéric II : « Je suis le roi des Gueux », et il a dit que l'affaire principale de son règne serait l'amélioration du sort des classes laborieuses. Voici ses propres paroles : « Le classe lavoratrici sono quelle che mi stanno più a cuore. Il loro miglioramento è il programma del mio regno. » En tout cas, je ne suis pas, semble-t-il, en trop mauvaise compagnie.

« Puisque vous aimez la vie rurale, dont vous vous occupez si souvent, lisez la biographie de Lullin de Châteauvieux publiée par Cavour, en 1844, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*. Vous y trouverez des pages qui vous charmeront. »

— Le lendemain matin, tandis qu'il me montre avec orgueil un groupe d'épicéas qu'il a plantés, il y a vingt ans, et qui sont déjà de grands arbres, le marquis reprend la conversation. « Il faut lire, me dit-il, le livre de Turiello : *Governo e Governati*. C'est un tableau de notre situation très poussé au noir, mais où il y a beaucoup de vérités utiles à dire. Il décrit le discrédit qui a atteint le régime parlementaire en Italie et il cite plus de détails à l'appui que ne l'ont fait d'autres écrivains qui ont traité le même sujet, comme Jacini, Luzzatti, Minghetti, Villari, Spaventa, Palma, Marselli. Il montre par les statistiques l'augmentation de la criminalité, le désordre des finances communales, les autorités locales violant les lois pour opprimer les minorités, les influences de *consorteria*, de *camora*, de *mafia* agissant par-

tout, le peuple des campagnes dévoré par la misère et par la rapacité des maîtres. C'est, dit-il, le règne des *Farabutti* et des *Affaristi*, c'est-à-dire de ceux qui font de la politique un moyen de gagner de l'argent et des places. Les malfaiteurs, imitant les Russes, commencent à brûler les forêts, comme à Portofino ou dans les Abruzzes et dans les provinces de Salerne, d'Avellino et de Benevento. Ils tuent le bétail, incendient les récoltes, saccagent les fermes. Les malheureux campagnards émigrent, et en partant ils chantent :

Su Bravi, o Signori
Gettate gli ombrellini
Gettate vostri guanti
Lavoratevi i campi ;
Noi andiamo in America.

« Allons, illustres seigneurs, jetez vos ombrelles, jetez vos gants et cultivez vous-mêmes vos terres. Nous partons, nous, pour l'Amérique. »

« On peut critiquer le livre de Turiello comme exagérant tout et ne mettant en relief que le mal. Mais il en reste assez pour dire qu'il y a chez nous une question sociale. Seulement, sur les causes et les remèdes, Turiello n'en dit pas assez. Un vrai philosophe, Raffaele Mariano, lui a reproché, avec raison, d'avoir négligé l'examen des influences religieuses qui dominent tout. Une autre cause de faiblesse et de désordre a été bien indiquée récemment par le sénateur Brioschi, parlant au sein de l'Association constitutionnelle de Milan. La majorité conservatrice est indifférente, dit-il. Il s'ensuit que quelques individus audacieux intimident les électeurs et les autorités, et ainsi l'emportent dans les comices et dans les administrations locales. — Le danger est grandement accru par la récente extension du suffrage chez nous. Voici, quant à moi, mes conclusions : Premièrement les multitudes à qui on a accordé le droit de vote sont accablées de maux auxquels la prudence et la justice commandent de porter remède. En second lieu, ces misères, qui sont de l'ordre économique et moral, échappent à l'attention habituelle des classes dirigeantes ou de ce que l'on appelle le monde poli-

tique, lequel se laisse absorber par de tout autres préoccupations. En troisième lieu, toutes les libertés étant proclamées et appliquées de la façon la plus large, ce n'est pas de ce côté qu'on peut trouver un remède. C'est donc évidemment dans la direction des réformes sociales qu'il faut chercher. En outre, pour modérer et diriger les progrès de la démocratie, il faut à la tête de l'organisation constitutionnelle une institution réunissant dans son sein les capacités de toute espèce et jouissant, par conséquent, d'une grande autorité. Cette institution, à mon avis, c'est notre Sénat modifié : soustrait, d'une part, à l'arbitraire des ministres, quant au mode de nomination, et, d'autre part, recruté au sein de toutes les supériorités sociales. Le 16 décembre 1881, j'ai déposé sur le bureau de notre Sénat une proposition dans ce but.

— « Dans mon petit volume sur les *Formes de gouvernement*, j'ai exposé des idées semblables, répondis-je. Peu à peu, le Sénat français, se recrutant des hommes les plus éminents du pays, répondra à notre idéal. Récemment, lord Salisbury montrait qu'en réalité le régime républicain des États-Unis disposait, en vertu de l'organisation de son Sénat, d'une force conservatrice beaucoup plus grande que l'Angleterre. Seulement, pour qu'une première Chambre, si bien qu'elle soit composée, possède une autorité réelle au sein de nos sociétés démocratiques, il ne faut pas qu'elle représente exclusivement le principe de conservation, que l'on confond volontiers avec celui de réaction. Ainsi, je n'hésiterais pas à y faire entrer les partisans des idées les plus radicales et les chefs des diverses écoles socialistes, pourvu qu'ils eussent une valeur réelle. J'y appellerais, par exemple, des hommes comme Marx, Lassalle, Henri George, Benoît Malon, César De Paepe, H. M. Hyndman, Alfred Wallace, Arch. Il y a tout avantage à mettre les réformateurs absolus directement aux prises avec les difficultés de la vie réelle.

— « On a parlé, reprit le marquis, de « démocratiser la royauté ». Soit; mais ce que je veux, moi, c'est « aristocratiser la démocratie ». La démocratie, c'est la souveraineté du plus grand nombre. Je l'accepte, car ce qu'il faut, c'est

s'occuper du bonheur des masses; mais le *nombre*, c'est évidemment la *médiocrité*. A côté et au-dessus de la médiocrité, il faut une place pour la *supériorité*, afin que puisse triompher la politique de l'*excelsior*. Il faut fortifier l'initiative des individus et, pour cela, encourager les autonomies des collectivités, en dehors de l'État : administrations locales, communales, provinciales, régionales, corporations scientifiques, littéraires, universitaires, artistiques, afin de faire contrepoids à l'omnipotence de l'État. L'écueil de la démocratie, c'est le jacobinisme, conduisant inévitablement au césarisme. Créons des individus forts, actifs, confiants en eux-mêmes, et des associations puissantes, afin de nous préserver du despotisme, soit de la foule, soit de l'autocratie. »

Nous visitons la ferme attachée au château. Immense construction qui ressemble à une forteresse. Dans des caves énormes sont rangés, en enfilade, des tonneaux presque aussi grands que celui d'Heidelberg. On les visite, parce qu'ils vont bientôt recevoir le vin nouveau, que le propriétaire récolte ou qu'il reçoit des métayers, comme payement en nature.

J'accompagne ensuite Mlle Alfieri dans l'école de jeunes filles qu'elle a établie dans une des dépendances. Comme les filles des lords anglais, elle y donne elle-même des leçons Elle y fait enseigner, sous sa surveillance, les ouvrages de main. Sa journée est trop courte pour les œuvres de bienfaisance auxquelles elle se dévoue et pour les lectures sérieuses dont sa mère lui a inspiré le goût. Nous descendons de voiture pour parcourir une métairie. Le soleil qui descend à l'horizon teint de lueurs rougeâtres toute la chaîne des Alpes et le Mont-Rose ; on dirait qu'il est à deux lieues d'ici. Je distingue la *Hoechste Spitze*, l'arête qui descend vers le col de Turlo, et les glaciers qui aboutissent aux vallées d'Alagna et de Gressoney. Le Cervin élève dans les airs sa corne aiguë, mais comme il n'est pas couvert de neige, il se dessine moins bien sur le ciel opaque.

Voici la culture qui domine ici : Le fond des petites vallées est occupé par des prairies; toutes les collines, par des vignes, mais elles sont traitées d'une façon toute particulière, ni en

festons attachés aux arbres comme en Lombardie, ni en ceps bas comme en France. Elles sont plantées en haies, à sept ou huit mètres de distance, et dans l'intervalle on cultive du blé et du maïs. Ces vignes sont taillées et régulièrement palissées à égale hauteur. Elles sont chargées, en bas, de magnifiques grappes bleues, tellement abondantes qu'elles se touchent. Je n'ai jamais rien vu de comparable. La récolte est, du reste, exceptionnelle. Le raisin est sucré, bon au goût, mais pas encore complètement mûr. Cependant, dans trois ou quatre jours la vendange commencera. C'est trop tôt. Depuis que le phylloxera ravage les vignes françaises, on les multiplie ici. On rapproche les lignes à quatre mètres et on renonce à cultiver dans l'intervalle. Certains vignobles que nous admirons donneront jusqu'à 100 hectolitres cette année, ce qui, à 40 francs l'hectolitre, fera 4,000 francs de revenu ; c'est un joli denier. Les frais de création d'une vigne sont estimés 3,000 francs. Le produit ordinaire est de 30 à 40 hectolitres par hectare. Les arbres manquent ; on abat ceux qui existent parce qu'ils donnent de l'ombre à la vigne. Très regrettable ! Aux bords des chemins, aux carrefours, près des maisons, on pourrait planter des châtaigniers. Ils viendraient admirablement et fourniraient un supplément de nourriture. La propagande de Manzoni en faveur des acacias ne s'est pas fait sentir jusqu'ici ; je n'en ai guère vu, sauf dans le parc de San Martino. On devrait en planter pour maintenir les terres que les pluies entraînent d'une façon lamentable.

Nous entrons dans des maisons d'ouvriers agricoles. Mlle Alfieri les connaît bien. Les malades lui demandent des remèdes, les vieux la bénissent, les enfants l'entourent. Elle est adorée de tous ; elle sait trouver le mot juste dans le patois piémontais, aussi bien que quand elle cause, en allemand, politique et philosophie avec M. de Keudell, ou en anglais, poésie et littérature avec les *wits* et les *litterary men* qui fréquentent les salons de Rome. Elle traduit en actions les théories humanitaires de son grand-oncle Cavour et de son père. Le salaire du journalier est en moyenne d'environ 1 fr. 50 c. Il consomme peu de viande, sauf un peu de *salami*

ou porc salé. Le soir, il mange du pain. Le matin et à midi, de la polenta, des fèves, mais rarement des pommes de terre. Il boit peu de lait, pas de café, et du vin de seconde cuvée, tant qu'il en reste. L'eau est rare; on ne l'a qu'en conservant celle que donnent les pluies. Les sources manquent, et même les étangs et les ruisseaux. La terre absorbe vite toute l'humidité, et l'été il ne pleut presque pas. Les longues sécheresses deviennent parfois des calamités.

Les maisons rurales sont solidement construites en briques; généralement elles ont un étage. Le plafond ici, comme dans tout le pays, est fait en voûte surbaissée de briques. Chose étrange, le plafonnage sur lattes clouées aux gîtages est inconnu. L'escalier pour monter au premier est aussi en briques. Le pavement est en carreaux de terre cuite. Mais tout est mal entretenu, rarement blanchi. Les vitres aux fenêtres sont cassées et remplacées par des journaux collés aux châssis. Je ne vois pas de fleurs aux croisées, comme chez nous. C'est un goût qu'il serait facile de répandre. Il serait bon de proposer des prix pour les plus jolies plantes cultivées par des ménages d'ouvriers, et aussi des prix de propreté. Il serait si facile de donner à ces intérieurs la propreté et le confort qui leur manquent!

Il faudrait aussi emprunter à la Suisse les jeux athlétiques. C'est dimanche après midi. Les habitants du village ne font rien. Ils errent, ne sachant que devenir. Évidemment, ils s'ennuient. Beaucoup sont au cabaret. Cependant l'ivrognerie est rare. Mais il faut apprendre, à ces campagnards, à s'amuser tout en développant leur force et leur adresse.

La science de *se récréer!* Quel beau mot et quelle philosophie il contient! Récemment, le ministre de l'instruction publique en Prusse adressait à tous les chefs d'école des instructions pour qu'ils eussent à introduire dans leur établissement des jeux hygiéniques. Oh! qu'il avait raison! Imitons en ceci les Anglais, et mieux encore les Grecs. Nous essayons d'apprendre leur langue. Nous ferions beaucoup mieux d'adopter leur façon de vivre.

— Nous parlons d'un livre que vient de publier le profes-

seur Sbarbaro, l'*Ideale della democrazia.* Le marquis en dit du bien, et je suis de son avis. Les épigraphes indiquent les tendances de l'ouvrage : « *Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis.* » Psaume de David. — « La démocratie, c'est l'Évangile entrant dans la politique. » LABOULAYE. — « *Non e mai senza pro il salire in alto; dalle cime si vede piu presto sorgere il sole.* » MASSARANI.

Le soir, après dîner, nous causons de politique étrangère. Récemment, j'avais reçu la *Rassegna*, qui, dans un grand article de fonds qu'on avait eu la bonté de m'envoyer, attaquait vivement Visconti-Venosta, parce qu'il a laissé s'engager la question orientale et préparer l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, sans stipuler des compensations pour l'Italie. Avec l'Autriche sur l'Adriatique, l'Angleterre à Chypre et en Égypte, la France à Tunis, l'Italie, prétend la *Rassegna*, est menacée de trois côtés à la fois, et la question de la Méditerranée est résolue contre elle.

— « Je comprends les regrets et les craintes de la *Rassegna*, dit Visconti; mais il est plus facile de régler les destinées de l'Europe dans les colonnes d'un journal que dans les conseils des gouvernements. Nous savions, et les événements l'ont bien montré depuis, que les trois empereurs s'étaient mis d'accord sur le résultat final du conflit oriental. Il était entendu d'avance que l'Autriche obtiendrait ce qu'elle occupe maintenant. La France laissait faire. L'Angleterre avait abandonné la Turquie. L'Italie seule pouvait-elle opposer son veto? Des protestations inutiles, qu'on ne peut appuyer par l'emploi de la force, sont des humiliations. Nous n'avons pas voulu y exposer notre pays. Je crois encore que nous avons bien fait. Ce qui prouve que c'était la seule voie à suivre, c'est que le ministère Cairoli et aujourd'hui Mancini n'ont pas agi autrement que nous. Aurions-nous dû nous brouiller avec l'Autriche, c'est-à-dire avec l'Allemagne? C'eût été ridicule et dangereux.

— « J'avoue, lui dis-je, que la politique qui consiste à jalouser ses voisins me paraît surannée. Les États devraient arriver

à comprendre cette vérité évidente, qu'ils n'ont aucun intérêt à se dépouiller, à se faire la guerre, à s'affaiblir réciproquement. Plus les pays qui m'avoisinent prospèrent, plus grande sera ma prospérité. Votre économiste Scialoja l'a bien dit : « La Justice internationale sera la fille du calcul économique. »

— « Vous parlez d'or, reprit Visconti. Je crois entendre Cobden et Henry Richard. C'est la raison même. Mais de grâce, jetez un coup d'œil sur l'état de l'Europe. Elle n'est plus qu'un camp. Vos raisonnements supposent des gens pacifiques et raisonnables. Le monde sera peut-être l'un et l'autre à la fin du XXe siècle. Mais, en attendant, il faut tâcher de ne pas être dévoré au XIXe.

— « Pour ouvrir les yeux des hommes, dit Alfieri, il faut leur enseigner, outre l'économie politique, l'histoire, et surtout l'histoire moderne. Sous un régime démocratique, tout le monde devrait la savoir ; or, dans notre enseignement officiel, elle est complètement négligée. C'est une incroyable et déplorable lacune. »

Elle m'avait, en effet, frappé lors de mon précédent voyage en Italie. A propos de l'organisation de l'instruction publique en Italie, je cite l'article que vient de publier à ce sujet dans l'*Antologia* un homme spécialement compétent, M. Eilhard Wiedemann, professeur à l'université de Leipzig, qui publie une revue pédagogique. Il porte sur les universités italiennes un jugement très favorable. Il constate que les professeurs suivent de près tout ce qui se fait à l'étranger. Mais il regrette l'absence de discipline et un certain relâchement général : les élèves ne fréquentent pas assez régulièrement les leçons, et les professeurs, absorbés par la politique et par l'administration, interrompent trop souvent leur cours.

— « Il ne faut rien négliger pour fortifier l'enseignement supérieur, dit Alfieri. C'est la haute culture intellectuelle qui seule peut sauver la démocratie de la médiocrité. Elle n'y échappera que si elle parvient à faire arriver à sa tête les hommes capables qu'elle peut produire.

— « Il est une autre solution, répondis-je, c'est, comme

le veulent les économistes orthodoxes et les anarchistes, de simplifier tellement les fonctions du gouvernement qu'elles puissent être remplies, au besoin, par des ignorants et des incapables.

— « Parfait, s'écrie Visconti, si nous vivions dans une île isolée, au milieu du Pacifique. Mais en pleine Europe, nous avons bien vu où conduisent l'incapacité et l'imprévoyance.

— « On parle de nouveau, dis-je, d'une transaction entre le Pape et l'Italie.

— « C'est bien difficile, répond Visconti ; le Roi ne peut abandonner Rome, et le Pape ne peut y renoncer. Mais le temps émoussera les angles. Ce qui semble ne pouvoir durer est souvent ce qui dure le plus longtemps. L'Italie n'a nul intérêt à faire partir le Pape, et le Pape aucun à quitter l'Italie. »

La marquise est un peu souffrante ; elle ne peut nous accompagner dans nos promenades. Je le regrette vivement. J'aurais voulu reprendre nos conversations de Saint-Maurice et surtout l'interroger longuement sur Cavour, dont tout ici rappelle le souvenir et qu'elle n'avait presque pas quitté, durant les dernières années de sa vie. Hélas ! le temps passe si vite et tant de devoirs nous le dérobent. Je dois m'arracher à cette charmante hospitalité, pour courir à Neuchâtel, où je vais présider la session du Congrès de *Moralité publique*. Il me faut aussi renoncer à Florence, où mes chers amis Peruzzi m'appellent pour passer quelques jours dans leur villa d'Antella. Heureusement, ils ne m'en ont pas gardé rancune, car ils sont venus me voir, à Argenteau, en revenant de l'Exposition d'Amsterdam.

Que de bons souvenirs j'ai rapportés de mon séjour à San Martino, de ce milieu de libéralisme élevé et humanitaire, où le père approfondissait les problèmes que soulève l'organisation de la démocratie, le gendre, ceux de la politique extérieure, dans laquelle il a joué un rôle si distingué, et où la mère et la fille s'adonnent tout entières aux préoccupations les plus élevées et aux bonnes œuvres !

En allant prendre le train pour Turin, je m'arrête une

heure à Asti, jolie petite ville qui paraît très prospère. Belle statue du poète Alfieri sur la place publique. Immense plaine d'exercice, où l'on devrait jouer au cricket et à la paume. Lord Brabazon demandait récemment que les communes créent des bains, des bassins de natation, comme à Paddington, et donnent des prix pour des jeux athlétiques. Sous tous ces rapports, nous sommes très inférieurs aux anciens, dit-il, et il a raison. Spencer l'a bien montré aussi.

De la gare part un tramway à vapeur; il est rempli de monde. Les familles s'y précipitent, joyeuses, pour faire des parties de campagne. Il est écrit sur les voitures : *Tramvie Astigiane — Asti-Montechiaro.*

C'est en Hollande et en Italie qu'il y a le plus de tramways vicinaux. A Turin, ils traversent la ville d'un côté à l'autre. Dans l'Italie septentrionale, il s'en construit dans toutes les directions, avec les subsides des communes et des provinces. C'est un puissant stimulant de l'activité économique, qui apporte un grand contingent de voyageurs et de marchandises pour les lignes principales. Pourquoi ne se fait-il presque rien en Belgique?

Neuchâtel.

Une nuit d'express, par le Mont-Cenis, me met à Genève à sept heures et à Lausanne vers dix heures. Je m'y arrête pour dîner avec le sympathique directeur de la *Bibliothèque universelle*, M. Tallichet. Tous deux directeurs de revue en pays latin, nous constatons que c'est le succès de la *Revue des Deux Mondes* qui nous empêche d'augmenter notre clientèle comme nous le voudrions. La *Revue* de M. Buloz est comme ce figuier des Indes dont les arceaux s'étendent indéfiniment. Au-dessous de ses branches, la croissance de tout arbuste est bientôt arrêtée.

— Ouida a publié un nouveau roman, *A Village commune*, où elle dépeint les souffrances d'une famille de campagnards aisés, complètement ruinée par l'effet des institutions nouvelles de l'Italie unifiée. C'est une satire amère, et

cependant Ouida affirme que tous les faits qu'elle rapporte sont absolument exacts. Je l'admets, mais en groupant une série de faits vrais, on peut produire le tableau le plus faux. Qu'on prenne dans nos journaux les abus de toute sorte signalés dans une trentaine de nos villages; qu'on les condense dans le récit d'un drame qui aurait pour théâtre une de nos communes, et le lecteur dira : La Belgique est un enfer, et les Belges sont des monstres. C'est ainsi que procède Taine pour faire connaître la Révolution française. Tout le bien oublié, tout le mal concentré, de façon à produire des ténèbres plus intenses que celles du dernier cercle du Dante. Comme je me suis permis de l'écrire à Ouida, ce qu'elle met en cause, c'est l'autonomie communale, la tyrannie des autorités locales. Or, que peut-on faire de plus pour des populations que de leur remettre le soin de se gouverner elles-mêmes? Préfère-t-elle la tyrannie des autorités centrales? Elle oublie d'ailleurs que partout, en Italie, il y a, parmi les classes supérieures, des femmes qui ne toléreraient pas l'enchaînement et la continuation des abominables injustices qu'elle raconte.

— M. A. de Johannis consacre, dans la *Rivista di Filosofia scientifica*, un article très bien fait, à combattre une proposition que je continue à croire à la fois vraie et importante, à savoir que les lois sociales sont très différentes des lois naturelles. Je trouve, dans le discours magistral que vient de prononcer M. Pietro Siciliani, à l'ouverture des cours de l'université de Bologne, la confirmation de mon opinion. Après un brillant résumé du mouvement philosophique en Italie, M. Siciliani montre en quoi la doctrine qu'il professe se sépare du matérialisme mécanique. Dans un passage, il dit ceci : « La société humaine a, il est vrai, le caractère d'un organisme, d'un fait naturel — (c'est là le fond de l'argumentation de M. de Johannis) —; mais elle revêt une physionomie spéciale; elle s'élève, elle se transfigure, parce qu'elle a la conscience d'une fin à atteindre et le sentiment que par elle-même elle peut y arriver... Dans l'organisme social, la coordination des monades humaines est rationnelle, libre, consciente. » C'est précisément là ce que je soutiens. Dans les

lois naturelles, je ne trouve ni liberté, ni raison, ni conscience, ni justice. — Je note dans le discours de M. Siciliani de belles pages sur « le règne de Dieu » et sur la question sociale. « C'est là, dit-il, la question des siècles, et plus spécialement celle de notre siècle. Elle s'impose à tous : hommes d'État et peuples, riches et pauvres, éducateurs et économistes, autorités laïques et autorités religieuses... La morale et le droit sont la base des deux disciplines qui sont les agents les plus puissants de la civilisation : l'économie politique et la pédagogie. » M. Siciliani rappelle qu'Antonio Genovesi a occupé la première chaire d'économie politique vingt ans avant que parût le livre d'Adam Smith.

— L'Italie aussi s'émeut du sort réservé aux « pierres de Venise », aux *stones of Venice,* comme dit Ruskin. M. Camillo Boito écrit un touchant article sur la pauvre île de Sant' Elena, dont j'ai parlé dans une de mes précédentes lettres. « Oh! la chère et charmante *isoletta di Sant' Elena!* Ne pouvait-on, au moins, cacher derrière les ruines et les derniers grands arbres du jardin ces bâtiments hideux qui fabriqueront des wagons? En Suisse et en Allemagne, on s'efforce de donner aux constructions industrielles un certain cachet artistique ; à Venise, l'ingénieur a marché d'un pied brutal sur les exigences de l'esthétique. » M. Boito nous montre Venise menacée, d'un autre côté encore, par Santa Marta et le *Campo di Marte*, au bout de la Giudecca. J'ai vu, autrefois, le vieux général Radetzki passer ici ses Croates en revue, à cheval. C'était, disait-on, le seul cheval qui avait apparu à Venise depuis celui de lord Byron. A Santa Marta, on a construit une grande filature de coton. Ce que le municipe et, au besoin, l'Italie, appuyée par toute l'Europe, doivent faire, c'est exiger que les usines « protégées » emploient un charbon qui ne contamine pas irréparablement les monuments de la cité des Doges. On peut les contraindre à dévorer leur fumée, comme on l'a fait à Londres. Je demande que Ruskin fasse signer une protestation par tous les amis du beau dans le monde entier. *Quod non fecerunt Barbari faciunt « protectionisti ».*

— Je passe quelques jours à Neuchâtel avec les membres de notre congrès de *Moralité publique*. Je suis heureux d'y rencontrer de bons amis, entre autres M. Aimé Humbert, le professeur de Cambridge, H. Stuart, Yves Guyot, M. et Mme Butler, Nathan, Mme Venturini, Mlle Sandoz. Mais ce sujet m'est interdit ici.

Je visite les maisons d'ouvriers, les écoles et les prisons. La place me fait défaut pour les détails : je résumerai mon impression en un mot. En comparant un département français ou une province belge à ce canton suisse, je n'hésite pas à dire qu'il est d'un siècle en avant. Je ne citerai qu'un fait. Le système de libération provisoire pour les prisonniers réussit ici admirablement, et voici pourquoi. On apprend un bon métier aux détenus. S'ils se conduisent bien, on les place chez un maître du métier qu'ils savent, sous la surveillance de la police et d'un membre du comité de patronage. Ce comité compte 1,400 membres dévoués et actifs sur une population de 102,000 habitants. Chaque semaine, le libéré se présente chez son patron, qui reçoit des rapports de la police et du maître. Le patron envoie un résumé de ces rapports au directeur de la prison. De cette façon, le libéré provisoire se réhabilite peu à peu et reprend sa place dans la société, où il obtient un plus fort salaire qu'auparavant, parce qu'il s'est perfectionné dans son travail. Quand le terme de la peine arrive, l'ancien détenu a pris de bonnes habitudes et il trouve de quoi vivre. Il échappe à la récidive ; il est sauvé. Je voudrais que mes savants collègues MM. Thonissen et Kervyn de Lettenhove allassent visiter cette prison de Neuchâtel. Les résultats obtenus sont merveilleux. Mais que de dévouement cela exige de la part du comité de patronage ! Yves Guyot et moi, nous sommes confondus de tout ce que nous voyons et entendons. Nous sommes cependant en pleine démocratie et avec *referendum*, c'est-à-dire avec le gouvernement direct ou à peu près. Le marquis Alfieri me citait quelques pages excellentes des *Vues sur le gouvernement de la France*, où le duc Albert de Broglie montrait que la vraie forme d'un régime démocratique était celle qui s'était histo-

riquement développée en Suisse. Neuchâtel m'a fait croire qu'il avait raison.

P.-S.—Je reçois de l'intelligent éditeur de Milan, M. Hoepli, le volume de M. Giuseppe Corona, dont j'ai parlé plus haut, *Aria di Monti*. L'impression et les illustrations sont ravissantes; je le recommande spécialement à tous les membres du *Club alpin belge*. Quand ils l'auront lu, il n'en est pas un, y compris le savant et toujours jeune président du Sénat, qui ne voudra gravir le Cervin.



ANNEXE I.

PROPRIÉTAIRES, HABITEZ LA CAMPAGNE!

Voici ce qu'écrivait le comte Cavour, en 1844 [1], à ce sujet :

« Depuis cinquante ans, dans les classes élevées, l'attention des hommes éminents s'est portée vers l'agriculture pratique; le goût des travaux champêtres s'est répandu de plus en plus, et on a vu s'augmenter le nombre des personnes qui s'en occupent exclusivement, ou tout au moins qui y trouvent une sorte de délassement de leurs autres travaux. Il est facile de suivre ce mouvement dans toutes les contrées de l'Europe. Il a été, sinon provoqué, au moins favorisé par les crises politiques, si fréquentes depuis un demi-siècle et qui arrachent tant d'existences à l'activité absorbante de la vie publique, pour les ramener aux modestes soins de la vie privée. *L'agriculture a été le refuge de tous les partis vaincus*, et ainsi chaque nouvelle révolution augmente le nombre de ceux qui consacrent à la culture de la terre leur intelligence et leur capital.

« Le fait de vivre à la campagne doit exercer la meilleure influence sur la société. Je pense qu'il est de nature à remédier, en certaine mesure, à l'ébranlement moral occasionné par la grande révolution qui s'est produite dans les esprits et dans les institutions des peuples européens, car il

[1] Voir *Lettres publiées et inédites du comte Cavour*, par Luigi Chiala. Turin, Roux e Favale. 1883.

tend à substituer aux liens matériels qui unissaient les différentes classes de la société sous la féodalité, des rapports de bienveillance réciproque, en harmonie avec la supériorité morale, d'une part, et la dépendance volontaire, de l'autre.

« Il est difficile d'apprécier comme il le faudrait tout le bien que produit la présence d'une famille riche, ou au moins aisée, au milieu d'une population pauvre et ignorante. Le bien qu'elle fera sera sans gloire et sans retentissement dans les journaux, et aucune académie scientifique ne lui décernera de distinction honorifique, mais son influence est immense.

« Il est si facile à un propriétaire intelligent et philanthrope de s'attirer le respect et l'affection de tous ceux qui l'entourent et d'exercer sur eux une influence morale bien supérieure à la pression exercée par les propriétaires féodaux[1] !

« Cette influence morale du riche sur le pauvre, du travail intellectuel sur le travail manuel, du capitaliste sur le prolétaire, raffermira les bases de l'ordre social et dissipera les craintes qu'inspire l'esprit révolutionnaire. J'estime que ces périls paraîtraient bien moins effrayants si tous ceux qui, dans les cercles et les salons, consacrent leur éloquence à les décrire et à les combattre, faisaient valoir leurs terres et y employaient l'action considérable dont dispose tout propriétaire.

« Ils pourraient y exercer une action conservatrice et durable. Vivant au milieu de ces énergiques et fortes populations des campagnes, les aimant et les éclairant, venant à leur aide, ils transformeraient en une influence régénératrice une force qui pousse la société dans la voie de la révolution.

[1] Aujourd'hui, il ne manque pas de légitimes satisfactions d'amour-propre et de récompenses morales et pécuniaires pour les études agronomiques et pour les améliorations introduites dans l'agriculture. Ainsi, des agronomes visent à remporter des prix aux expositions et aux concours agricoles. Cette perspective est un encouragement aux soins de leur activité éclairée et dirigée par la science. (Note des éditeurs)

« Les grands propriétaires devraient, pendant quelques années, se dévouer à l'amélioration de leurs terres en s'intéressant au sort de ceux qui les cultivent. Ils devraient répandre l'instruction et rétablir la société sur des bases plus équitables et plus fermes que celles qui ont été renversées en 1789.

« Mais pour que ce retour à la vie champêtre puisse avoir lieu dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il faut que les hommes instruits trouvent à la campagne un moyen d'employer utilement leurs facultés et leur temps. Ce moyen, l'agriculture le leur fournira, parce que, grâce aux nombreux perfectionnements réalisés depuis un siècle, la culture n'est plus une simple routine, mais une vraie science, très variée dans ses applications et qui est cependant soumise à des lois certaines et universelles.

« Au premier abord, l'agriculture semble peu attrayante pour les littérateurs et pour les savants. Un homme habitué à la vie factice des salons éprouvera une répugnance naturelle pour l'étude des engrais et pour la surveillance du bétail. Il trouvera tout cela ennuyeux, monotone et mesquin.

« Cependant, s'il surmonte cette aversion et s'il parvient à s'intéresser aux opérations les plus simples de la culture, à la plantation d'un champ de pommes de terre ou à l'élève d'une belle génisse, il se fera insensiblement en lui une transformation dans ses goûts et ses idées; il trouvera dans l'agriculture appliquée un attrait croissant, et les choses qui lui répugnaient le plus au début lui apporteront des jouissances très grandes qu'il n'aurait jamais soupçonnées.

« Les connaissances agricoles sont nécessaires à l'homme instruit qui vit à la campagne : d'abord, il trouve à y occuper ses facultés intellectuelles; en second lieu, elles lui sont indispensables s'il veut exercer autour de lui une influence bienfaisante qui donne du prix à une existence passée aux champs.

« En effet, l'estime que lui témoigneront les cultivateurs

sera proportionnée à l'habileté avec laquelle il administrera ses propriétés. Il aura beau être un savant distingué et un littérateur de renom, on fera peu de cas de lui si ses terres sont mal cultivées.

« Celui qui voudra exercer une action morale sur la population agricole doit commencer par se faire reconnaître comme le premier cultivateur du district. Un bon assolement appliqué à ses terres ou un beau bétail élevé dans ses étables le feront plus admirer qu'une découverte scientifique ou un poème épique. »



ANNEXE II.

LES LOIS NATURELLES EN ÉCONOMIE POLITIQUE.

Encore un mot de réponse à M. J. de Johannis, concernant les lois naturelles. J'ai soutenu que dans le domaine économique, ce qui doit prévaloir, ce sont les lois rationnelles, c'est-à-dire des lois conformes à la raison. La science économique le découvre en cherchant d'abord ce qui est juste et utile, et ensuite comment la société humaine peut arriver à la plus grande somme de justice et de félicité, en tenant compte des conditions que la nature et l'histoire font à chaque peuple. A l'appui de ce que j'ai avancé, je citerai ce remarquable passage de Stuart Mill :

« Le mot nature a deux sens principaux : il signifie ou bien le système total des choses avec l'agrégat de toutes leurs propriétés; ou bien les choses comme elles devraient être, indépendamment de toute intervention humaine.

« Dans le premier sens, la doctrine qui veut que l'homme suive la nature est absurde, puisque l'homme ne peut faire autrement que de suivre la nature, et que toutes ses actions se font par le jeu d'une loi ou de plusieurs lois de la nature, lois d'ordre physique ou mental, et en obéissant à ces lois.

« Dans l'autre sens du mot, la doctrine que l'homme doit suivre la nature ou, en d'autres termes, doit faire du cours spontané des choses le modèle de ses propres actions volontaires, est à la fois irrationnelle et immorale :

« Irrationnelle, parce que toute action humaine, quelle qu'elle soit, consiste à changer le cours de la nature et toute action utile à l'améliorer ;

« Immorale, parce que le cours des phénomènes naturels est rempli d'événements qui, lorsqu'ils sont l'effet de la volonté de l'homme, sont dignes d'exécration, et que quiconque s'efforcerait, dans ses actes, d'imiter le cours naturel des choses, serait universellement considéré comme le plus méchant des hommes.

« Le devoir de l'homme est de coopérer avec les puissances bienfaisantes, non pas en imitant le cours de la nature, mais en faisant des efforts perpétuels pour l'amender et pour rapprocher de plus en plus d'un type élevé de justice et de bonté cette partie de la nature sur laquelle nous pouvons étendre notre puissance. »

Le XVIIIe siècle, s'élevant contre l'ordre de choses établi, en appelait constamment aux lois de la nature. Il entendait par là les lois de la raison, les principes de la justice. Mais il s'imaginait à tort que, en dehors de l'intervention des législateurs, qui avait fait le malheur de l'humanité, la nature, livrée à elle-même, réaliserait ces lois de la raison et ces principes de justice.

« Dieu des armées, s'écrie Marat, si jamais je désirais un instant me saisir de ton glaive, ce serait pour rétablir les saintes lois de la nature ! »

Marat entendait évidemment par là des lois conformes à ce qu'il considérait comme la raison et la justice.

Quand on veut modifier les lois qui règlent actuellement la répartition des biens, les économistes s'écrient : Prenez garde, vous allez porter atteinte aux « lois naturelles ». Nous disons : Non, ce ne sont pas des lois naturelles, car celles-là échappent à notre action. Ce sont des lois humaines, émanant de la volonté des hommes et que ceux-ci, par conséquent, peuvent modifier et améliorer.



ANNEXE III.

SYSTÈME DES BANQUES AGRICOLES RAIFFEISEN EN ITALIE.

J'ai décrit les banques agricoles Raiffeisen, si utiles aux agriculteurs, dans ma troisième lettre de ce volume, page 46. J'ignorais alors que le système avait été introduit en Italie. Je l'apprends par un intéressant travail de M. Leone Wollemborg : *La prima cassa cooperativa di prestiti, secondo il sistema Raiffeisen in Italia.* Grâce à la propagande de M. Wollemborg, une banque Raiffeisen s'est fondée le 20 juin 1883 à Loreggia, petit village du Padouan. Loreggia compte environ 3,000 habitants, presque exclusivement adonnés au travail agricole. Le plus grand nombre d'entre eux sont locataires : ils se divisent en *massariotti*, occupant de 11 à 30 hectares, et *chiusuranti*, occupant une *chiusura* de 50 ares à 3 hectares. Un certain nombre de cultivateurs-propriétaires font valoir un lopin de terre de un hectare environ avec maison. D'autres, peu nombreux, cultivent de 3 à 10 hectares. C'est donc une région de très petite culture. M. Wollemborg a entraîné le médecin Carlo de Portis, le syndic M. D. Tolomei et le curé Don Luigi Tonolo, et ceux-ci, à leur tour, ont réuni et groupé des sociétaires. L'œuvre a été chaudement appuyée par les nombreux journaux du Padouan sans distinction de parti. M. Wollemborg donne les statuts de la banque de Loreggia et il annonce qu'elle sera bientôt imitée ailleurs. Ce qui est essentiel, c'est l'action toute locale de ces banques et la conservation intégrale du capital. Comme le dit l'auteur, ce patrimoine collectif, indivisible, et limité à la commune, pourrait remplacer l'antique *Allmend* et ces droits à une part de la propriété commune, qui préservaient les usagers du moyen âge de la misère.

ANNEXE IV.

LES ASSOCIATIONS DANS LE CANTON DE NEUCHATEL.

M. le Dr Guillaume a publié en 1881 un petit volume intitulé : *Coup d'œil sur la vie sociale dans le canton de Neuchâtel. Liste des institutions et des sociétés libres de bienfaisance, d'utilité publique, d'éducation, d'instruction et de récréation.*

La liste contient des indications sur **793** sociétés pour une population de 102,657 habitants. N'est-ce pas merveilleux? L'esprit d'association est également très développé dans nos villes flamandes, à Gand notamment. Seulement, je ne sais pas si, parmi les sociétés d'utilité générale et de récréation, il faudrait faire figurer celles qui ont pour but de faire chanter des serins et des cailles ou des alouettes, aveuglées pour les concours. Ce dernier cas pourrait être soumis à la *Société protectrice des animaux.*



ANNEXE V.

PUBLICATIONS ÉCONOMIQUES RÉCENTES EN ITALIE.

Nulle part, je crois, on ne s'occupe autant d'économie politique qu'en Italie. Il est vrai que la grande affaire du pays, désormais unifié et solidement constitué, est son relèvement économique, et en ce moment même le Parlement italien est saisi de deux questions de la plus haute importance, l'organisation des banques et l'exploitation des chemins de fer repris ou à reprendre par l'État. Parmi les livres parus récemment, je signalerai d'abord la cinquième édition d'un Épitome d'économie politique du professeur Luigi Cossa, dont le titre est : *Primi elementi di Economia politica* (Milano, Hoepli, 1881). Pour servir de guide à ceux qui abordent l'étude de cette science ou pour les élèves de l'enseignement moyen, un petit traité de ce genre est indispensable ; mais il est difficile d'en faire un bon. Celui de M. Cossa est très clair et très méthodiquement composé ; il est le résultat d'immenses lectures. Mais n'est-il pas un peu trop concis ? Cette critique sera volontiers considérée comme un éloge en Italie, où les écrivains, se laissant trop aller à leur facilité, sont souvent diffus. Je sais bien aussi que M. Cossa a eu pour but de tracer un cadre, réservant ses développements à l'enseignement oral. Mais pour le lecteur ordinaire, la forme paraîtra peut-être un peu sèche. Néanmoins, parmi les traités de ce genre, je n'en connais guère de meilleur. M. Cossa est un de ces savants comme en possède l'Allemagne, qui, connaissant toutes les langues européennes, lisent tout ce qui paraît sur leur branche.

Je ne puis ici ni analyser ni discuter ce traité ; je ferai seule-

ment une remarque pour les spécialistes. Il est d'usage de placer la répartition de la richesse après la circulation, et M. Cossa a fait comme tout le monde. Cependant, logiquement, le produit doit d'abord être réparti entre les facteurs de la production, avant que ceux-ci le lancent dans la circulation. Ce qui est surtout précieux dans le petit volume de M. Cossa, c'est là bibliographie qui s'y trouve annexée. Sur chaque question on y trouve les meilleurs livres dans les diverses langues : grande ressource quand on veut approfondir l'un ou l'autre problème.

M. Luzzatti, le Schulze-Delitzsch de l'Italie, a publié récemment son rapport annuel pour 1882, sur les Banques populaires en Italie, dont il s'est fait l'infatigable promoteur. (*Il credito popolare in Italia.* Milano, Emilio Civelli, 1883.) Ce rapport est surtout intéressant pour la Belgique, parce qu'il contient une comparaison entre les résultats obtenus en Italie et chez nous. Il faut bien l'avouer, l'Italie l'emporte de beaucoup, surtout parce que l'institution a pris racine jusque dans les petites localités, tandis que chez nous elle n'existe encore que dans les grandes villes. Il y a là une lacune à combler, d'autant plus que les Banques populaires, si elles s'implantaient dans les chefs-lieux de cantons, apporteraient tout naturellement la solution tant cherchée du crédit agricole, comme on le voit dans plusieurs provinces italiennes. M. Léon d'Andrimont se propose, m'a-t-il dit, de faire une tentative dans ce sens. Je crois qu'un service réel pourrait être ainsi rendu à nos agriculteurs. Quelques chiffres suffiront pour donner une idée du développement du crédit démocratisé en Italie, où tout se transforme rapidement. Il existe plus de 130 banques populaires ; mais 100 d'entre elles seulement ont envoyé les documents statistiques. Celles-ci comptaient 90,472 associés dont 10,233 femmes, fait à noter. Le capital s'élevait à 39 millions, le fonds de réserve à 10 millions et demi, le bénéfice net à environ 4 millions, et le mouvement d'affaires à plus de TROIS MILLIARDS. On ne dira plus que l'Italie est la « terre des morts ou des lazzaroni ».

Je dois à l'obligeance du Ministre des finances, M. Magliani, que je tiens à remercier ici, les documents officiels publiés relativement à l'abolition du cours forcé. Ils sont rédigés non seulement en italien, mais aussi en français, afin que le public européen puisse plus facilement en prendre connaissance. (*Mesures proposées pour l'abolition du cours forcé. Exposé des motifs du projet de loi présenté à la séance de la Chambre des députés du* 15 *novembre* 1880, *par M. Magliani, ministre des finances, de concert avec M. Miceli, ministre de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.* Rome, Botta, 1881.) Le rapport de M. Magliani, que M. Cucheval-Clarigny analysait récemment dans la *Revue des Deux Mondes*, est un travail très remarquable, et il contient des considérations d'une valeur permanente au point de vue scientifique. C'est l'œuvre d'un économiste et d'un financier, et dorénavant, quand il s'agira d'étudier la difficile question du retour à la circulation métallique, on ne manquera pas d'y recourir. M. Tullio Martello a consacré un travail important à l'examen du projet Magliani. (*L'abolizione del corso forzoso*, Venezia, 1881, Visentini.)

M. Alberto Errera, professeur d'économie politique à l'université de Naples, traite, pour ainsi dire chaque année, quelque question spéciale où il applique les principes qu'il a exposés dans ses ouvrages didactiques. Il a fait paraître récemment une étude sur l'unification des emprunts de la ville de Naples (*L'Unificazione dei prestiti di Napoli.* Napoli, Marghieri, 1881). Suivant l'usage italien, il a publié aussi sur son cousin Giacomo Errera, mort récemment à Bruxelles, une notice bien écrite, que ses amis liront avec intérêt. Dans la *Minerva*, revue rédigée en anglais, qui paraît à Rome, M. Alberto Errera a inséré une étude sur l'avenir des manufactures italiennes.

M. Luigi Bodio a fait paraître un travail sur les fondations pieuses en Italie, qui n'est pas sans intérêt pour la Belgique. (*Le opere pie in Italia.* Roma, Barbèra, 1881.)

Alberto Errera. *Le Finanze dei grandi Communi*. Firenze, 1882.

Les dépenses, les recettes et, hélas! les dettes des grandes villes, voilà ce qui nous touche de près. M. Errera nous donne des détails précis sur les finances de quatorze villes italiennes. Que de faits intéressants à étudier pour nos édiles! Ce travail, fait avec le plus grand soin par un des économistes les plus instruits de l'Italie, sera consulté partout avec fruit. M. Alberto Errera a publié précédemment une histoire de l'économie politique au XVIIIe siècle, un manuel d'économie politique et d'autres ouvrages d'économie sociale. Il annonce un commentaire du nouveau Code de commerce italien.

Augusto Pierantoni. *Il giuramento*. Roma, 1883.

Livre venant bien à propos pour élucider cette question si discutée en tous pays, le serment et sa formule en matière judiciaire et politique. Spécialement recommandé aux Anglais pour résoudre la fameuse question Bradlaugh, le livre est extrêmement instructif, parce que, comme toujours, l'éminent écrivain a su appuyer les discussions philosophiques sur l'histoire. C'est, je pense, le travail le plus complet qui ait été fait sur la matière.

Amilcare Puviani. *Sistema economico borghese*.

Dans un volume in-12 (chez Nicolà Zanichelli, Bologne, 1883), M. Amilcare Puviani nous donne, en un style vif et brillant et avec des vues originales, un résumé de la question sociale, sous le titre de *Sistema economico borghese*. Cette même question avait été traitée d'une façon magistrale par Pietro Ellero dans plusieurs livres très forts de doctrine et écrits avec une concision puissante, mais un peu tendue, à l'imitation de Tacite. Les livres de M. Ellero sont sans contredit parmi les plus remarquables publiés à ce sujet. En voici les titres : *La questione sociale*, *La Tirannide borghese* et *Riforma civile*.

Concetto e genesi della Rendita fondiaria, di Ulisse Manara. Roma, Armanni, 1882.

L'auteur expose les lois de la rente et croit qu'elle augmente en raison des progrès de la culture scientifique, qui ne tiennent plus compte des différences de terrain. Mais, comme le remarque M. A. Loria, la fertilité naturelle conserve toujours son influence, et il y a un fait qui domine tout, à savoir que l'accroissement de la population fait hausser le prix des denrées et, par suite, la rente, parce qu'il faut les demander à des terres moins fertiles ou plus éloignées. Le fait que la rente diminue en ce moment, en Europe, sous l'action de la concurrence américaine, n'empêche pas la rente considérée dans l'ensemble du monde commercial, constituant un seul marché, d'augmenter au total et régulièrement. M. Achille Loria fait remarquer qu'il faut distinguer la rente foncière du revenu produit par le capital engagé dans la terre. Ce capital doit être amorti par le profit annuel pour que l'élément rente reparaisse dans son concept exclusif de rémunération des avantages naturels du sol.

Napoleone Colazanni. *Le Istituzione municipali*. Catania, Pansini, 1883.

Dans ce livre, fait avec sagacité et connaissance du sujet, M. N. Colazanni étudie les institutions municipales de l'Italie et de l'étranger. Il montre les avantages de l'autonomie municipale et du gouvernement direct. Il rappelle qu'il existait autrefois dans le Lombard vénitien, sous le nom de *convocato*, où, comme dans le *vestry* anglais et la *Landsgemeinde* suisse, tous les pères de famille, réunis en assemblée populaire, réglaient les affaires communales. L'épigraphe du livre est : *Religione dominante*, *monarchia*, *esercito*, *ecco la Francia*. *Libera religione*, *municipii*, *repubblica*, *ecco l'America*.

A. Jéhan de Johannis. *Sull' universalità e preminenza dei fenomeni economici.* Torino, Dumolard, 1882.

M. le professeur de Johannis soutient que les phénomènes économiques sont les plus importants parmi les faits sociaux. Ils sont la base du droit; car la plupart des lois sont faites pour régler la possession et la transmission de la propriété. Ils sont au fond de la lutte des classes et aussi de celle des peuples. Ils sont donc la cause efficiente de toute l'histoire. L'homme doit avant tout se nourrir; ses premières préoccupations, ses premières notions se sont donc rapportées à l'acquisition des subsistances. Les sciences sont nées de l'intérêt économique. Si l'homme s'est mis à étudier les plantes, c'est d'abord pour choisir celles qui lui étaient utiles. Pourquoi a-t-il observé les astres et les mouvements des corps célestes? Pour se diriger dans ses migrations et pour régler le déplacement de ses troupeaux et, plus tard, l'ordre de ses travaux agricoles. Comment est-il arrivé à s'occuper de chimie, de physique, de minéralogie? Evidemment en cherchant des objets qui répondaient à ses besoins. Même les religions, au début, avaient un lien intime avec les actes de la vie économique. En un mot, conclut M. de Johannis, la justice, l'administration, la politique, le droit, la guerre, le droit international et même les sciences les plus abstraites, comme les mathématiques et la géométrie, sont les conséquences du fait économique. Cette thèse est développée avec conviction et éloquence, et il ne m'appartient pas, semble-t-il, comme économiste, de la contester.

Pietro Siciliani. *Storia critica delle teorie pedagogiche.* Bologna, Zanichelli, 1883.

M. Siciliani fait l'histoire des théories concernant l'éducation et l'instruction, et il en prouve l'importance en disant, avec M. Compayré : « Quand on considère avec impartialité tout ce qui a été conçu et pratiqué avant le XIXe siècle..., on se demande ce que nos devanciers nous ont vraiment laissé

à inventer. » La grande lutte est aujourd'hui entre le système pédagogique réel-scientifique (l'*Américanisme*, comme l'appelle M. du Bois-Raymond) et le système classique-humaniste. Le fait est qu'en s'efforçant de faire dans notre enseignement moyen une place égale aux systèmes, nous produisons l'encombrement et nous étouffons l'originalité et le travail personnel. M. Siciliani demande, avec raison, qu'on ne tue pas dans la jeunesse le germe de ce que Michelet appelait si bien « le principe héroïque de l'humanité », c'est-à-dire la poursuite des choses réelles mais invisibles, le culte de cet idéal de bien et de perfection, que le scalpel et le microscope ne découvrent pas, mais qui est à la source de tout progrès.

M. Siciliani a publié aussi récemment : *Socialismo, Darwinismo e Sociologia moderna*, chez le même éditeur, M. Zanichelli, de Bologne, qui mérite bien de la science par le nombre et l'importance de ses publications de politique, d'économie politique et de sociologie.

La rendita fondiaria e la sua elisione naturale, di Achille Loria. Milano, Ulrico Hoepli, 1880, in-8°, 743 p.

La question de la rente foncière est une des plus controversées de l'économie politique. Smith, Riccardo, Stuart Mill et la plupart des économistes ont admis que la rente est la rémunération payée pour la jouissance de la fertilité naturelle du sol. Mais, ont dit les socialistes, si la rente paye les services de la nature, le fonds naturel ayant été donné à tous, la rente doit aussi appartenir à tous. La propriété est-elle, comme vous l'affirmez, le fruit du travail, la rente qui dérive de la nature et non du travail ne peut légitimement appartenir au propriétaire. Il faut l'attribuer à l'État. — C'est alors que sont intervenus Carey, Bastiat et toute son école. Il y a erreur d'analyse, ont-ils dit : la nature par elle-même ne produit rien. Ce que la rente rétribue, c'est tout le travail incorporé au sol sous forme de routes, de

fossés, de drainages, de bâtiments, d'amendements, et elle ne suffit pas même à en payer l'intérêt normal. La rente revient donc au propriétaire, en vertu du principe qui légitime le salaire. C'est là, on le voit, un grave problème.

Autre question débattue en ce moment avec passion, et souvent non sans violence, en Angleterre et surtout en Irlande : Quel est le mode de répartition le plus avantageux, la grande ou la petite propriété?

Autre point encore : La rente a sans cesse augmenté. Cette progression doit-elle continuer ou verrons-nous se produire un mouvement en sens inverse, comme cela a lieu dans ces dernières années?

M. Loria examine ces problèmes à fond, armé, on peut le dire, de toute la science actuelle. Il a lu tout ce qui a été écrit en allemand, en français, en anglais. Semblable érudition est chose rare chez les économistes. On ne la rencontre guère qu'en Allemagne et en Italie.

Le livre de M. Loria est un des plus complets qui aient été écrits sur la matière. L'auteur ne se contente pas, comme on le faisait autrefois, de décrire les phénomènes. Il fait la critique des faits nuisibles, des lois injustes, et il se prononce énergiquement en faveur de la petite propriété. C'est par elle que se produira ce qu'il appelle « l'élision naturelle » de la rente, c'est-à-dire la suppression de ce qu'elle peut avoir de nuisible.

M. Loria en est à ses débuts. On peut donc s'attendre à le voir occuper un des premiers rangs parmi cette phalange d'économistes distingués qui honorent l'Italie. Rien qu'à Mantoue, qu'il habitait, il en trouve à ses côtés deux d'un renom européen, le vénérable comte Arrivabene et l'ancien ministre S. Jacini. Il est maintenant professeur à l'université de Sienne.

C'est un des avantages de l'Italie d'avoir ainsi partout des centres d'activité intellectuelle où l'on travaille sérieusement.

G. Colucci. *I casi della guerra per l'indipendenza d'America*. Genova, Tipografia dei Sordo-Muti, 1879. 2 vol. in-8°.

On sait les trésors de renseignements que l'on a trouvés dans les rapports des envoyés de Venise. La république de Gênes avait aussi ses représentants près des cours étrangères, et M. G. Colucci a eu l'excellente idée de publier les rapports des ministres gênois près la cour de Saint-James concernant les causes et les événements de la guerre d'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique, qui sont devenues la puissante république des États-Unis. On suit ainsi, presque jour par jour, les fluctuations de la politique du gouvernement anglais à cette époque. Rien n'est plus curieux. M. Colucci a ajouté une préface qui est tout un livre. Il y raconte en détails l'histoire des colonies qui vont s'affranchir. On y voit la liberté sous sa forme la plus parfaite. C'est là, bien plus qu'en Angleterre, qu'il faut chercher le modèle des institutions libre dont notre Constitution a doté la Belgique. C'est dans le New-Jersey et dans le Rhode-Island que pour la première fois la liberté complète des opinions et des cultes, la séparation de l'Église et de l'État ont été proclamées clairement et mises en pratique sans restriction aucune. Nous connaissons trop peu l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. Il n'y en a point de plus instructive pour nous. Nous vivons dans une société démocratique ; c'est en étudiant le passé des États démocratiques que nous apprendrons à tirer bon parti des libertés qui nous sont garanties. M. Colucci a donc rendu un service réel en publiant son intéressant ouvrage. On ne peut que féliciter un pays où l'on voit des préfets occuper ainsi leurs loisirs.

M. Alberto Zorli a fait paraître un volume intitulé : *Emancipazione economica della classe operaia*. Bologna, Nicola Zanichelli, 1881.

L'auteur pourrait dire, comme Musset de son premier

volume de poésies : « Considérez surtout, illustres seigneuries, combien l'auteur est jeune, et c'est son premier pas. »

M. Zorli a commencé son livre à vingt ans et il le termine à vingt quatre. Je ne dirai pas qu'il nous donne une solution nouvelle de la vaste et redoutable question qu'il traite : l'émancipation économique de la classe ouvrière; mais il expose, avec une grande clarté et une excellente méthode, les systèmes qui ont été développés par les différentes écoles.

Voici d'abord les malthusiens, qui préconisent la limitation de la population ; puis les économistes orthodoxes, qui sont convaincus que la formule : *Laissez faire, laissez passer*, répond à tout ; ensuite défilent devant nous les écoles socialistes, les saint-simoniens, les communistes, les collectivistes, les socialistes de la chaire, les socialistes ultramontains, les socialistes évangéliques, les socialistes anarchistes et enfin les nihilistes. Ce qui est remarquable, c'est que M. Zorli connaît toutes les sources dans les différentes langues, même en hollandais. Ainsi, il parle de la discussion entre MM. Borgesius et Boureuil d'Aulnis dans les *Vragen des Tyds* au sujet des Katheder-socialisten, ainsi que des idées de Van Houten, Pekelharing, Kerdyk et Straatman. Je me permettrai cependant de signaler à son attention le livre si bien fait et malheureusement inachevé de M. P. Quack, *De socialisten*. Il est regrettable que M. Quack, devenu directeur de la Banque néerlandaise, ne trouve pas le loisir de poursuivre une œuvre si bien commencée. Pour la Belgique, il trace un tableau très exact du mouvement coopératif, d'après le livre de M. Léon d'Andrimont et d'après les comptes rendus des Banques populaires, et il donne une idée juste du système de Collins et de ses disciples, Agathon de Potter et Frédéric Borde, qui ont pour organe la revue *la Philosophie de l'Avenir*. Qui chez nous connaît le baron de Collins, né à Bruxelles en 1783 et mort à Paris en 1859, malgré le résumé très fidèle que M. de Potter a fait de ses doctrines? Cependant, M. Zorli pense que c'est à lui qu'il faut faire

remonter l'idée du collectivisme qui, maintenant, est devenue la formule généralement adoptée par les groupes socialistes les plus nombreux. Les ouvrages de Collins sont nombreux et il a laissé, paraît il, beaucoup de manuscrits. Sa première publication, *le Pacte social*, date de 1848. Ses ouvrages sont composés en grande partie d'extraits des économistes et des politiques, qu'il groupe et invoque à l'appui de son système.

Je sais que Proudhon allait voir parfois Collins, et il ne serait pas impossible de retrouver la trace de l'influence du réformateur belge dans les écrits du « révolutionnaire » français.

M. Zorli termine son volume par une étude de ce qu'il appelle « les applications spontanées de l'utopie socialiste ». Le jeune auteur appartient évidemment à la nouvelle école économique des « réalistes », et il fait siennes les remarquables appréciations de Comte au sujet de l'école déductive, qu'il cite et que nous transcrivons :

« Il faut soigeusement remarquer que l'aveu général de nos économistes sur l'isolement nécessaire de leur prétendue science, relativement à l'ensemble de la philosophie sociale, constitue implicitement une involontaire reconnaissance, décisive quoique indirecte, de l'inanité scientifique de cette théorie. Car, par la nature du sujet, dans les études sociales, comme dans toutes celles relatives aux corps vivants, les divers aspects généraux sont, de toute nécessité, mutuellement solidaires et rationnellement inséparables, au point de ne pouvoir être convenablement éclaircis que les uns par les autres. » A propos du fameux aphorisme : *Laissez faire, laissez passer*, Comte ajoute : « Cette vaine et irrationnelle disposition à n'admettre que ce degré d'ordre qui s'établit de lui-même, équivaut évidemment, dans la pratique sociale, à une sorte de démission solennelle donnée par cette prétendue science de l'économie politique à l'égard de chaque difficulté un peu grave que le développement industriel vient à faire surgir. »

Je me permettrai de recommander à M. Zorli de mieux corriger, à l'avenir, les fautes typographiques qui se glissent

dans les noms d'auteurs étrangers et dans les citations en langue étrangère. Je sais, par expérience, combien il est difficile de les éviter complètement; mais, sous ce rapport, M. Zorli aurait pu se montrer plus exigeant à l'égard de son imprimeur, qui, du reste, a parfaitement soigné le papier et l'impression de cet élégant et instructif volume.

Cognetti de Martis. — *Le forme primitive nella evoluzione economica.* — Livre très important, où l'auteur décrit, avec une grande érudition, les premières phases du progrès économique, qu'il voit commencer déjà chez certaines espèces animales. A comparer : de M. Oliveira Martins, *Quadro das instituicões primitivas.* M. de Martis enseigne l'économie politique à l'université de Turin.

Vadalà Papale. — *Morale e Diritto nella vita.* — L'idée fondamentale de ce livre est bien indiquée par l'épigraphe empruntée à Lucrèce :

Omnia migrant
Omnia commutat natura et vertere cogit

Les théories de Darwin appliquées à la morale et au droit. Dans un livre récent, *Darwinismo naturale e Darwinismo sociale* (1884), l'éloquent professeur de l'université de Catane poursuit l'application de ses idées aux phénomènes économiques.

Carlo F. Ferraris. — *Saggi di Economia e statistica.* — Ces études du savant professeur de l'université de Pavie prendront place à côté de celles de Cossa et de Messedaglia. Il approfondit les questions qu'il traite à l'aide des chiffres comparés avec soin. Ses travaux sur la question monétaire sont parmi les meilleurs qui aient été publiés à ce sujet. Monométalliste, il s'est récemment converti au bimétallisme.

TABLE DES MATIÈRES

I

II

III

IV

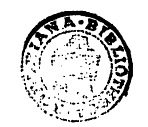
V

VI

VII

ANNEXES.





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LETTRES D'ITALIE 1878-1879. 1 vol. in-12. fr. 3 50

Le Marché monétaire depuis cinquante ans. 1 vol. in-8° . . fr. 5 00

Les Nibelungen et les Eddas. 2 vol. in-12 . . . . 7 00

L'Économie rurale de la Belgique. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 50

L'Économie rurale de la Néerlande. 1 vol. in-12 . . . . . . 3 50

Questions contemporaines. 1 vol. in-12. . . . . 3 50

Études et Essais. 1 vol. in-12 . . . . 3 50

La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa. 2 vol. in-12 . . . . . 7 00

L'Instruction du peuple. 1 vol. in-8° 7 50

L'Agriculture belge en 1878. 1 vol. in-8° 7 50

La Propriété et ses formes primitives. 2e édit. — 1 vol. in-8°. . 7 50

Essai sur les formes de gouvernement dans les sociétés modernes. 1 vol. in-18 . . . . 2 50

Les causes de guerre et l'arbitrage. 1 vol. in-8° 7 50

Éléments d'économie politique. In-12. 1882. Broché 3 00
Cartonné 3 50

Le Vice patenté et le proxénétisme légal. In-8°, 1882. . . . . 1 00

L'Instruction supérieure pour les femmes. In-8°, 1882. . . . . 0 50

Les Français, les Anglais et le comité international sur le Congo. In-8°, 1883 . . . . 1 00

